HAL
open science

La Belgique impertinente

François Bordes, Gonzague De Pirey

To cite this version:

François Bordes, Gonzague De Pirey. La Belgique impertinente. Sciences de l'Homme et Société. 1999. hal-01909746

HAL Id: hal-01909746

https://minesparis-psl.hal.science/hal-01909746

Submitted on 31 Oct 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

ÉCOLE NATIONALE
SUPÉRIEURE DES
LIVRES
BIBLIOTHÈQUE

JE 1 [4/19]

François Bordes
Gonzague de Pirey

LA BELGIQUE IMPERTINENTE

Consultation
sur place

[1999]

TABLE DES MATIERES

LES HISTOIRES BELGES

LES TRÉSORS DE FLANDRE

Les chefs-d'œuvre d'Anvers,15
La prospérité d'Anvers,17
Fêtes gantoises,17
La magie de Bruges,19
La modestie des Flamands,20
Le commerce paternaliste,20
L'essor économique flamand,21

NOSTALGIQUE WALLONIE

Terre des légendes,23
Le charme des petites villes,24
L'âme du pays,25
Un socialiste wallon,25
Une réunion ennuyeuse,26

BRUXELLES L'IRRÉDUCTIBLE

La ville hétéroclite,29
Les jardins secrets de Bruxelles,30
Les nuits bruxelloises,32
L'Union fait la force,33
Bruxellisation architecturale,35
La question linguistique,36
Quel avenir ?,37

LA GRANDE ÉCRITURE DES IDENTITÉS WALLONNE ET FLAMANDE

Quand les mythes sont trompeurs,39
Une mosaïque de villes,40
Naissance des mythes,41
Les cicatrices des guerres,42
La Wallonie dans la détresse,43
Les révoltés de Louvain,44
En quête d'une identité,45
Une famille flamande au XIXe siècle,46

Le miracle économique flamand,48
Le déclin de la Wallonie,49
La revanche des Flamands,50
Une revanche inachevée,51

LA DIFFICILE CONSTRUCTION DU SYSTÈME FÉDÉRAL

Un jeune fédéralisme,53
Non pas un, mais deux systèmes fédéraux,54
Une cascade de révisions constitutionnelles,55
La fuite en avant dans la régionalisation,56
Une incroyable complexité,56

LA BELGIQUE AU BORD DE LA RUPTURE

Les défauts du système fédéral,59
Gaspillages,60
Situations ubuesques,60
Les partisans de la scission,61
La dérive du Vlaams Blok,62
Un dirigeant du Vlaams Blok,64
La fuite en avant vers la scission,66
Les derniers remparts,67

LA BELGIQUE SECRÈTE

BELGES, AVEZ-VOUS UNE ÂME ?

Baudouin,73
La Marche blanche,74
L'âme belge louée par Victor Hugo,74

UN CERTAIN SENTIMENT DE BELGITUDE

Ineffable belgitude,77
Nous n'avons pas de nation,78
Comme des trams qui partent pour l'infini,79
L'homme sans visage,80
La quête de l'identité,81
Les chansons tristes du plat pays,83
L'humour belge,84

LA FÊTE DES IMPERTINENTS

Les Flamands de Notre-Dame,87

LE PAYS TOUJOURS ENVAHI

Les invasions barbares,91
Sous la coupe des Valois,92

Charles le Téméraire,93
De la Bourgogne à l'Espagne,94
Le rêve de Charles Quint,95
La Flandre à feu et à sang,97
Les soldats de la Révolution,98
La révolution à l'Opéra,99

MAUDIT MARÉCAGE !

La bataille des Eperons d'or,101
La boue de Waterloo,102
Marécage institutionnel,104
La guerre économique fait rage,105
Les subtilités du management à la belge,106

LA BELGIQUE OFFICIEUSE

Où sont les réseaux ?,109
Luttes d'influence,110
Les égouts du royaume,111
L'autre Albert,113

SOUS LA BELGIQUE, LES VILLES

Les privilèges des villes,117
Le pouvoir des bourgmestres,118
L'identité retrouvée,119

EN ROUTE POUR L'EUROPE

PREAMBULE

Adieu Belgique

Qui, en France, s'imagine que la Belgique peut d'un jour à l'autre disparaître ? Qui a conscience d'un bouleversement politique sans précédent en train de se réaliser de l'autre côté de la frontière ? Ce pays voisin du nôtre est si familier à nos yeux que nous autres Français avons peine à croire qu'il puisse un jour être coupé en deux. C'est pourtant bien ce qui pourrait arriver dans un avenir très proche.

En effet les deux régions qui divisent la Belgique en Nord et Sud, la Flandre et la Wallonie, deux régions qui possèdent des cultures et des langues différentes, ont perdu aujourd'hui toute solidarité. Le système fédéral construit dans les années soixante-dix pour concilier les deux communautés semble aujourd'hui ployer sous la pression régionaliste. L'Etat perd progressivement toutes ses prérogatives. Les voix réclamant la scission se font plus virulentes que jamais. Ceux qu'on n'entend pas, la majorité des indifférents, n'est pas non plus hostile à la scission. Il y a maintenant deux jeunesses, deux administrations, deux économies. La Belgique est en ce moment dans un tournant de son histoire. Les articles de journaux n'en finissent pas d'annoncer la scission du pays.

Les esprits forts diraient : « S'ils veulent se séparer, qu'ils se séparent ! Après tout, pourquoi ne pas accorder aux Flamands et aux Wallons deux Etats indépendants ? Cela ne changerait pas la face du monde ! »

Ce laissez-faire serait peut-être une erreur. La scission de la Belgique pourrait avoir une répercussion forte sur la politique européenne toute entière. Elle serait un exemple, et peut-être même un signal, pour tous les régionalistes en Europe dont la voix n'a cessé de monter dans les dernières années. Les Catalans, Basques, Ecossais, – et pourquoi pas Corses –, seraient tentés de prendre le pas d'une Flandre et d'une Wallonie indépendantes. L'Union européenne en construction, dont le succès dépend surtout de la bonne entente entre ses régions si diverses, pâtirait de ce mouvement centrifuge. Les extrémistes de tous bords triompheraient, tandis que les nationalistes prendraient avec joie le deuil d'une Union européenne disloquée.

Telles sont les conséquences que l'éclatement de ce petit pays, la Belgique, pourrait entraîner. Malgré sa petite taille, la Belgique a désormais une importance capitale dans l'Europe : Bruxelles est non seulement la capitale de l'Union européenne et le siège de la Commission, mais elle abrite aussi un nombre notable d'institutions internationales comme l'OTAN. Un éclatement régionaliste autour de ce centre nerveux de l'Europe ferait désordre dans une Union qui cherche encore à faire encore ses preuves.

L'unité belge est donc très importante pour l'Europe. Le succès de l'Union européenne dépend dans une bonne mesure de la résistance du système fédéral belge. Les difficultés de ce système fédéral à faire cohabiter deux peuples différents, pourraient bien présager des difficultés du système fédéral européen vers lequel nous nous dirigeons. L'histoire récente de la Belgique donne bien des leçons à tirer pour l'Union. Si l'on veut réussir la construction de l'Europe, il faut méditer l'échec d'un système fédéral bâti en Belgique pour concilier deux identités en conflit. Ce petit Etat belge en effervescence constitue un parfait laboratoire européen.

Voilà pourquoi les deux jeunes étudiants français que nous sommes se sont lancés dans cette périlleuse tentative, d'aborder un sujet aussi complexe et aussi vaste, que la Belgique. Il s'agissait de comprendre le mieux possible la situation du pays, et de l'expliquer, afin de s'en inspirer pour une étude du régionalisme européen.

Il fallait d'abord choisir une démarche. La méthode classique nous aurait conduits à choisir un point de vue particulier : économique, sociologique, politique, historique... Il nous aurait fallu nous cantonner à une discipline, à une école. Cela, nous n'avons pas voulu le faire. Nous avons préféré partir en Belgique à maintes reprises, rencontrer des hommes politiques, des écrivains, des journalistes, des sociologues, des économistes, des enseignants, des personnes de milieux et d'intérêts extrêmement différents. Au début timides, un peu perdus dans les rues de Bruxelles, plus tard passionnés et fous des Belges, courant d'Anvers à Bruges et de Liège à Namur, dans les échoppes et dans les usines, dans les universités et dans les cathédrales.

C'est le résultat de ces recherches que nous présentons ici. Nous espérons que ce livre pourra faire connaître la Belgique au lecteur soucieux de comprendre ce pays en profondeur. Qu'il permettra d'éclairer grâce à l'exemple belge la question du régionalisme qui se posera pour l'Union européenne. Enfin, qu'il puisse simplement faire partager l'amitié et la passion qui nous animent désormais à l'égard de ce magnifique petit pays.

UN PRECURSEUR

Une nuit près de la Grand-Place

Par une nuit glaciale de décembre 1851 à Bruxelles, une grande silhouette noire descendit d'un fiacre devant l'auberge de la Porte-Verte au 31 de la rue de la Violette. Le patron de l'établissement apparut sur le perron. Il précéda le visiteur dans un petit escalier aux murs suintants. La chambre était des plus misérables. L'homme était grand, fort, il avait une chevelure épaisse, et son regard trahissait une énergie peu commune. Il grogna en refermant la porte qu'on le laisse tranquille, et qu'on lui serve de la soupe.

Ce bouge de la Porte-Verte se situait dans le quartier populaire aux abords de la Grand-Place, celui qu'il préférait. Il se souvenait encore de quelques mots d'une lettre qu'il avait écrite quelques années auparavant.

« L'hôtel de ville de Bruxelles est un bijou comparable à la flèche de Chartres ; une éblouissante fantaisie de poète tombée de la tête d'un architecte. Et puis, la place qui l'entoure est une merveille. A part trois ou quatre maisons que de modernes cuistres ont fait dénaturer, il n'y a pas là une façade qui ne soit une date, un costume, une strophe, un chef-d'œuvre. J'aurais voulu les dessiner toutes l'une après l'autre. »

Car notre voyageur dessinait, en effet. On apercevait, au milieu des affaires éparpillées sorties de sa valise, des carnets, des croquis, quelques dessins. L'homme avait visiblement empilé à la hâte ses affaires, sans ordre, avant de partir. Il n'avait eu que quelques heures à Paris pour préparer sa fuite.

Le lendemain matin de bonne heure un laquais vint à l'hôtel prévenir le voyageur que le bourgmestre Monsieur de Brouckère souhaitait le rencontrer. Notre homme descendit donc dans la rue de la Violette, qui était pleine d'agitation et de monde, surtout des femmes qui allaient au marché. Les marchandes de volaille criaient pour attirer les badauds, les jeunes manneke riaient et hurlaient en courant sur les pavés, les patje aux échoppes buvaient des verres de faro, une vie joyeuse et grouillante emplissait la rue. La Grand-Place était aussi pleine de foule et de désordre. Il monta les marches de l'Hôtel de Ville.

Monsieur de Brouckère, le bourgmestre de Bruxelles, l'attendait dans son bureau. Quand il vit arriver son visiteur, il se leva et l'embrassa pour lui souhaiter la bienvenue. Celui-ci était pourtant inquiet.

- Savez-vous qu'on dit à Paris que le Bonaparte me fera saisir ici et enlever la nuit chez moi par ses agents de police ?

- Vous n'aurez qu'à casser un carreau et qu'à pousser un cri, l'Hôtel de Ville est sous vos fenêtres. Il y a trois postes. Vous serez bien défendu, allez ! répondit le brave bourgmestre.

L'exil

Le lecteur perspicace aura reconnu, sous les traits de l'homme à la robuste carrure dont nous suivons les pas, nul autre que Victor Hugo.

Victor Hugo en effet, fuyant le péril où le mettait le coup d'Etat de Louis-Napoléon Bonaparte. Victor Hugo exilé, trouvant refuge chez les Belges, ce peuple qu'il aimait tant, prêt à accueillir des « proscrits » défenseurs des libertés.

Victor Hugo, comme on l'a vu, reçut un accueil chaleureux de la part des Belges et de leur gouvernement. Mais, en juillet 1852, il était en train d'achever un livre pamphlétaire, *Napoléon le Petit*. Lorsque le livre fut fini et que Hugo manifesta le désir de le publier, la pression fut trop forte pour le gouvernement belge. Monsieur de Brouckère fit savoir à Hugo qu'il devrait partir s'il voulait publier son ouvrage. Malgré les prières de ses amis les proscrits, Hugo quitta Bruxelles le 31 juillet et prit la route d'Anvers. Le lendemain il s'embarquait pour l'Angleterre. Sur le quai, son ami Alexandre Dumas était à ses côtés, et une foule de proscrits et de libéraux s'était amassée pour faire ses adieux à l'écrivain. L'émotion était à son comble. Hugo fit un long discours, qu'il termina par une phrase étonnante.

« Amis, la persécution et la douleur, c'est aujourd'hui. Les Etats-Unis d'Europe, les Peuples-Frères, c'est demain. »

Ces mots provoquèrent un concert d'acclamations. Exactement le même discours, prononcé à la tribune de l'Assemblée nationale en France un an auparavant, avait été accueilli par des huées : « Un fou ! Un poète ! »

Bien sûr, il fallait du génie pour parler des Etats-Unis d'Europe, en Belgique, un siècle presque jour pour jour avant que la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier installe ses bureaux à Bruxelles.

Victor Hugo comprenait qu'il fallait créer des « Etats-Unis d'Europe » pour que les peuples européens, les « Peuples-Frères », puissent à l'avenir vivre en paix.

Et il savait que les Belges formaient un peuple profondément européen ; un peuple qui, loin de se croire, comme les Français, les représentants d'une nation inamovible, voyait déjà son avenir dans une communauté des peuples européens.

C'est vrai, les Belges ont toujours été les plus européens des Européens. Le fait que la Belgique ait été le berceau prédestiné de l'Europe tient beaucoup à ce caractère particulier des Belges. Toujours envahis, ils sont restés amoureux de la liberté. Sans nation, ils ont toujours vu leur avenir dans une union avec les autres peuples. C'est la Belgique, pour une grande part, qui a forgé l'esprit européen. Tenter de comprendre l'âme belge, c'est rien moins que de comprendre le berceau de l'âme européenne.

LES HISTOIRES BELGES

LES TRESORS DE FLANDRE

Il suffit d'évoquer la Flandre, pour que surgissent dans notre imagination les grandes cités médiévales, que sonnent les cloches des beffrois d'Anvers, de Gand, de Bruges, où fleurit la peinture et dont le commerce, à la Renaissance, rayonna dans toute l'Europe.

Aujourd'hui la Flandre est l'une des trois Régions qui constituent l'Etat fédéral belge. Son territoire couvre très exactement la moitié Nord du pays. Les habitants y parlent le flamand. Le flamand est une langue qui dérive du néerlandais, qui surprend les Français par la richesse de ses consonances et ses sons inhabituels.

Comment aller en Flandre depuis la France ? C'est simple. Empruntez l'autoroute, traversez la frontière belge. Là, vous ne voyez que quelques baraques désaffectées. Vous entrez d'abord en pays wallon. Pas un mot de la Belgique. Les pancartes proclament : « Wallonie terre d'accueil ». Persistez alors dans votre idée. Votre ténacité est récompensée quelques kilomètres plus loin. Les panneaux deviennent bilingues, offrant un byzantin mélange d'appellations vaguement contradictoires. Puis ils deviennent complètement flamands, sans aucune indication en français. Suivez la direction Antwerpen. Votre radio préférée est soudain brouillée par des slogans publicitaires dans un dialecte étrange. Ne vous découragez pas. Entêtez-vous : plein Nord !

Les chefs-d'œuvre d'Anvers

Anvers paraît d'abord un peu triste sous ses façades grises. Mais soudain apparaît la flèche de la cathédrale, qui se découpe, irréelle sur le ciel bleu. Victor Hugo disait : « C'est tout à la fois un édifice gigantesque et un bijou miraculeux. Un titan voudrait y habiter, une femme voudrait l'avoir à son cou ».

On entre à l'intérieur du bijou par un bijou de place médiévale, où les maisons à pignons du Moyen Age ont gardé leur charme. Les immenses vitraux laissent passer quelques rais de lumière dans la pénombre religieuse. Le bruit des pas sur les dalles de pierre résonne dans les voûtes. Vous passez à côté de la chaire de l'église, sorte de monumental ouvrage taillé dans le bois, où des animaux, des oiseaux se dressent, mêlés aux têtes de mort et autres symboles de la vanité terrestre. Alors, tout à coup, c'est l'émerveillement ! quand se découvre, au-dessus du maître-autel, humblement caressé par la lumière des cierges, Rubens accomplissant son miracle, ce tableau extraordinaire, *l'Assomption de la Vierge.*

Il faut s'asseoir. Méditer quelques instants sur cette lumière. Plus qu'une lumière : une énergie qui s'échappe de la toile, de la chair des anges, de la robe bleue de la Vierge, du ciel doré. Tournez la tête à gauche, vous sursauterez à nouveau. Second chef d'œuvre ! Une immense toile sous forme de diagonale, formée par le corps translucide de Jésus en croix, autour duquel gravitent corps et chairs humaines, têtes hirsutes, mains et pieds énormes gonflés de sang, têtes boursouflées, maudits qui détournent leurs regards chargés de remords. Triomphale spirale où tout est exprimé avec grâce : le corps et l'âme, l'homme et Dieu.

Rubens avait non seulement atteint la perfection de son art, mais il était parvenu à faire vivre avec éclat la foi catholique dans ce qu'elle a de plus chaleureux et de plus charnel, par opposition aux rigueurs prônées par la Réforme. Il était arrivé à magnifier la vision catholique de l'incarnation, et à en faire un chef d'œuvre qui vibre d'humanité. Il parlait à la foule plus encore qu'aux riches négociants de l'époque. Les petites gens qui se pressaient dans les églises de Flandre pour se réfugier des malheurs de leur temps, restaient émerveillés face à ces peintures qui parlaient directement à leurs cœurs.

Découvrir ou redécouvrir les trésors d'Anvers, c'est marcher sur les traces d'un auguste précurseur, d'un certain barbu illustre qui, plus que tout autre, était capable d'absorber ces immenses richesses. Arpentez les rues de la ville, et vous verrez l'ombre du génie projetée sur les murs, avançant de son pas de géant.

Un jour de 1851, Victor écrivait ces mots dans une de ses lettres à Adèle : « Je cours d'église en église, de chapelle en chapelle, de tableau en tableau, de Rubens en Van Dyck. Je suis épuisé d'admiration et de fatigue ».

La maison de Rubens est devenue un musée incontournable, où s'accumulent les chefs d'œuvre du maître : immense maison digne de la Renaissance italienne et des palais romains, avec sa petite cour aux colonne grecques. Dans le coin d'une pièce, entre un Van Dyck et un Brueghel, un tableau représente un homme au visage émacié orné d'une fine barbe, dont le sourire se cache avec une sorte de modestie sous un grand chapeau de feutre noir, et dont le regard semble vous jeter un imperceptible signe de complicité à travers les siècles. C'est l'autoportrait du maître.

La prospérité d'Anvers

Aujourd'hui Anvers est surtout un grand centre économique, siège d'une industrie florissante qui s'est développée autour d'un port très actif.

Le plus fier symbole de l'économie anversoise est le quartier des diamantaires autour de la *Pelikaanstraat*. Anvers concentre à elle seule les trois quarts du commerce mondial des diamants, avec 2 000 compagnies, 450 ateliers de taille, où travaillent plus de 30 000 personnes. Six écoles de diamantaires y ont pris naissance. Les diamants constituent à eux seuls 7 % de la valeur des exportations du pays. La façon de commercer est restée fidèle à ses traditions au cours des siècles. On n'inscrit aucune transaction noir sur blanc. Seule compte la parole donnée, comme le veut l'usage anglo-saxon.

Le port d'Anvers, qui est le second port d'Europe après Rotterdam, est immense et couvre des milliers d'hectares. D'innombrables usines et raffineries de pétrole y sont implantées, sur des aires portuaires entre lesquelles on se perd aisément. Entre les tours et les grues défilent, lentement, cargos et pétroliers. C'est un spectacle démesuré. Anvers, depuis le Moyen Age, a été privilégiée pour le commerce, par sa situation géographique, au centre du triangle formé par Paris, Londres et Amsterdam. La majeure partie des exportations sur lesquelles s'est fondée la croissance belge passent par le port d'Anvers.

Fêtes gantoises

Gand dégage une atmosphère tout à fait différente. La ville tire sa gloire des fêtes, carnavals et autres processions. Les habitants se piquent de cultiver les joies simples de l'existence, et de prolonger les grivoises traditions de leurs ancêtres.

Les estaminets sont comme des temples, où la bière est une idole. Les étudiants perpétuent à grand renfort de houblon les *Gentse Feesten*, anciennes fêtes du Moyen Age. Quand les examens sont finis, les jeunes gens aiment retrouver les joies séculaires des ripailles et autres beuveries.

Tous les guides proposent au touriste la Tournée des Bars. Celui-ci, candide, prend place dans un bateau, qui l'emmène sur le canal dans la nuit noire. L'embarcation s'arrête devant chaque estaminet. Le règlement exige qu'on dépose sa chaussure en gage à l'entrée, au cas où les agapes iraient trop loin.

Les chopes s'entrechoquent, la mousse déborde, on se lie avec quelques Gantois juchés sur les tabourets du bar. Le patron fait couler son nectar doré à la pression, il remplit les verres. Les bulles se mettent à tourbillonner en volutes, telle la lave d'un volcan en éruption. Elles montent jusqu'au plafond, recouvrant les gens, les visages, emportant les tables dans une marée de bière.

La mousse onctueuse glisse sur la surface comme une écume blanchâtre. L'onde amère emporte tout. On est soulevés jusqu'à la ronde des affiches à la gloire de la bière en haut des murs. De démoniaques figures nous dévisagent : Falstaff... Delirium... Judas... Satan... Un gaillard rubicond sur un baudet brandit sa chope à la santé de la Mort Subite, secoué par un grand rire interminable.

Un de nos compagnons de débauche nous lance avec un gros accent flamand : – *Tu reprendras bien une petite bièerre ! – Non, sans façon, je ne me sens plus très bien, là. – Mais si, allons, il faut goûter à la Bonne Espérance !...* Et voilà que les gais lurons se mettent à remplir nos chopes sans nous demander notre avis, trinquent leurs verres contre les nôtres dans une coulée de mousse, descendent d'un trait leurs pintes géantes sans plus frémir que s'il s'agissait de petit lait...

Tout se brouille dans nos têtes, tout vacille, le sol se dérobe soudain sous nos pieds comme le pont d'un navire pris en pleine tempête... Nous sentons des mains qui nous emmènent. On nous transporte le long des quais. On nous dépose quelque part, ailleurs. Peu importe. Une chose, une seule chose paraît maintenant essentielle, et ouvrir les plus réjouissantes perspectives : dormir...

Tout à coup, comme dans un rêve, on revoit clairement les tableaux de Breughel – ces Flamands aux tons vifs, aux traits grossiers, ripaillant autour de la table. On imagine qu'il y a, dehors – toujours Breughel –, quelques maisons, couvertes de neige, supportant des fagots de bois.

On se rappelle aussi, dans un autre rêve, le début du roman de Victor, *Notre-Dame de Paris* : ces hobereaux flamands invités par Louis XI en 1472, pleins de jovialité et d'exubérance, qui s'exclamaient devant la foule parisienne sur l'estrade de la Fête-Dieu. Ce sont ces Flamands hauts en couleur, et prompts à se rebeller, qui donnèrent bien du mal aux puissants qui les ont gouvernés.

La magie de Bruges

Bruges, c'est encore autre chose. Ville lumière du Moyen Age, qui rayonnait sur toute l'Europe par son commerce et son industrie, où Charles le Téméraire et Marie de Bourgogne établirent leurs fastes et leurs banquets. Puis ville tombée en décrépitude pendant plusieurs siècles, éclipsée par ses rivales, laissant en jachère ses anciens palais, offrant aux romantiques du XIXe siècle le spectacle de sa sauvage décadence. La ville est ressuscitée aujourd'hui, ses tours et ses cathédrales flamboient à nouveau sur le ciel bleu de Flandre.

L'hiver est la saison idéale, pour profiter d'une promenade en barque sur ses canaux. Les augustes maisons de brique ont les pieds dans l'eau. Aux bords des fenêtres en cristal vénitien sont posés des pots de chrysanthèmes. Des ponts vétustes joignent une maison à l'autre. Sur la surface de l'eau court une brume légère qui efface les contours. Une auberge au fronton en bois surgit soudainement du brouillard. Sur la berge, les Brugeois sont affairés au marché aux poissons. On passe encore sous un pont, on pénètre toujours plus profond sous ce monde de briques, de fleurs d'hiver et de cristaux de givre. Le nuage de ouate enveloppe les berges dans tout le voisinage.

Le beffroi est situé sur le Markt, entouré des anciennes demeures aristocratiques. On passe d'abord sous les halles, puis on emprunte l'escalier qui monte en colimaçon jusqu'au carillon. L'étage est constitué de la trésorerie communale. Le trésor de la ville était protégé par une épaisse grille ouvragée, armée d'une colossale serrure à dix clefs. Chacun des maîtres des corporations en possédait une, et il fallait qu'ils soient tous réunis pour ouvrir cette grille. Puis on atteint les clochetons, manœuvrés par d'ingénieux rouages, qui sonnent tous les quarts d'heure une mélodie différente. On peut admirer l'étendue de la ville, la brique se fondant en un rose pastel, cachée sous le brouillard. Au lointain, on devine la mer du Nord et le port de Zeebruge...

Il faut avoir visité Bruges au moins une fois dans sa vie, avoir écouté les carillons des beffrois, avoir senti l'air glacé qui rougit les oreilles, avoir contemplé de loin cette brume qui plonge la cité dans un vague artistique, il faut avoir passé au moins une nuit à l'auberge du Markt pour voir de sa fenêtre la procession du Saint Sang.

En un mot, on tombe irrésistiblement amoureux de Bruges comme on tombe amoureux irrésistiblement de Venise ou de Vérone. Eternelle cité qui témoigne encore du passé sous ses beffrois givrés...

La modestie des Flamands

Les Flamands s'offrent rapidement à vous comme des gens simples, modestes, et accueillants. Ils ont les traits des peuples nordiques. Au premier abord ils restent souvent réservés, toujours calmes, un peu froids. Dans l'intimité, ils sont bons vivants, et pleins d'humour pince-sans-rire, parfois ils vous décochent une phrase un peu folle sans prévenir. La Flandre est froide, mais les défaveurs du climat se compensent par la chaleur domestique. Quand il fait brumeux et froid dehors on trouve à l'intérieur du feu pour se réchauffer, et des amis pour boire une bonne bière.

Traditionnellement les femmes sont les abeilles ouvrières des intérieurs flamands. N'en déplaise aux féministes, notre Victor disait : « Quant à la propreté flamande, voici ce que c'est : toute la journée, toutes les habitantes, servantes et maîtresses, duègnes et jeunes filles, sont occupées à nettoyer les habitations ». Il renchérissait dans une autre lettre à Adèle : « Ces braves dames flamandes continuent de justifier ce que je t'en disais. Elles consacrent vingt-quatre heures de la journée à laver leur maison, et la vingt-cinquième à se laver elles-mêmes. »

La langue n'est pas un obstacle pour faire connaissance avec les Flamands. Certes, croyant bien faire, les Français se sentent souvent obligés de leur adresser la parole en anglais, en se présentant par « *I am French* ». A leur grande stupeur, les Flamands leur répondent naturellement : « Alors, vous voulez peut-être parler français ?... » Il faut se rendre à l'évidence : à l'opposé des Français, beaucoup de Flamands maîtrisent les langues étrangères, et en particulier le français. Quelquefois, quand ils rencontrent un Wallon, ils font semblant d'ignorer cette langue. Mais ce n'est que pour rappeler à leurs compatriotes et voisins qu'ils font partie d'un Etat bilingue – bien excusable taquinerie.

Le commerce paternaliste

Hugo peignait les Flamands comme des gens rustiques, souvent commerçants. Bien sûr depuis cette époque beaucoup de choses ont changé. L'industrie du Nord du pays s'est développée au lendemain de la Seconde Guerre Mondiale, propulsant la région vers une grande prospérité économique. Les Flamands d'aujourd'hui sont polyglottes, surchargés de diplômes, compétitifs dans le monde moderne. Il y a chez les Flamands un peu de ce que Max Weber décelait chez les protestants : la volonté de gagner le salut par le travail. Pourtant les Flamands ne sont pas protestants mais catholiques, l'Inquisition espagnole au XVIIe siècle ayant fait fuir les huguenots vers les Pays-Bas du Nord. Il n'y a pas eu, comme en France, d'édit de Nantes.

Un bel exemple de l'esprit d'entreprise particulier aux Flamands est donné par l'histoire de l'entreprise Bekaert. A la fin du XIXe siècle, dans un petit village flamand de la région de Courtrai, le grand-père Bekaert découvre un nouveau procédé pour fabriquer du fil de fer barbelé. A cette époque le fil de fer est une industrie en pleine croissance, nous sommes en pleine révolution agricole. L'affaire se monte, la croissance est inespérée, les commandes se mettent à affluer de toute l'Europe. Le petit village est mis à contribution dans les ateliers de Bekaert pour fabriquer le fil de fer. L'entreprise Bekaert deviendra l'une des premières entreprises de Belgique.

Aujourd'hui l'entreprise Bekaert n'a pas dévié de son marché initial, même si des applications ont été trouvées pour les pneumatiques des automobiles. Dans le hall d'entrée de cette dynamique multinationale, le buste du grand-père fondateur vous jette toujours un regard sévère. Parfait exemple de l'entreprise flamande familiale, gérée par les descendants du fondateur, selon la bonne vieille méthode paternaliste.

Une partie significative des plus grandes entreprises flamandes sont aujourd'hui encore familiales. L'industrie de la région est dynamique et prospère, mais encore largement détenue par les descendants des premiers entrepreneurs. Le patronat familial se satisfait d'un certain de niveau (élevé) de richesse personnelle : il hésite à entrer dans le jeu illimité des alliances qui permettent de constituer les multinationales de plusieurs milliards de francs de chiffres d'affaires. Beaucoup de groupes, parmi même les plus compétitifs, gardent une taille relativement modeste. Malgré cela, la Flandre est sans doute aujourd'hui l'une des régions les plus riches d'Europe.

L'essor économique flamand

La Flandre a connu une croissance économique de 2,4 % en moyenne au cours des dernières années. Certains des secteurs les plus en vue sont l'industrie métallurgique, qui représente presque 10 % du Produit Régional Brut, et l'industrie textile. Elle a su attirer depuis 1945 beaucoup d'investissements étrangers, notamment autour du port d'Anvers. Les constructeurs automobiles, Ford, General Motors et Volvo, ont vu l'intérêt d'y implanter leurs usines. D'importantes industries chimiques se sont installées au même endroit. Dans la dernière décennie le volume des exportations a augmenté de près 50 % : l'économie flamande s'ouvre de plus en plus. Aujourd'hui 70 % du Produit Régional Brut vient des exportations. La région se distingue par ses remarquables infrastructures.

La Flandre a donc pris place au même rang que les pays riches du Nord de l'Europe. Comme les Pays-Bas ou l'Angleterre, cette région doit sa réussite à un modèle que l'on pourrait qualifier d'anglo-saxon. Mais en même temps elle est parvenu à conserver une certaine originalité qui n'est pas si étrangère à la culture latine : celle d'un peuple catholique, assez conservateur, sympathique, chaleureux, et très accueillant.

NOSTALGIQUE WALLONIE

Terre des légendes

Au sud du plat pays qu'est la Flandre, s'étend une contrée de collines verdoyantes et de pittoresques vallons : la Wallonie.

Contrairement à ce que nos oreilles suggèrent trompeusement, le mot « wallon » ne trouve pas sa source dans celui de « vallon ». Mais il remonte aux temps les plus anciens, aux lointaines peuplades qui guerroyaient à coups de massue, à la tribu des Volques qui eut, aux temps jadis, maille à partir avec nos ancêtres les Francs. Au gré du temps, la prononciation des tribus s'est érodée et les Volques sont devenus les Whalhas, qui eux-mêmes donneront leur nom aux Wallons. Le mot Wallonie ne remonte pas si loin. Il ne sera forgé qu'au XIXe siècle, sans doute par quelque esprit nostalgique en mal d'identité régionale.

La Région wallonne publie une brochure touristique qui plante tout de suite le décor. « Région fière de ses paysages contrastés, creusés par la Meuse, fleuve long et paisible, ou par des rivières plus tumultueuses comme le Semois, la Lesse ou l'Amblève qui suivent le fil des vallées, traversent d'épaisses forêts, des réserves naturelles ou côtoient des grottes mystérieuses. » En quelques mots nous sommes projetés dans un monde de légende, un monde dont les rivières paisibles réfléchissent encore les merveilles des temps passés.

Le conte de fées ne s'arrête pas là : « Vagabonder en Wallonie, nous chante la brochure, c'est être prêt à être surpris et au fur et à mesure du voyage découvrir de typiques petits villages qui ont chacun un héritage, une histoire et des traditions que les habitants cultivent avec fierté. La Wallonie abrite châteaux et places fortifiées de tous âges, de magnifiques abbayes comme Orval, Leffe, Maredsous, Chimay, Rochefort ou bien encore Villers-la Ville. Certaines de ces dernières sont mondialement réputées pour leurs bières. »

Que de noms évocateurs pour les amateurs de bière... Ces villes, ces bourgades, ces petits villages, ces abbayes trappistes, nous appellent de leurs chants de sirènes au détour du chemin pour nous offrir leur saveur amère et leurs bulles pétillantes... Cœur du terroir, ces villes de Wallonie possèdent ce charme provincial, cette douceur de vivre, paisible, au bord des longues rivières tranquilles, qui ramène l'esprit au calme entre les collines ombragées et les ruines des châteaux d'antan...

Le charme des petites villes

Chaque ville a son charme. Chaque bourgade a son caractère. Chaque lieu, chaque coin de terre a des grâces particulières qui méritent le détour, nous réservant ses surprises. En chaque lieu les habitants se reconnaissent entre eux et se distinguent de ceux de la ville voisine. Tournai a sa cathédrale, ses maisons bourgeoises, ses tapisseries, sa porcelaine.

Charleroi est toute différente. C'est la ville de l'industrie, des charbonnages, la capitale de ce qu'on appelait autrefois le Pays noir. C'est la ville noire de la poussière du charbon, et rouge dans le cœur des ouvriers – et puis, Charleroi c'est encore bien d'autres choses, comme la capitale de la bande dessinée.

Liège se veut plus intellectuelle, plus artistique. C'est l'ancienne « Cité Ardente ». Elle était régie par un prince-évêque – on parlait de la « principauté ecclésiastique de Liège ». Au Moyen Age elle rayonnait par son industrie drapière, par ses nombreux artistes célèbres. Cette richesse culturelle et artistique est demeurée la fierté de la ville. Elle aime se considérer comme la première de Wallonie, rivalisant ainsi avec sa voisine Charleroi.

Namur, elle, est la petite ville de Wallonie si pittoresque, judicieusement choisie par les Wallons comme capitale de leur Région, et comme siège du Parlement. Ici, au flanc des collines boisées, la Sambre a rendez-vous avec la Meuse. Sur un épais nuage de verdure les reliques d'une forteresse de Vauban observent d'un œil placide les eaux de la rivière... Des maisons blanches s'incrustent dans les remparts et au flanc des coteaux. La vie s'écoule, sereine, comme un long fleuve tranquille...

Ces eaux nous conduisent jusqu'à Spa. Ville de bains réputée pour ses sources. C'est là que furent dressés les casinos, où les aristocrates venaient autrefois dilapider leurs fortunes à la roulette, manière de rompre la monotonie. Puis ces mêmes riches héritiers s'adonnant à d'autres jeux, on construisit un vaste circuit automobile, connu des amateurs de course du monde entier. Tant d'autres surprises nous attendent ainsi, cachées au cœur des forêts wallonnes...

Durbuy, dans les Ardennes, se vante d'être la « plus petite ville du monde ». On pourrait en citer tant d'autres, moins connues, que les Belges gardent pour eux-mêmes, dans leur cœur, pour leurs vacances, et que le voyageur ne peut découvrir qu'à l'improviste, au hasard des chemins... Source intarissable d'étonnement et de doux repos...

L'âme du pays

On se met facilement à aimer cette région et ses habitants. Tout y respire la sérénité, le calme, la tranquillité. Paris et ses automobilistes stressés sont loin. Quelque chose transparaît de la courtoisie du bon vieux temps, où les voisins se connaissaient, où les gens vivaient entre eux, au sein d'une famille ou d'un quartier.

C'est un pays qui possède une âme. Son histoire est celle des mines. On entend toujours, d'heure en heure, l'écho des cloches appelant les ouvriers dans les puits. On se prend à évoquer des pages de *Germinal*. Soudain le Wallon qui vous parle devient noir de charbon, on s'attend à le voir cracher la suie de ses poumons...

Les vieilles personnes savent nous émouvoir quand elles évoquent leurs vieilles histoires, derniers témoignages de ce long passé révolu. Le temps du chômage, et des difficultés, a succédé au bon vieux temps. Mais les gens conservent toujours la fraternité ancestrale, la simplicité wallonne...

Un socialiste wallon

Certains Wallons doivent un jour, hélas, quitter le pays cher à leur cœur, et chercher du travail à Bruxelles. Mais, même ces exilés restent attachés de toute leur âme au pays de leur enfance.

Nous en avons rencontré un, qui vit au centre de Bruxelles, et qui exerce une activité politique au sein du PS, le parti socialiste francophone.

Le siège du parti socialiste est une étrange chose laide posée au bord du boulevard. Un gros bloc de béton, dans lequel sont percées des fenêtres. Sur le toit flottent des pavillons rouges, avec marqué PS sur une face, SP sur l'autre. SP sont les initiales de parti socialiste en flamand – car, comme tous les partis belges, les socialistes sont divisés en un parti francophone et un parti néerlandophone.

Ce matin froid d'hiver, Jean-Pierre Dumoustier se hâte vers les bureaux. Il est à la fois en retard et préoccupé, en pensant à la réunion qui doit avoir lieu avec ses collègues du SP. Cette réunion a pour objectif de fixer les lignes communes du PS et du SP aux prochaines élections de Juin 1999. Nos vrais adversaires, se dit Dumoustier, ce ne sont plus les partis de la droite, comme dans les élections antérieures. Ce sont maintenant les Flamands. Le débat n'est plus focalisé entre partis de gauche et de droite, mais entre les deux communautés qui forment l'Etat belge.

L'enjeu des élections est clair aux yeux de tous. C'est une plus forte régionalisation de la Belgique. Déjà, beaucoup de prérogatives dont disposait hier l'Etat sont régionalisées. Mais les Flamands veulent aller toujours plus loin. Ils réclament à présent que la Sécurité sociale, puis la fiscalité, passent sous contrôle des Régions. Bien sûr, la Flandre étant beaucoup plus riche que la Wallonie, elle a grand intérêt à ce que ces compétences deviennent fédérales.

Les prochaines années donneront raison aux Flamands, Jean-Pierre Dumoustier n'en doute pas en son for intérieur. Mais il n'est pas homme à abandonner son camp sans se battre. Il ne sacrifiera pas les intérêts de sa Wallonie natale. La négociation sera rude. Il en était à ces réflexions lorsqu'il poussa la porte de son bureau où étaient installés, dans une atmosphère déjà enfumée, les ténors des deux partis socialistes.

Une réunion ennuyeuse

« Excusez-moi pour ce retard ! » lance-t-il en prenant place à la table de réunion, alors que son homologue flamand, debout, lui fait signe de s'asseoir.

Hans Meyrinck est un petit homme sec, un froid technicien, l'opposé de Dumoustier. Il commence son oraison funèbre : « Vous n'êtes pas sans savoir que l'objet de cette réunion est de trouver une ligne commune du PS et du SP pour les prochaines élections. Je propose donc que nous débutions par la question de la Sécurité sociale. Je commencerai mon exposé par quelques données économiques et démographiques. Ces données, collectées par mon adjoint, montrent que la situation de la Wallonie est tout à fait déséquilibrée par rapport à celle de la Flandre. La Flandre compte 58 % de la population belge, et elle produit plus de 62 % du PIB. Au contraire, la Wallonie connaît un chômage très important, et un déclin économique très marqué. Il est donc clair que notre système fédéral ne pourra pas soutenir très longtemps cette situation où les Flamands paient pour les Wallons. Il faut donc mettre à l'étude une régionalisation de notre système de Sécurité sociale. A ce sujet, mon adjoint m'a apporté de nouvelles données que je vais vous présenter... »

Hans Meyrinck aligne les chiffres sans pitié pour ses collègues. Les habitués des cercles politiques connaissent bien l'ennui mortel de ces réunions. Pour la forme, il faut débiter pendant des heures des faits évidents, alors que les décisions les plus importantes se prennent au dernier instant.

Jean-Pierre Dumoustier, au bout de la table, se morfond. Les visages de ses collaborateurs, le doigt de Hans Meyrinck dressé en l'air pour marteler ses chiffres, tout se brouille et se met à tournoyer. Ses paupières s'affaissent. Il s'effondre dans les vapeurs de la tasse de café. Tout à coup il se met à rêver. Il revoit des images de son enfance en Wallonie...

Sa famille vivait dans un petit village, près de Charleroi. Ils avaient tous travaillé à la mine : ses parents, ses grands-parents, et même ses arrière-grands-parents. La vie était dure en ce temps-là, il n'y avait pas toutes ces choses inutiles... Le soir, à la lumière d'une bougie, la soupe maigre se colorait en charbon. Epoque bénie, où la misère importait peu, où la voix du grand-père comptait plus que tout le reste...

Son meilleur souvenir était le jour de fête, une fois l'an, quand sa mère l'emmenait au village. Sur la place de la mairie, étaient réunis les ouvriers de la mine, et la famille, les cousins éloignés. On riait, on chantait en jouant de l'accordéon, on buvait beaucoup aussi. Il y avait un cousin qui lui donnait de sa bière en cachette.

Les murs de la mairie étaient couverts d'affiches à la gloire du socialisme, dans la grande salle les gens s'avançaient pour prendre en même temps *Le Peuple*, la cotisation au syndicat, et la carte du parti. Ah ! en ce temps-là, le socialisme avait un sens – et quel sens ! On rêvait d'un avenir meilleur, que tout le monde puisse avoir un travail, vivre décemment, et peut-être même, un jour, partir en vacances... Tous ces rêves étaient encore réalisables, ils faisaient espérer...

Il ne reste rien de tout cela. La mine a été fermée – il était là le jour où M. le bourgmestre avait fait fermer le puits par les gendarmes, devant les ouvriers en grève. Aujourd'hui tant de jeunes sont au chômage. Certains seraient prêts à tout pour trouver un emploi. Ils attendent des allocations pour survivre... En quoi peut-on encore croire ?

Soudain la voie austère de Meyrinck sortit Dumoustier de sa rêverie.

« Tu m'écoutes Jean-Pierre ? J'en étais à la régionalisation de la fiscalité. »

BRUXELLES L'IRREDUCTIBLE

A l'instar de la Flandre qui l'entoure et de la Wallonie, Bruxelles a valeur de mythe. Capitale de la Belgique et de l'Union européenne, elle est le cœur méconnu de l'Europe. Son ciel gris, ses buildings de verre font un peu peur. Mais tout cela cache des trésors à découvrir, une âme à aimer. Il ne faut pas se suffire des apparences et des guides touristiques. il faut partir à sa conquête inlassablement pour pouvoir saisir tout ce qu'elle a à donner.

La ville hétéroclite

Le centre-ville, plus précisément l'intérieur du pentagone formé par le boulevard périphérique, de superficie assez modeste, contient une richesse de monuments et de quartiers incroyable, que l'on ne peut découvrir tout entière qu'en se perdant des journées durant sur ses avenues et dans ses ruelles.

Bruxelles est une ville diverse, bariolée, cosmopolite par excellence. Telle est à la fois la grandeur et la tristesse de Bruxelles : après des décennies de gestion sauvage, ou pour mieux dire de non-gestion sauvage, s'est installée une pagaille urbaine, pleine de mélanges contre nature, une sorte de *melting-pot* urbain qui charme et agace simultanément.

A côté d'une somptueuse demeure Art Nouveau, une maison sinistrée à la façade branlante. Au-dessus d'une place historique, un building s'élève. Les maisons médiévales subissent l'assaut de l'acier et du verre. Pendant que des quartiers sont retapés et remontent à la surface, d'autres tombent en jachère. Une friche urbaine qui mélange sans complexe les pignons du Moyen Age aux néons des années 70.

Il faut savoir accepter cette règle du jeu, cette loi de la jungle pour savoir apprécier Bruxelles. Partir sans réfléchir, ranger au placard ses notions sur l'esthétisme, plonger avec délices dans cette boue urbaine, au risque d'y rester. L'expérience s'annonce dès lors pleine de sensations fortes. L'émotion est sans fin dans ce prodigieux bain de beauté et de mauvais goût.

Les jardins secrets de Bruxelles

A Bruxelles les jardins restent cachés. Au détour des avenues de brique ou de béton, on trouve toujours un jardin en fleurs. Ainsi le jardin Léopold, îlot de beauté dans le quartier européen, avec son lac entouré de verdure et ses cygnes. Les jardins bruxellois vous apportent la paix d'une méditation dans une après-midi d'été. Beaucoup de Bruxellois ont mis leur jardin secret au cœur de leur résidence, et l'on murmure dans la ville que les plus extraordinaires Edens appartiendraient à des particuliers fortunés.

Etonnantes aussi sont les places. Il y a bien évidemment la Grand-Place, magnifique et généreuse, que l'on revoit des dizaines de fois sans se lasser, et que Victor Hugo louait à tous ses amis. Elle est hélas devenue la proie des cars de touristes, qui vont chercher le Manneken Pis dans un crépitement de flashes. Le promeneur solitaire goûtera ailleurs la tranquillité.

D'instinct on dirige ses pas vers la place du Grand-Sablon. Elle est déjà plus réservée, plus intimement bruxelloise. Pourtant cette place est une pure merveille. En pente, les augustes demeures de l'aristocratie du XVIIe ont l'air de se pencher vers vous doucement. Tout en haut, trône une vieille église noircie par le temps, la pierre ciselée comme une dentelle, cachée par les feuilles des arbres... Les vieilles maisons à pignons sont le fief d'antiquaires ou des plus illustres chocolatiers. Quel plaisir, par une froide journée d'hiver, de s'offrir un ballotin de chocolats belges, fourrés à la crème... La maison Wittamer sert sur sa terrasse des entremets dignes de Lucullus. Il y a aussi maintes brasseries où la jeunesse huppée vient se montrer, mobile à la main, lunettes noires de rigueur. Eté comme hiver, chaque samedi, tourne un ballet de cabriolets décapotables... Il est du meilleur ton de garer impunément sa voiture de course rouge en double file en allant chercher ses croissants. C'est le *nec plus ultra* des Bruxellois qui s'affichent...

Las des fastes du Sablon, voulant goûter des plaisirs plus populaires, on emprunte la rue qui descend à la place de la Chapelle. La plus pure souche de Bruxelles est ici, c'est le quartier des Marolles. Sous les fenêtres du très chic Sablon, les Marolles sont des plus prolétariennes. C'est le cœur antique de l'authenticité bruxelloise. A l'entrée de la place de la Chapelle, la garde est montée par un bastion, le Pitta. C'est la gastronomie de la Huchette, avec en plus des frites bien grasses, bien croquantes. Si vous voulez tenter votre chance, frayez-vous un chemin entre ces petites mamies marolliennes qui se dressent pour commander une « mitraillette » ou un peu de cervelas, avec de la moutèèrrde !

Prenez à gauche, par la rue Haute, ou plus bas, par la rue Blaes. Nous sommes en train de pénétrer au cœur du quartier. Des brocanteurs innombrables. Des tavernes obscures où l'on n'ose pas entrer. A l'intérieur, des petites gens sortis tout droit du XIXe siècle jouent aux cartes sur des nappes en toile cirée. Les chopes débordent de mousse onctueuse. Quand ils jettent un regard vers vous, vous avez l'impression d'être un étranger à leurs yeux. Puis ils vous tournent le dos, et se remettent à jouer, en lançant des cris dans le plus ancien patois. Sur le trottoir, une petite vieille rabougrie et ridée tire à grand peine son cabas. Un groupe de jeunes enfants arabes jouent à la balle en faisant grand raffut... Le temps semble ne rien changer à ce qui est ici, peut-être que ce que nous avons sous les yeux Victor l'avait vu lui aussi...

On descend la rue Blaes, on remonte par la rue du Renard jusqu'à la rue Haute, d'où l'on voit apparaître entre deux façades la masse imposante du Palais de Justice, on passe devant l'alignement d'estaminets et de brocanteurs. Derrière les vitrines se dressent dans un désordre absolu des objets en tout genre dignes d'une chanson de Prévert. L'imagination débridée des antiquaires a produit cette prolifération de bibelots, cette pagaille de cygnes, hiboux, plumes d'autruches, masques africains posés sur des banquettes 70's, esquisses de jeunes filles derrière des phares de papier mâché ou grands sous-marins jaunes surplombant des amas de tapis lunaires – là, des peintures à l'huile dans des cadres rococo, ici des photographies de tel voyageur en Inde retouchées à l'encre bleue, ancres, vaisseaux, meubles chinois, indiens, girouettes, cornues, tables à manger pour film de Fellini, encres de Chine, pastels, traits de gouache rageurs pour toiles déchirées, meubles minimalistes tenant sur un pied, moulins, moulinettes, choses pendues, ventilateurs, magasins vides où l'on ne sait trop si c'est la chaise qui est à vendre...

L'esprit curieux s'égare sans cesse d'un objet à un autre, médite un moment sur la beauté lumineuse d'une toile, sursaute aux longs cheveux d'un masque pygmée, s'émeut un instant du sourire d'une jeune fille dans un cadre, surprend le reflet très spécial d'un miroir, demeure immobilisé par les formes étonnantes d'un fauteuil, repart attiré par une trompe ou une corne de brume, jouit d'un brin de pittoresque à la porte d'une échoppe remplie de buveurs hilares, poursuit sa route le long du trottoir aux abords des arrêts de bus, remonte la pente entre des maisons de brique époque Art Nouveau, glisse de la tête d'un passant à l'autre, croit avoir trouvé sa fin devant le masque ridé d'un clochard adossé au mur, indifférent au monde – et puis s'en va, toujours plus haut ou plus bas, dans ce bouillonnement de vie intense et généreuse qui fait l'âme des Marolles...

Les nuits bruxelloises

C'est la nuit que Bruxelles se met à vivre le plus. Les Bruxellois s'échappent de leurs intérieurs feutrés pour s'amuser. Cela commence par une bière bien mousseuse à la terrasse d'un café. Ensuite tout est possible : les discothèques branchées du quartier flamand, les brasseries de la Grand-Place, du Sablon, de la place Sainte-Catherine, les bistrots du quartier Dansaert...

Un bon dîner au restaurant entre amis, et c'est le bonheur. Lapin à la kriek, waterzooï de poulet gantoise, ou ne serait-ce qu'une tartine de tête pressée ? Sans parler d'une cocotte de moules avec des frites ! Heureux comme Dieu en France, dit le proverbe allemand ? Il aurait dû dire : comme en Belgique. Accompagner tout cela de bière, bien sûr, Duvel la flamande bien épaisse pour oublier la journée, Gueuze sucrée et divinement acidulée, ou Blanche amoureusement citronnée.

Vous passerez des heures enchanteresses dans les halls des grands hôtels. Au Métropole, passée l'entrée en tambour où le majordome en livrée vous salue, vous entrez parmi les lustres flamboyants et les miroirs dorés, dans lesquels s'aligne la grande perspective des colonnes de marbre. Féerique spectacle. Du salon où un pianiste interprète des airs de valse, vous passez une autre porte à tambour et pénétrez à l'intérieur du bar, rempli d'anges colorés et de fresques insolites. Asseyez-vous dans les profonds fauteuils de cuir. Ici, point de chant de cigales et de cuisine au fenouil, mais à quoi bon ? Laissez-vous admirer le plafond et ses lustres rococos, commandez une bière et regardez les bulles pétiller jusqu'aux voûtes célestes.

Après le dîner, le choix de spectacles est grand. La Monnaie et son opéra. Toon, l'imperturbable spectacle de marionnettes. Théâtres d'art contemporain, où l'académisme cède la place à l'invention, la créativité. Cafés-théâtres innombrables pour rire aux larmes du merveilleux humour belge... Autant d'endroits chaleureux, où l'atmosphère est tout sauf guindée – les nuits parisiennes n'ont pas la simplicité, l'intimité des nuits bruxelloises. On rencontre des gens que l'on ne connaît pas, parlant une autre langue, venus de Flandre ou d'ailleurs, et l'on fait connaissance jusqu'au bout de la nuit.

Bruxelles, avec Londres et Paris, est l'une des reines de la nuit. La place de Brouckère est illuminée, aux portes du quartier flamand. Autour de l'avenue Antoine Dansaert, on trouve les temples qui servent aux nuits branchées. Nombreux sont ceux qui vont oublier leur vie quotidienne dans ces lieux de débauche où la décadence est maîtresse. Beaucoup de jeunes néerlandophones s'y retrouvent, mais aussi le tout Bruxelles pour des nuits d'ivresse sur des musiques nouvelles. La fête déborde dans la rue et envahit les avenues, jusqu'au bout de la nuit et aux heures pâles de l'aube.

Blasé de tout, vous cherchez encore l'étonnement... Retournez sur vos pas. Revenez à la sans rivale, à l'incomparable Grand-Place. Tout au bout de la nuit, elle suscite encore la surprise et l'extase de ceux qui l'ont vue mille fois. Elle est unique, on ne peut s'en lasser. La première rencontre est un choc. « Comment est-ce possible ? » On ne comprend d'abord pas, un tel foisonnement. On trouve ça chargé. Les fois suivantes nous détrompent. La magie agit toujours plus, toujours plus fort. On revient sans cesse sur ces mêmes pavés, pour flâner un moment... La nuit déforme les façades, change l'aspect des maisons. La lumière orange cisèle les statues et les ornements, dans un renouvellement perpétuel. Cette place est une source de jouvence. Au sommet des pignons, les statues dorées dansent. La flèche de l'Hôtel de Ville se perd dans la nuit.

S'il fait froid, alors on entre dans une des brasseries. Entre les murs tapissés de velours épais, on sirote une ultime Gueuze. On allume un cigare. Pour rejoindre sa voiture, on traverse les galeries Saint-Hubert, exhalant la fumée épaisse, sous un déluge d'or et de marbre.

Pendant ce temps, les touristes descendent de leur car, photographient la Grand-Place, puis se mettent à chercher le Manneken Pis dans la nuit noire... Avec leurs sacs sur le dos... Tout à coup, au débouché d'une ruelle, ils tombent nez à nez avec une statuette qui pisse dans une fontaine, du haut d'une corniche. « Ça ne peut pas être ça. C'est trop petit... » La découverte suscite une discussion familiale. Pour la forme, ils font crépiter leurs flashes un moment. Puis s'en vont, un peu dépités, chercher ailleurs un air plus salubre...

Voilà Bruxelles, ou tout du moins en voilà une partie. On l'aime au fur et à mesure qu'elle se découvre, secrète, belle, profonde. Telle est sa force, de pouvoir nous subjuguer malgré tout ce qui joue en sa défaveur, malgré ce ciel éternellement gris qui vous déchire l'âme. Ceux qui l'ont aimée, ceux qui l'ont chantée comme Jacques Brel, l'aimaient justement pour cette mélancolie qu'elle vous met dans le cœur, pour tant de douceurs cachées derrière un paravent gris. Ils l'aimaient pour ce qu'il y a d'irréductible et d'impertinent entre elle, et qui la rendra toujours insaisissable.

L'Union fait la force

Autour du rond-point Schumann et de la rue de la Loi, s'étendent les fameuses institutions européennes. C'est ici que siègent la Commission, le Parlement, le Conseil.

Il faut bien reconnaître que l'architecture du quartier ne rivalise guère avec la Grand-Place. Les buildings de verre et de béton ne suscitent pas l'extase. Le Berlaymont, ancien siège de la Commission évacué pour cause d'amiante, est enveloppé d'un immense voile blanc.

De temps à autre, de ces ruches sortent quelques nuées de fonctionnaires. On écoute attentif, dans leur sillage, l'écho des conversations en anglais, français, espagnol, italien. Une fraîche impression de multiculturalisme nous enivre. Ainsi donc, ces affreux bâtiments ne sont pas réservés à Big Brother, mais abriteraient des êtres humains, qui forment une sympathique communauté cosmopolite ? Voilà qui nous rassure sur l'avenir de nos belles institutions européennes...

Pour qui ose pénétrer dans le saint des saints, d'intéressantes découvertes se préparent. Passons par exemple le porche du Parlement européen, surnommé par tous ici le Caprice des dieux pour sa forme ovale évoquant l'ersatz de camembert que l'on vend dans des boites de cette forme. Gigantesque bâtiment de verre, conçu par un mégalomane architecte. Frayons-nous un chemin à travers les contrôles magnétiques dévolus à la sécurité du lieu. Feutrés, les ascenseurs nous conduisent rapidement aux étages supérieurs – évitons à tout prix le regard des secrétaires finlandaises en train de discuter. Sauvons-nous au dernier étage. Là, enfin, se dévoile un spectacle extraordinaire.

Sous la grande baie vitrée, Bruxelles s'étend. Grise et belle. Un peu comme une compression de César mise à plat. Au loin, la basilique de Koekelberg, telle une verrue verte. Des avenues semées de touffes d'arbres, où circulent les tramways jaunes, apparemment minuscules. Ici et là, des tâches de verdure moussue – les parcs. Enfin, s'étalant partout comme une mer rigidifiée, un prodigieux amalgame de métaux en fusion, où se mêlent le gris plâtreux, l'acier brillant, le rose des briques. La ville déploie en tous sens ses vastes pétales métalliques...

Pourquoi Bruxelles est-elle devenue la capitale de l'Union ? D'abord, parce que Bruxelles a eu un long passé dans ce type de fonction. Déjà, Bruxelles avait accueilli le siège du Bénélux, union de la Belgique, du Luxembourg et des Pays-Bas. Bruxelles devient ensuite le siège de la CECA, la Communauté Européenne du Charbon et de l'Acier lorsque celle-ci est créée en 1951.

Puis, les choses s'accélèrent : le traité de Rome de 1957 place le siège de la nouvelle Commission Européenne à Bruxelles, et en 1967, l'OTAN déménage de Paris à Bruxelles. Depuis, comme Genève dans une moindre mesure, la ville a pris un véritable caractère de ville internationale. Ce sont les institutions internationales qui lui donnent l'importance qu'elle a aujourd'hui.

Ce n'est d'ailleurs peut-être pas un hasard si elle a pu accueillir tant d'organisations internationales. Car c'est une ville neutre par excellence, placée au cœur de l'Europe entre des villes comme Paris, Londres et Bonn qui chacune auraient constitué un parti pris : le choix de Bruxelles constituait un bon compromis.

En outre, les Belges, et les Bruxellois en particulier, se sont toujours sentis pro-européens. Peut-être ont-ils compris très tôt l'intérêt que leur petit pays avait à s'engager dans une construction européenne. Il y a toujours eu une ambiance internationale dans la ville, grâce à la présence de plusieurs communautés parlant des langues différentes. Et Bruxelles a très bien su tirer parti de ce vieux caractère multiculturel pour s'affirmer à l'échelle européenne.

Bruxellisation architecturale

La gestion de Bruxelles a été critiquée depuis longtemps. D'abord à cause du gâchis architectural. La municipalité ne semble pas opposer de barrière aux convoitises des promoteurs, à la dégradation de certains quartiers, et à l'élargissement des blocs de béton et d'acier du quartier européen. A quelques pas de la Grand-Place, on découvre avec stupéfaction des rues entières de maisons délabrées, dont subsistent à peine les façades, prêtes à s'écrouler. On parle couramment de « bruxellisation » d'une ville pour désigner une telle dégradation architecturale.

Le mot architecte, quant à lui, est devenu une insulte en patois des Marolles, depuis que l'architecte Poelaert a fait bâtir sa terrible pièce montée, détruisant une partie du quartier historique. Le Palais de Justice impose à la ville sa lourde stature. Depuis quelques années, un tissu d'échafaudages l'enveloppe comme une mantille. La Justice belge est en cours de ravalement. Un jour peut-être une Justice blanchie paraîtra-t-elle sur le ciel bruxellois.

La composition de la ville n'est pas la même que celle qu'on trouve en France. Les villes françaises ont un centre plus prisé que la périphérie. Les banlieues concentrent habituellement les familles à revenus plus modestes, et, dans certains cas, des communautés défavorisées à forte proportion d'immigrés. Cette répartition est inversée à Bruxelles. Ce sont les quartiers périphériques qui sont résidentiels, notamment au Sud de Bruxelles, dans les communes d'Ixelles et d'Uccle, où l'on trouve d'agréables étendues boisées et des maisons très cossues. Le quartier européen, à l'est, au-delà du bicentenaire, tend aussi à devenir de plus en plus cossu. C'est dans le centre-ville que vivent beaucoup de familles modestes, où la population immigrée est importante.

Etonnant, que cette ville qui recèle des trésors architecturaux, n'ait pas été mieux préservée, qu'elle soit sans arrêt bouleversée par des travaux sans fin. Devant le prométhéen Palais de Justice, la place Poelaert est un champ de bataille. La sortie d'un tunnel se perd dans les échafaudages et les gravats. Des travaux se poursuivent dans un nuage de poussière. Le piéton joue sa vie entre des voitures en furie. Les rails des tramways forment un redoutable labyrinthe. Il règne un désordre qui rappelle des souvenirs à ceux qui ont une fois mis les pieds en Inde. Bruxelles est une capitale en voie de développement. Une capitale en perpétuel chamboulement, toujours remuée, jamais terminée, ce qui lui donne un charme particulier, un délicieux parfum d'insécurité.

La question linguistique

La majorité des Bruxellois sont francophones. Dans les rues de Bruxelles, un Français peut s'en rendre compte : dans presque tous les quartiers on parle français, avec cet accent insoupçonnable qui fait le charme des francophones belges.

On ignore le nombre de néerlandophones habitant la ville. Cela a de quoi surprendre. Il suffirait de faire un recensement, direz-vous. Ce n'est pas si simple, répondent les autorités. La langue maternelle des habitants, comme leur religion, fait partie du domaine de la vie privée, on ne peut exiger des habitants qu'ils la révèlent, disent ces mêmes autorités. L'explication officielle ne convainc pas : simple alibi, permettant de cacher un tabou plus profond, et de ne pas réveiller un débat très sensible.

Le recensement bruxellois n'a pas été fait depuis longtemps parce que les Flamands s'y refusent. Un recensement révélerait certainement que les habitants néerlandophones sont bien moins nombreux que le chiffre de 20 % qui sert aujourd'hui de base au calcul du nombre de sièges au Parlement de la Région Bruxelles–Capitale. On trouverait sans doute un peu plus de 10 %, tout au plus 15 %, de néerlandophones. Les Flamands rétorquent que de nombreux Flamands des communes avoisinant Bruxelles viennent tous les matins en voiture travailler dans la capitale : il y aurait ainsi bien plus de néerlandophones travaillant à Bruxelles que ce qu'un éventuel recensement laisserait croire. Chaque camp développe des arguties sans fin.

On voit à quel point le sujet de la langue est sensible. L'arrière-pensée politique qui anime ces discussions techniques concerne le statut de Bruxelles. Les Flamands, au fond de leur cœur, n'ont jamais renoncé au rêve d'intégrer la capitale de l'Union européenne à leur Région. Il faudrait pour cela que les Bruxellois acceptent de devenir néerlandophones. Une gageure, semble-t-il. Et pourtant, le pouvoir flamand met tout en œuvre pour inciter les Flamands à investir Bruxelles. Ainsi les familles néerlandophones qui s'y installent reçoivent-elles de la Région Flandre une mirobolante indemnité.

Cette question houleuse de la langue parlée à Bruxelles s'étend jusqu'aux communes avoisinantes. Bruxelles, enclave francophone en région flamande, est entourée de communes officiellement néerlandophones. Mais, beaucoup de francophones venant habiter ces communes, elles sont pratiquement toutes devenues à majorité francophone.

Pour éviter les lourdeurs administratives que cela engendrait, ces communes se sont vues accorder il y a quelques années un statut particulier, dit de « communes à facilités ». Ainsi, les formulaires administratifs sont rédigés dans les deux langues, et non plus seulement en flamand. C'est à ces « communes à facilités » que les Flamands s'en prennent aujourd'hui. Pourquoi leurs « hôtes » francophones n'auraient-ils pas le temps d'apprendre le flamand ? demande la Région flamande. Bien sûr, il n'y a là rien d'autre qu'une manœuvre stratégique des Flamands pour mettre la main sur Bruxelles.

Quel avenir ?

L'avenir de Bruxelles a fait l'objet de toutes les prospectives. Les scénarios les plus délirants ont été imaginés, allant jusqu'à envisager la catastrophe. Dans son roman d'anticipation qui a connu un immense succès en Belgique, *Le Siège de Bruxelles*, Jacques Neirynck imagine une Flandre tombée aux mains de l'extrême-droite, qui tenterait d'envahir la ville. Au terme de la bataille, Bruxelles deviendrait une zone internationale.

L'idée d'une zone internationale ou d'un district européen pour Bruxelles, des sociologues très sérieux l'ont envisagée. Pour l'instant les sociologues, comme les politiques, restent dans l'expectative : il faudrait un événement imprévu et fort, pour que Bruxelles bascule et prenne un nouveau statut ; personne n'a la capacité de prévoir l'avenir. Pourtant, Bruxelles, déjà fortement multiculturelle, s'adapterait sans difficulté à un statut de ville internationale ou européenne ; au contraire, cette dernière possibilité concrétiserait le poids qu'elle a pris au plan européen, tout en la libérant des luttes partisanes des Flamands et des francophones. Ce serait certainement une chance pour la ville.

LA GRANDE ECRITURE DES IDENTITES WALLONNE ET FLAMANDE

Quand les mythes sont trompeurs

Flandre, Wallonie, Bruxelles. Trois mythes. Trois régions d'apparence contrastée. Il semble que tout sépare le Nord et le Sud du pays. La langue, la culture sont étrangères. La fracture apparaît clairement, comme si elle avait été figée de toute éternité. La Flandre a les traits des peuples nordiques. La Wallonie est au contraire latine et méridionale. La frontière invisible entre mentalités du Nord et du Sud passerait par ce petit pays. L' « union fait la force », devise des Belges, ne serait que l'union factice d'un couple au bord de la crise de nerfs. Deux identités en conflit, nourries de mythes, vouées à s'éloigner l'une de l'autre, à la manière d'aimants de champs opposés.

Mais les mythes sont parfois trompeurs. Cette fracture si évidente qui se lit aujourd'hui sous les feux de l'actualité, les historiens montrent qu'elle n'existe pas depuis si longtemps. La théorie de deux identités opposées ne résiste pas au moindre examen de l'histoire des Belges. Les identités d'aujourd'hui ne sont que des habits de fortune, des déguisements dignes de Dupond et Dupont.

Qu'est-ce qu'un « Wallon » avant le XIXe siècle ? Quelque chose de bien vague... Il n'y avait ni un peuple, ni un territoire très précis en Wallonie. Il n'y avait d'ailleurs point de « Wallonie ». On désignait parfois par « Wallons » quelques mercenaires, comparables aux Suisses, qui se vendaient dans les armées européennes. Les « gardes-wallonnes » que l'on voit apparaître dans un passage de *L'Œuvre au Noir* défendaient le comte de Flandre sous le joug français. Nous sommes loin des régionalistes nostalgiques d'aujourd'hui.

Le mot « Flamand » ne signifiait pas beaucoup plus. On parlait des peintres « flamands », des marchands « flamands » qui débarquaient leurs marchandises dans toute l'Europe. Il s'agissait plus d'une notion culturelle que d'une référence à un peuple précis.

Le comté de Flandre a bel et bien existé depuis le Xe siècle, mais il ne coïncidait pas avec ce qu'est la Flandre aujourd'hui. Il couvrait l'ouest de la Flandre actuelle, jusqu'à Lille et Béthunes. Loin d'être indépendant, il fut longtemps sous domination française. Pendant ce temps le territoire de la Wallonie actuelle faisait partie de l'Allemagne.

« A partir du commencement du Moyen Age, la France eut dans la Flandre une annexe germanique sur sa frontière septentrionale comme l'Allemagne, de son côté, maîtresse des parties wallonnes de la Lotharingie, avait une annexe romane sur sa frontière de l'ouest », confirme l'historien Henri Pirenne.

L'idée naturelle d'une Flandre nordique face à une Wallonie latine, n'est donc qu'un préjugé, une illusion facile qui ne résiste pas à un examen sérieux de la réalité historique. La réalité est que l'ancienne Flandre était française, la partie wallonne était germanique. Les traces profondes de cette époque médiévale se font encore parfois sentir. On rencontre des Lillois qui parlent des Flamands de Belgique comme de leurs pairs, malgré l'obstacle de la langue et la frontière entre deux Etats. La mentalité flamande, disent-ils, est plus proche de la leur que celle des Wallons francophones.

La Belgique est un pays compliqué, où les apparences sont toujours trompeuses. Les oppositions faciles, les préjugés qu'un Français se forge spontanément s'effondrent devant une réalité toujours beaucoup plus nuancée. L'histoire a laissé des fondus enchaînés débordants d'ironie, inversant nos repères, se plaisant à nous duper. Les temps, les époques, les envahisseurs se sont succédé dans toutes les parties du pays, bien des personnes au cours de l'histoire ont migré d'une région à l'autre.

Une mosaïque de villes

Plutôt que coupé en deux, le territoire belge était plutôt constitué d'une mosaïque de villes. Les villes furent toujours indépendantes vis-à-vis des princes successifs, elles ont toujours été détentrices d'un véritable pouvoir. Chaque habitant se définissait par sa ville, se considérait comme Gantois, Anversois, ou Brugeois, avant tout, plutôt que comme Flamand. L'« identité flamande » au sens propre n'avait pas d'existence. Il y avait de multiples identités propres aux différentes villes.

Bruges, « la Venise du Nord », régna longtemps sur le commerce européen. Ses richissimes négociants en imposaient au comte de Flandre. Liège, « l'Athènes du Nord », brillait par sa vie artistique et culturelle dès le XIe siècle. Chacune de ces cités, Bruges, Liège, Gand, Anvers, avait son commerce, ses corporations, son gouvernement. De l'une à l'autre les habitants se distinguaient par leurs mentalités différentes.

Ainsi, avant que l'Etat belge ne soit créé tardivement en 1830, le territoire de l'actuelle Belgique n'était pas coupé en deux comme aujourd'hui mais morcelé et fragmenté.

Le professeur Mabille, directeur du Centre de recherches et d'information en science politique, éminente autorité en matière de fédéralisme, s'attache à rappeler la composition toute en nuances de la Belgique : « Sous l'Ancien Régime, plusieurs principautés s'étendaient de part et d'autre de la frontière très ancienne entre domaine linguistique roman et domaine linguistique germanique ; cette frontière n'avait d'ailleurs jamais revêtu un caractère politique et n'avait joué aucun rôle dans la formation des principautés. »

Mabille va même plus loin. Non seulement l'opposition politique entre Nord et Sud est récente, mais la fracture linguistique elle aussi était beaucoup plus compliquée du temps des Pays-Bas méridionaux qui recouvraient la Belgique :

« La séparation entre provinces du Nord (protestantes) et provinces du Sud (catholiques) avait entraîné une évolution différente de part et d'autre : alors qu'une langue de culture normalisée, le néerlandais, s'affirmait dans les Provinces-Unies, on était au contraire en présence de dialectes locaux hétérogènes dans la partie des Pays-Bas méridionaux située au nord de la frontière linguistique. »

L'analyse de Mabille montrant l'existence de nombreux dialectes locaux, démystifie l'idée naturelle de deux langues qui se seraient opposées de tout temps. Autant dire que l'opposition politique entre Flamands et Wallons n'est pas née d'hier. Les identités cristallisées qui s'affrontent dans le paysage actuel, n'existaient tout bonnement pas il y a seulement quelques siècles. Il faut attendre en fait 1830 et la création d'un Etat belge, pour que le ciment identitaire commence à prendre. Ce processus d'identification commence lentement, prend de l'ampleur au cours des décennies, s'est nourri de toute une succession d'événements, avant de parvenir à ce qu'il est aujourd'hui : le premier problème du pays.

Naissance des mythes

Tout commence en 1831. Les grandes puissances européennes réunies en congrès à Londres ont créé l'Etat belge. La constitution est votée par l'assemblée élue par les Belges. Deux langues sont reconnues : le français et le flamand. En principe, la Belgique est un Etat bilingue.

Pourtant, en pratique, la langue française est parlée par les élites cultivées, elle devient la norme dans l'administration et la politique. La langue flamande est reléguée au second rang, à l'usage des classes populaires du Nord du pays. On ne songe à l'employer ni dans les tribunaux, ni dans les écoles.

Jusqu'en 1850 les prétentions flamandes ne dépassent pas le domaine culturel. Quelques ouvrages gagnent la sympathie des lecteurs français et font découvrir l'âme flamande à un large public. En 1838, le *Lion de Flandre* de Henri Conscience (*De Leeuv van Vlaanderen*), qui fait revivre l'historique victoire des Flamands sur les Français pendant la bataille des Eperons d'or, obtient un large succès.

C'est dans les années 1850 qu'a vraiment lieu le réveil des revendications flamandes. Une vive campagne politique est menée vers 1860 par les Flamands, réclamant l'usage de leur langue dans les écoles primaires du Nord du pays. Las, le chef du gouvernement, Charles Latour Rogier, repousse de justesse ces revendications.

Cet échec sera une vexation pour les Flamands, qui auront à cœur de prendre leur revanche. Le mouvement flamand se fait plus radical. Des années de luttes politiques amènent les premières grandes victoires en 1873, 1878 et 1883, quand les régionalistes flamands obtiennent les lois sur le bilinguisme dans les tribunaux, les administrations, et les écoles de Flandre.

Ces lois mettront bien du temps pour se concrétiser dans la vie quotidienne. Mais le mouvement flamand monte en puissance. En 1898, une nouvelle victoire très symbolique est remportée : le Congrès vote la « loi d'égalité », stipulant que les lois belges seraient dorénavant promulguées à la fois en flamand et en français.

Le mouvement wallon, quant a lui, ne fait son apparition qu'à la fin du XIXe siècle. Il s'agit surtout de répondre à la montée des revendications de leurs voisins. Une « Société de propagande wallonne » est fondée en 1888 par un petit groupe d'intellectuels bruxellois, en vue de rétablir le français, « ciment de l'unité nationale ». L'aventure restera sans suite.

Dans les années 1900 et 1910 apparaît la véritable grande figure du mouvement wallon : le député socialiste de Charleroi, Jules Destrée. Celui-ci écrira une lettre au roi qui restera célèbre pour ces mots : « Il y a en Belgique des Wallons et des Flamands, il n'y a pas de Belges. » Sous la houlette de cet orateur hors pair, les meetings pour une Wallonie autonome fleurissent au début du siècle.

Les cicatrices des guerres

Puis viendront les Guerres mondiales. Elles aviveront les plaies, feront naître les rancunes latentes, feront remonter à la surface ces deux identités en mutation. L'occupant allemand a toujours pris soin de dresser les deux communautés l'une contre l'autre, divisant le pays pour mieux régner. Pour se donner du crédit auprès des Flamands, il suffisait d'accorder à ce peuple dominé politiquement ce qu'il n'avait pas : l'autonomie.

Ainsi les premières réformes consacrant la régionalisation belge se sont faites sous le joug germanique. Les premiers jalons du futur système fédéral étaient posés. Durant ces années noires, le fossé entre Nord et Sud n'a cessé de se creuser.

De 1914 à 1918, la *Flamenpolitik* est mise en œuvre. Une université flamande est fondée à Gand en 1916, un Conseil des Flandres voit le jour en 1917. La séparation administrative de la Belgique en une Flandre et une Wallonie autonomes, de capitales respectives Bruxelles et Namur, est consacrée la même année. Beaucoup d'anciens régionalistes flamands sont gagnés par la propagande allemande. Certains considèrent les Allemands comme leurs alliés. Au front, il arrive que les Flamands se révoltent contre leurs officiers francophones.

Pendant la Seconde Guerre mondiale, à nouveau, les Allemands utilisent le différend communautaire. Cette période a laissé des empreintes profondes, dont certaines ne sont toujours pas effacées. Comme en France, la collaboration a jeté un voile qui n'est pas prêt d'être entièrement dissipé. Avec ceci en plus que le sentiment de défiance est avivé en Belgique par les ressentiments communautaires. Le non-dit pèse lourd quand on se regarde en chiens de faïence. De temps en temps certains Wallons, à demi mots, accusent les Flamands d'avoir davantage collaboré. Les Flamands supportent douloureusement ces accusations implicites. Ces plaies toujours ouvertes, formées de ressentiments inavoués, ont creusé toujours plus profond le fossé Nord-Sud.

La Wallonie dans la détresse

L'écriture des identités s'est accélérée après la guerre.

Bruxelles, toujours plus francophone, est l'objet de toutes les convoitises. Désormais les Flamands refuseront tout recensement linguistique. La capitale prend le statut d'une ville à part, ni flamande ni wallonne.

Au Pays noir, de grands mouvements des travailleurs éclatent. L'industrie minière et sidérurgique qui faisait la richesse et la fierté de la région commence à péricliter. Dans les années soixante, une à une, les mines ferment, puis les usines. Le mécontentement social grandit, et éclate en 1959. De grandes grèves mettent la confusion en Wallonie.

Le gouvernement, impuissant, ne peut rien proposer de sérieux. Le malaise et l'incompréhension gagnent les victimes de la dépression. En 1960 une grève gigantesque paralyse totalement la région. « La grève du siècle », disent les journaux. Trois cents mille ouvriers marchent ensemble en direction de Liège, détruisant tout sur les routes. Jamais la Belgique n'avait connu un conflit social aussi violent. Pour la première fois le gouvernement, et le pays tout entier, sont témoins d'une identité wallonne grandissante, en pleine fureur. Les Wallons eux-mêmes sont surpris d'exister ensemble à part entière, et non plus seulement par rapport à leurs voisins. La détresse économique a fait ressortir l'âme wallonne. Tout à coup les Belges mesurent vraiment la réalité et la force de cette communauté.

Les révoltés de Louvain

L'événement décisif pour la Belgique a lieu quelques années plus tard. Il se passe dans l'université de Louvain, petite ville estudiantine en territoire flamand. L'université, une des plus anciennes d'Europe, a toujours été francophone. Le statut bilingue offert peu après la guerre ne trompe ni les étudiants ni les professeurs flamands. Ceux-ci réclament l'utilisation exclusive du flamand dans l'université. La colère monte. Elle atteint son paroxysme en 1968. Des manifestations se succèdent sans relâche. Les étudiants flamands marchent derrière une banderole dont la photographie sera reprise à la Une de tous les journaux : *Walen buiten !* y est écrit en lettres rouges sur fond blanc. *Les Wallons dehors !*

La crise atteint des proportions telles que le gouvernement belge doit démissionner. Des élections extraordinaires ont lieu. Pour la première fois le problème communautaire est posé au pays : ces élections donneront leur première victoire marquante aux partis dits « communautaires », c'est-à-dire aux partis revendiquant plus d'autonomie et de régionalisme. L'enjeu de toute la politique du gouvernement belge devient dès lors de parvenir à réconcilier les deux parties du pays.

Elu Premier ministre, Gaston Eyskens tente l'impossible pour faire oublier les cris de haine de Louvain et recoller les morceaux. Il est l'architecte de la première révision constitutionnelle de 1970, qui mettra en place le système fédéral belge, faisant de la Belgique un Etat « communautaire et régional ».

Mais ce que Eyskens concevait comme la fin et la réconciliation, ne sera en fait qu'un commencement. Le mouvement en avant dans la fédéralisation était lancé, 1970 ne devait être qu'une ébauche, les révisions devaient se succéder, faisant sentir toujours plus proche et plus probable l'éventualité de la scission.

En quête d'une identité

Il ne suffit plus aux Wallons et aux Flamands d'aujourd'hui de se sentir différents. Chaque communauté se cherche une histoire et des racines. Tous les moyens sont bons dans cette grande course aux origines.

Dans une maisonnette de Namur, sur les rivages paisibles de la Sambre, siège l'institut de recherche sur l'histoire wallonne. Cet institut a pour but de faire remonter à la surface, avec toute l'objectivité scientifique possible, les faits les plus lointains démontrant l'ancienneté de la cause wallonne. Comme on sait, cette cause était bien défendue au début de ce siècle par Jules Destrée, dont l'institut a pris l'auguste parrainage. Mais, hormis l'illustre orateur de Charleroi, les mythes charismatiques du mouvement wallon ne sont pas pléthore. Dur travail que de remonter aux racines du régionalisme wallon avant 1890. C'est un peu comme être chercheur d'or.

Heureusement, il existe d'autres moyens pour créer du mythe. Depuis que la Wallonie existe, les plus actifs cerveaux collaborent à trouver l'hymne de la Région. Délicate recherche. Des décennies se sont écoulées, avec des débats sans fin au Parlement pour se mettre d'accord. L'esprit des pères fondateurs voulait un chant en langue wallonne. Noble intention. Mais, en nos temps infortunés, rares sont ceux qui connaissent l'antique patois wallon. Sans compter qu'il y en avait plusieurs, celui de Charleroi différant de celui de Liège, alors... Il a fallu se résoudre à chercher des paroles en français.

Un beau jour quelqu'un apporta la perle rare : un chant vieux du siècle dernier, à la gloire des charbonnages. Cela semblait faire l'affaire. Las, quelques esprits chagrins ont tout fait pour renvoyer le texte dans ses tiroirs. Ce ne fut que temps perdu.

Il est vrai que les paroles de ce chant manquaient d'une touche de modernité. La musique, en revanche, a fait sur-le-champ l'unanimité. Nombre de Wallons la jouent triomphalement sur leur ordinateur au bureau, manière de se donner du cœur à l'ouvrage.

Et tout espoir n'est pas perdu. Chacun sent bien qu'un jour, après des décennies d'investitures et de débats, il y aura un génie pour trouver les mots exprimant l'âme de la Région.

Pendant que les Wallons sont en quête d'un hymne, les Flamands cherchent leurs grands hommes. L'identité flamande est en pleine réécriture. Un grand travail de récupération vise les personnages historiques qui ont eu un rapport plus ou moins lointain avec la Flandre. On met en lumière certaines pages injustement oubliées des livres d'histoire. Cette entreprise permet à certains hommes illustres d'être naturalisés flamands à titre posthume.

De ces personnages historiques, le plus important est Charles Quint. Les Flamands avaient laissé généreusement aux Espagnols les droits de propriété de cette figure historique, mais depuis quelques années le vent tourne et les nécessités politiques reprennent le dessus : désormais, dans la bouche de tous les Flamands, Charles Quint est des leurs, et pour preuve de ce fait on commémore sa naissance à Gand en l'an 1500. Les rues, les avenues Charles Quint fleurissent dans toute la Flandre, et même à Bruxelles. Son règne est devenu l'âge d'or de la Flandre. On a oublié les incessantes rébellions, les révoltes sanglantes que les tisserands gantois firent naguère subir à l'Empereur en réponse à son gouvernement.

Comme on le voit, les identités flamande et wallonne sont en grande partie des constructions à la fois récentes et artificielles. Elles n'ont pas existé de tout temps. Et encore aujourd'hui de nombreux Belges ne se sentent ni wallons ni flamands, mais simplement belges. Cependant les identités continuent à s'écrire, l'une par rapport à l'autre, dans un aller-retour incessant. Flamands et Wallons, qui n'étaient à l'origine pas si différents, s'éloignent à vue d'œil au fil du temps.

Une famille flamande au XIXe siècle

On trouve sur les registres d'une paroisse conservés dans un musée de Gand, un nom écrit à la plume, à moitié effacé par le temps : celui de Karel Verbroek. Ce nom, d'après les recherches faites par le musée, était celui d'une famille de paysans qui vivait dans la région de Gand. Selon le vétuste manuscrit conservé derrière le vitrage de la bibliothèque, le baptême de Karel aurait eu lieu au mois de mai, en l'an de grâce 1811.

La famille Verbroek habitait la ferme dont Karel était métayer. La pièce principale, de dimensions modestes, contenait pour tout mobilier une grosse table de bois, avec de chaque côté un long banc où s'asseyaient les marmots, comme on en trouve à la campagne.

Le soir, la femme, debout, les cheveux sagement tirés en chignon, servait à la tablée la soupe claire, et une tourte de pain, qui faisaient tout le repas. Dans son coin, l'hiver, quand le froid glacial envahissait les plaines, la petite Gretta toussait misérablement. Elle inspirait pitié à ceux qui la voyaient.

Dès que la petite dernière se mettait à tousser, le grand-père Karel s'écriait à sa femme en vieux patois gantois : « Qu'est-ce qu'elle a encore attrapé, la petite ? » Karina répondait : « C'est la fièvre. » Et le vieux se précipitait sur la couche et prenait dans ses mains l'enfant rougie par le froid.

Le mal des marais, cette fièvre terrible qui s'emparait des êtres vivants au bord des rivages marécageux, était le mal dont souffrait la petite Gretta, et qui avait emporté le dernier garçon, Pieter, deux ans plus tôt. Il fallait très vite trouver un médecin, et la faire soigner. Sinon, elle succomberait. « Karina ! Prends la petite et va le plus vite possible à Gand, trouver monsieur le médecin. Dis-lui que c'est de ma part, je le connais, il m'a soigné la jambe l'année passée ! Allez, dépêche-toi ! » s'exclamait le vieux métayer, en jurant parce sa femme n'ôtait pas assez vite son tablier.

Karina marchait depuis deux heures sur le grand chemin, portant la petite attachée sur son dos. Une pluie abondante était tombée, inondant les ornières, couvrant la route de boue. Les champs déserts respiraient une douloureuse tristesse. Enfin elle aperçut au loin les murs de Gand, dont le beffroi sombre se détachait sur l'horizon.

Elle atteignit la maison du médecin. Celui-ci sortait justement de chez lui, vêtu d'un lourd manteau noir et d'un chapeau, d'une chemise blanche au col empesé. Cet homme de science parut ne rien comprendre aux réclamations de Karina, qui pourtant tendait son enfant malade sous le nez du médecin en implorant son aide dans sa langue natale.

« Hélas, ma bonne femme, s'excusait-il en rajustant son monocle, je ne puis rien faire... Rien du tout... Et présentement, j'ai un rendez-vous très urgent... Laissez-moi passer, s'il vous plaît... » Il avait l'air très gêné. Il s'en alla à pas précipités, et descendit la rue jusqu'à la maison des Van Dierkens – une jolie maison à pignon qui faisait l'angle. Une servante ouvrit la porte, et laissa entrer le médecin. La porte claqua, le manteau noir du médecin disparut.

Karina s'avança, tenant sa fille contre sa poitrine, devant la belle façade de la demeure bourgeoise. Un courant d'air frais balaya à ce moment la rue. Par les hautes fenêtres des deux côtés, on pouvait voir un spectacle incroyable tellement il était beau. Elle vit de grandes pièces pleines de lumière éclairées par des lustres étincelants. Assises dans des fauteuils, des demoiselles très belles tenaient par la main des petits enfants habillés comme des messieurs – elle les entendait parler le français. Tout cela était en même temps magnifique et terrible à regarder. Karina se mit à pleurer, tout doucement, sur le pas de la porte, serrant Gretta dans ses bras, devant cette maison inconnue.

L'histoire ne dit pas si le docteur, qui après tout n'était pas un mauvais homme, après avoir soigné le rhume du fils des Van Dierkens, sortit de la maison pour s'occuper de la petite fille, ou si Karina, ayant compris que cela ne servait à rien d'attendre, parvint à trouver un médecin plus disponible. Une seule chose est sûre, c'est que Gretta survécut à l'affreuse maladie, puisque l'on retrouve trace de son mariage avec un jeune homme à Bruges, ainsi que le baptême dans cette même ville d'un petit garçon prénommé Sven.

Sven, comme beaucoup de jeunes gens de sa génération, dut partir à la guerre en 1914. Au mois d'octobre, l'armée belge s'était retirée dans la plaine de l'Yser, après avoir défendu Anvers le plus longtemps possible. En un temps très court, ces dizaines de milliers d'hommes s'étaient habitués à une nouvelle vie, terrés dans ces tranchées boueuses, face à un impitoyable ciel gris. Un jour après l'autre une unité montait à l'assaut. On entendait gronder pendant un long moment un bruit sourd. On savait qu'il y avait plein de copains qui ne reviendraient pas.

Sven avait des camarades flamands, il connut aussi quelques Wallons, des mineurs de fond, de Charleroi. Avec eux on se comprenait très bien par gestes. Ceux qu'il ne comprenait pas, c'étaient les officiers, les gens de la haute, qui hurlaient les ordres en français. Les Wallons étaient obligés de traduire. Toute la journée on chargeait les obus dans les canons. A midi on mangeait la pitance. On attendait ainsi, au jour le jour, l'instant où l'ordre fatal serait donné, dans cette langue étrangère, de monter en ligne.

Sven fut un des rares à revenir. On perd sa trace dans l'entre-deux guerres. Jan Verbroek, boulanger de son état à Gand, qui connut quelques déboires à la Libération parce qu'il souriait un peu trop aux Allemands qui venaient chercher leur pain, était-il le fils de Sven ? Nous l'ignorons. Toute les hypothèses sont possibles. Même celle assurant que Sven aurait eu un petit-fils, Kris, jeune coiffeur à Anvers, qui dit ne s'intéresser ni à la politique ni à l'avenir de la Belgique.

Ainsi s'achève l'histoire de la dynastie. Si certains éléments en sont probablement imaginaires, le tableau qu'elle donne n'est peut-être pas si éloigné de la réalité. En tout cas, elle reflète assez bien l'image que beaucoup de Flamands de nos jours se font de leurs arrière-grands-parents.

Le miracle économique flamand

Le miracle flamand commence entre les deux Guerres mondiales, dans les années vingt. Années de reconstruction et de prospérité pour la Belgique. Les grands groupes belges profitent de l'essor du Congo. Les investissements étrangers affluent en Belgique.

Ce sont ces investissements qui vont faire vaciller l'équilibre Nord-Sud. La vieille industrie sidérurgique wallonne n'attire plus les nouveaux capitaux. Ceux-ci se dirigent vers les secteurs de pointe, comme la chimie, l'automobile, l'aéronautique, l'électricité et l'électronique. La Flandre est attractive grâce à son abondance de main d'œuvre à bas salaires. Anvers s'impose comme une plaque tournante de l'Europe du Nord. Ford, puis General Motors, créent des chaînes de montage dans la région anversoise. Le commerce lié au Congo passe par Anvers et Gand. Chimie, raffineries de pétrole, s'établissent en Flandre. La Campine accueille à Olen une usine de production de radium, qui devient la plus importante au monde. La Flandre commence à rattraper son retard.

Dans les années cinquante, la Flandre attire de plus en plus les capitaux étrangers. Philips crée près d'Anvers plusieurs unités de production de transistors et de téléviseurs. D'importants investissements publics se concentrent sur les activités portuaires. Le canal de Terneuzen près de Gand est réaménagé pour les bateaux de grand tonnage. Anvers se dote d'un port pétrolier et modernise ses installations existantes.

Puis dans les années soixante, la Flandre dépasse définitivement la Wallonie. Les investissements en Flandre se poursuivent : Bayer et BASF pour la chimie, Philips et Siemens pour l'électronique, l'automobile avec Ford à Genk, General Motors à Anvers, Volvo à Gand. Les aciéries Sidmar créées à Zelzate, bâties sur le canal de Terneuzen, obtiennent des rendements de 50 % supérieurs à ceux de la sidérurgie wallonne.

L'apport industriel augmente le niveau de vie des Flamands. Une bourgeoise néerlandophone voit le jour. Elle entend exercer des responsabilités dans la vie politique et économique. De nombreux Flamands, à l'image du grand-père Bekaert, deviennent des entrepreneurs. Les petites et moyennes entreprises commencent à fleurir.

Un modèle entrepreneurial flamand était né. Le management flamand est volontiers paternaliste, il insiste sur les valeurs de ténacité et l'assiduité au travail. Beaucoup de ces entreprises obtiennent d'excellents résultats, et grossiront jusqu'à devenir de grands groupes, même si la plupart restent des entreprises familiales. En peu de temps, la Flandre est devenue l'une des régions les plus riches et les plus dynamiques d'Europe.

Le déclin de la Wallonie

Au moment même où la Flandre accomplissait son miracle économique, la Wallonie devait connaître ses heures noires.

La crise des charbonnages se profile dès le début des années cinquante, alors que l'industrie charbonnière atteint ses records de production. Les volumes sont élevés mais les rendements sont faibles, les installations sont surannées. Les mines et les usines produisent à un rythme effréné, et puis un beau jour on s'avise qu'il y a surproduction : d'énormes stocks de charbon invendu restent dans les entrepôts.

Dès lors la machine s'inverse. Les usines de Wallonie perdent leurs clients qui partent pour des sites à plus haut rendement. Elles mettent leurs employés au chômage, déposent le bilan. Une à une les mines qui faisaient la fierté de cette région charbonnière ferment leurs puits.

La Wallonie subit alors de plein fouet chômage et difficultés économiques. La CECA tentera le tout pour le tout afin de sauver cette industrie, au moyen d'un plan de diminution de la production d'un tiers sur cinq ans. En vain ; ce plan ne fera qu'accélérer la fermeture inévitable des mines. La disparition progressive des charbonnages apparaît soudain comme une fatalité.

Depuis trente ans, la Wallonie subit un très fort taux de chômage, elle souffre d'un marasme économique dont elle ne voit pas l'issue. Le niveau de vie moyen décline, ainsi que le niveau d'éducation, et au bout du compte la confiance des hommes et des femmes en la société. L'espoir de retrouver la prospérité économique d'autrefois décline de jour en jour, d'année en année.

Bien des observateurs sont aujourd'hui alarmistes. Les patrons d'entreprises s'inquiètent de ne plus pouvoir trouver de main d'œuvre qualifiée et motivée en Wallonie. Les sociologues constatent, impuissants, l'effondrement d'une société.

La revanche des Flamands

Les Flamands ont pris leur revanche. La classe politiquement dominée au XIXe siècle est montée sur le devant de la scène, les hobereaux qui parlaient le patois ont fait reconnaître le flamand comme une langue à part entière, cette ancienne population de petits commerçants ou de paysans modestes est parvenue au sommet de la richesse économique, et tout cela en quelques décennies.

Cette formidable montée en puissance depuis le lendemain de la Seconde Guerre mondiale mérite une explication : elle n'a pu se faire sans une volonté commune, une idée fixe qui fût le chemin de la réussite. Cette idée cachée derrière la réussite flamande, peut-être pourrait-on lui donner un nom : l'esprit de revanche.

Bien des Flamands, qui sont arrivés aujourd'hui, qui ont conquis la fortune et les places, vous confient les images anciennes de leur enfance modeste, les espoirs secrets de leur adolescence, la volonté sourde qui les a toujours animés. Pour réussir, il faut avoir un but. Le succès prodigieux de tant d'entreprises privées, dirigées de main de maître par des patrons paternalistes, traduit seulement cette volonté de puissance. Insidieusement, les souvenirs de l'ancien peuple dominé restent au fond des mémoires, ils travaillent l'inconscient, ils agissent comme une force que personne ne peut arrêter.

Aujourd'hui, les bons indicateurs économiques de la Belgique (comparés aux indicateurs français) sont largement dus à la Flandre. Les Flamands, autrefois tributaires d'une administration et de dirigeants francophones, détiennent le plus d'influence politique et économique. Ce sont eux qui mènent la Belgique d'aujourd'hui. L'argent, qui était détenu il y a peu de temps par les francophones, passe aux mains des Flamands. Ils décident de leurs investissements et des investissements de la Belgique. Ils ont conquis le pouvoir économique du pays.

Une revanche inachevée

On penserait que les Flamands ont tout ce qu'ils désirent. Ce n'est pas tout à fait vrai. Il reste quelque chose que les Flamands ne peuvent pas supporter. L'ombre du mépris, l'insidieuse condescendance.

Un directeur d'école néerlandophone nous expliquait comment les jeunes enfants de parents francophones inscrits à cette école percevaient leurs professeurs flamands. « Ils pensent que ce sont des imbéciles. » Les enfants peuvent être cruels. Ce qu'on ne connaît pas, celui qui parle avec un accent bizarre, devient l'étranger. On se moque de lui par réaction naturelle. Les blagues belges des Français, les moqueries des francophones belges à l'égard des Flamands, sont des réactions de défense contre ce qui nous gêne, parce que différent de nous et en même temps tellement proche. Ce directeur d'école ressentait que les choses n'avaient pas totalement changé en Belgique. Dans certains cafés, les garçons sont volontairement sourds aux accents flamands. L'égalité est apparente, mais il est certaines formes du mépris qui demeurent. En tout cas, voilà ce que perçoivent certains Flamands qui vivent à Bruxelles.

C'est cette ultime différenciation que les Flamands voudraient effacer à jamais. Ils voudraient qu'on les considère à l'aune de leurs diplômes, de leur expérience, de leur savoir-faire. Qu'on oublie définitivement les rugueux paysans du siècle dernier. Que les vexations innocentes de la vie quotidienne ne soient plus. Qu'ils soient guéris définitivement des ultimes résidus de leurs complexes. « Un peu de respect. Je ne demande qu'un peu de respect. » Ce sont des mots étranges à entendre dans un Etat fédéral et bilingue.

Ainsi, même si les Flamands ont réussi leur revanche économique et politique, il leur reste encore quelque chose à achever – c'est la reconnaissance sociale.

LA DIFFICILE CONSTRUCTION DU SYSTEME FEDERAL

Un jeune fédéralisme

Bien des Français, si on leur posait la question, diraient que la Belgique est depuis longtemps un Etat fédéral, et ce faisant ils se tromperaient beaucoup.

Le fédéralisme belge n'est que l'expression politique de la revanche économique flamande, qui n'a eu lieu que dans les années 60. Ainsi le système fédéral de la Belgique s'est construit, à pas précipités, seulement à partir des années 70, et il continue d'évoluer encore en ce moment même.

Nous l'avons vu, l'année 1968 est pour la Belgique celle de la fracture. Les émeutes spectaculaires de l'université de Louvain font éclater des décennies de ressentiment, et déversent le fiel de la rancune. *Walen buiten !*, les Wallons dehors, tels sont les mots prononcés par des Flamands qui en ont assez de la soumission. Ces mots durs sonnent comme une déchirure.

Le gouvernement belge démissionne. Le nouveau Premier ministre, Gaston Eyskens, tente de mettre un terme au conflit entre les deux communautés. Une commission officieuse est constituée, que l'on appellera le « Groupe des 28 », composée d'hommes politiques du Nord et du Sud du pays. Dans l'ombre, hors des feux des médias, cette commission travaillera pendant un an pour parvenir à un compromis.

Le débat vigoureux au sein du Groupe des 28 va voir se jouer l'avenir du pays. Les Flamands demandent un partage du pays en Communautés. La Communauté sera une entité linguistique et culturelle. De l'autre côté de la table, les Wallons proposent des Régions. La Région sera une entité territoriale, économique. Deux visions institutionnelles, deux conceptions d'une régionalisation possible, et surtout deux systèmes qui avantagent, par de savants calculs, l'une ou l'autre partie du pays. Une seule chose est sûre : l'Etat central sera dépecé, il perdra ses prérogatives, et les partagera entre les deux régions rivales. Une année de négociations acharnées se passe.

Enfin, en 1970, un compromis est établi. Le plan de réformes Eyskens est composé de trente-cinq propositions. La révision constitutionnelle tant attendue par les deux camps est votée. Pour la première fois depuis 1831, la première ligne de la Constitution est modifiée. La Belgique, en tant qu'Etat unitaire, n'existe plus. Elle devient un « Etat communautaire et régional ».

Non pas un, mais deux systèmes fédéraux

Comme l'expression « communautaire et régional » de la nouvelle Constitution l'indique, le compromis auquel a abouti Gaston Eyskens consiste ni plus ni moins à superposer les exigences des deux parties du pays, et à combiner les deux systèmes proposés de chaque côté. La tactique Eyskens consistait à satisfaire tout le monde en accordant tout à chaque camp.

Ainsi deux systèmes fédéraux voyaient le jour. Celui des trois Communautés d'une part, celui des trois Régions d'autre part. Les nouvelles entités fédérées étaient dotées de différentes prérogatives alors dévolues à l'Etat central. La Communauté était compétente dans le domaine culturel, linguistique et scolaire. La Région, elle, prenait en charge l'économie, l'agriculture, les travaux publics et les transports.

Tout ce qui concerne la vie des personnes (la langue, l'éducation, l'école) allait aux Communautés. Tout ce qui concerne le territoire (l'économie, l'urbanisme, l'agriculture) relevait des Régions. Les deux systèmes ne se superposaient pas, ni géographiquement, ni politiquement. On y lisait deux philosophies, deux conceptions de la politique distinctes, attachées au caractère propre à chaque région, et à ses intérêts. Aux yeux des Flamands, l'important c'est la langue et l'éducation – ils se souviennent trop bien du temps où le flamand n'était pas une langue officielle à l'école. Pour les Wallons l'économie, le territoire sont plus importants – car il faut reconstruire cette Wallonie en plein marasme économique.

En même temps des intérêts politiques moins avouables étaient en jeu. Le partage du pays en trois Régions (wallonne, flamande et bruxelloise) donnait aux francophones un compte de deux Régions contre une seule aux Flamands. Le partage en trois Communautés (française, néerlandaise et allemande), sous prétexte d'octroyer un privilège absolument inespéré à la modeste communauté germanophone de l'Est du pays, rétablissait surtout l'égalité en nombre de parlements des francophones et des Flamands.

Une cascade de révisions constitutionnelles

Gaston Eyskens croyait réconcilier les Belges. Le système issu du Groupe des 28 devait satisfaire les exigences contradictoires des deux parties du pays, puisqu'il n'était que la superposition des systèmes souhaités par les uns et les autres.

La suite donna tort à Eyskens. Loin d'être un aboutissement, le système fédéral de 1970 fut un commencement, l'amorce d'un grand mouvement. Il ne devait s'agir que d'une première étape, d'une ébauche dans la fédéralisation toujours plus poussée du pays.

Après 1970 les Flamands restent insatisfaits du système mis en place par la révision constitutionnelle. Beaucoup de choses manquent à leurs yeux. Les Communautés, au lieu de se contenter d'être de pures institutions culturelles, devraient être renforcées sur le plan de l'éducation. Les prérogatives établies jusque là n'étaient pas satisfaisantes, il fallait aller plus loin.

La seconde révision a lieu en 1980. Communautés et Régions obtiennent plus de prérogatives et d'indépendance. L'Etat belge s'affaiblit. Tout le monde trouve la réforme imparfaite concernant Bruxelles, dont le statut laisse des points dans l'ombre.

Les années 80 sont difficiles pour l'économie belge, le second choc pétrolier enfonce davantage la Wallonie dans le marasme, la dette du pays s'accroît, la Flandre a l'impression d'être freinée par la crise wallonne. Peu à peu la solidarité économique entre Nord et Sud s'effrite, les deux camps s'éloignent l'un de l'autre, défendant de manière plus acerbe leurs intérêts propres et plus l'intérêt commun. Les discours politiques s'en ressentent. Les Flamands posent la question : « pourquoi payerions-nous pour nos voisins, avec qui nous ne sentons pas d'affinité ? ». L'hypothèse de la scission du pays se profile à l'horizon, défendue avec verve par les partis extrémistes, suivis timidement par les partis démocratiques. La coupure du pays en deux apparaît de plus en plus plausible.

1988, 1989, nouvelle révision constitutionnelle. Le statut de Bruxelles est clarifié. La Région de Bruxelles-Capitale possède désormais un Parlement, un exécutif, et des pouvoirs véritables. Enfin, en 1993, la dernière en date des révisions de la Constitution donne plus de pouvoir aux Régions, et surtout modifie la première ligne. La Belgique n'est plus un « Etat communautaire et régional ». Mais tout simplement « un Etat fédéral ». La réalité de la politique était consacrée dans les textes. Symboliquement, le grand saut était fait.

La fuite en avant dans la régionalisation

Plus qu'un Etat fédéral, c'est vers un Etat « confédéral » que se dirige la Belgique. A chaque révision constitutionnelle, le gouvernement espère avoir trouvé l'achèvement. Mais aucun compromis ne suffit aux Wallons et aux Flamands. L'histoire continue et amène toujours de nouvelles revendications.

Les dernières élections de 1999 ont confirmé la poussée de la communautarisation des partis politiques, dressant de plus en plus les deux régions l'une contre l'autre : il n'y a plus le débat entre mouvances politiques, indépendamment des communautés, qui existait encore il y a dix ans ; les partis flamands d'une part, francophones d'autre part, parlent de plus en plus d'une seule voix.

Les prochaines réformes de l'Etat devraient entraîner la régionalisation de la sécurité sociale, de la fiscalité. Progressivement l'Etat central perd ses domaines d'action. Il ne restera bientôt plus à l'Etat belge que le minimum pour survivre, et avoir encore un sens : armée, justice, gendarmerie, chômage, pensions... Certains constatent déjà la déperdition de toute autorité centrale : des membres hauts placés des ministères français ne savent plus à qui s'adresser dans un système belge disloqué ; sur la plupart des affaires du pays l'Etat fédéral n'est plus capable de répondre, et le pouvoir de décision se disperse entre Parlements des Régions, des Communautés, et échevins des villes. L'Etat belge fait aujourd'hui véritablement figure de peau de chagrin.

Une incroyable complexité

Depuis sa mise en place dans les années soixante-dix, la lourdeur et la complexité de ce double système ont été sévèrement critiquées en Belgique. Rien n'est fait pour faciliter la clarté et la lisibilité de ces institutions. Non seulement il est double, mais ce système est asymétrique, il ne fonctionne pas à l'identique en Flandre et en Wallonie : par exemple, alors que la Flandre a regroupé sa Communauté et sa Région pour former un Parlement unique, la Wallonie fait fonctionner deux Parlements séparément.

La compréhension n'est pas facilitée non plus par le fait que les Communautés et les Régions ne coïncident pas géographiquement. (S'ils coïncidaient, direz-vous, on pourrait les fusionner, ce qui serait beaucoup trop simple !) La Communauté française recouvre à la fois la Wallonie et Bruxelles, la Communauté flamande recouvre la Flandre mais également Bruxelles, etc.

Incroyable complexité du système institutionnel, pour un si petit pays. La Belgique a une concentration de Parlements qui, si elle était calculée, lui donnerait certainement un record du monde. Système où le pouvoir de décision se dilue et se perd, système où la solidarité économique entre les deux parties du pays s'effrite, système bancal, déséquilibré, entraînant jour après jour l'érosion du pouvoir, et qui transforme de plus en plus l'Etat central en une véritable coquille vide.

LA BELGIQUE AU BORD DE LA RUPTURE

Les défauts du système fédéral

Le système fédéral qui s'est construit dans les trente dernière années souffre de son incroyable complexité. Plutôt qu'un système, on devrait dire deux systèmes, celui des Régions et celui des Communautés, qui cohabitent tant bien que mal, pour tenter en vain de satisfaire les revendications contradictoires des deux parties du pays. La construction du fédéralisme belge a pris la forme d'une surenchère : plus je donne aux uns, plus j'accorde aux autres.

Le fédéralisme belge est le contraire du système confédéral suisse, qui a associé les comtés autour d'un intérêt commun. La construction du fédéralisme est centrifuge : elle consiste à séparer ce qui au départ ne faisait qu'un. Le système fédéral ne repose pas sur la fraternité d'un même peuple, mais sur la discorde entre deux peuples.

Certains universitaires aiment à défendre les beautés d'un système fédéral qu'ils ont contribué à mettre en place. « Voyez les trésors de droit administratif que nous avons dû déployer pour faire tout tenir ensemble », disent-ils. Leur rêve secret est que l'on vienne s'inspirer de leur échafaudage pour appliquer ses recettes à l'Union européenne. Ils triomphent en montrant la délégation venue de Hong Kong prendre quelques leçons de fédéralisme, afin de gérer les minorités gênantes de leur propre pays. Mais cette sophistication était-elle nécessaire ? Le nombre de chambres et de gouvernements en tous genres est-il raisonnable pour un pays aussi petit que la Belgique ? La lourdeur des lois et des procédures est-elle compensée par tant d'avantages ?

Gaspillages

Le système fédéral tel qu'il existe est trop lourd pour la Belgique, sur bien des plans. Le découpage en multiples entités fédérées crée une débauche de Parlements et de procédures. C'est aussi un système incapable de résister à l'avidité de l'une et l'autre partie du pays : il fonctionne sur une surenchère, qui fait naître de nombreux gaspillages. Il faut accorder toujours plus aux Flamands et les Wallons. Si la Région flamande fait des investissements, la Région wallonne renchérit, et ainsi de suite. Les années soixante-dix et quatre-vingt ont vu tant de grands travaux qui n'étaient pas de grande nécessité, mais qui ont résulté de cette surenchère régionale.

C'est ainsi que toutes les autoroutes belges sont éclairées. Luxueux investissement, qui fait de la Belgique un pays unique au monde : on aperçoit les autoroutes belges depuis la station Mir. Mais quand les grands Etats, la France, l'Allemagne, ne se sont pas autorisés une telle folie, pourquoi la Belgique se la permettrait-elle ? Parce que, lorsque des travaux sont faits dans le port d'Anvers, il faut à tout prix – c'est le cas de le dire – débourser pour de nouvelles infrastructures en Wallonie, comme par exemple mettre en place un éclairage des autoroutes.

L'Etat belge est condamné à tout accorder à ses deux grandes régions comme à deux enfants trop gâtés. La dette de ce pays qui a gonflé, au cours des années 70 et 80, jusqu'à atteindre plus de 120 % du PIB, au grand mépris des critères de Maastricht, cette dette qui grève l'économie belge est le résultat de deux décennies de fédéralisme. Il faut attendre les années 90 pour que le gouvernement central tente enfin de mettre un frein à la gabegie budgétaire.

Situations ubuesques

Non seulement le système fédéral est très dispendieux, mais il entraîne dans la vie quotidienne des situations absurdes. Le découpage des Communautés veut qu'officiellement, on parle flamand en Flandre, et wallon en Wallonie. Tous les documents officiels et administratifs sont rédigés dans une seule langue. Il n'y a qu'à Bruxelles que la double traduction prévaut. Or, le monolinguisme au Nord et au Sud du pays est une approximation qui néglige impunément une réalité beaucoup plus nuancée, héritée de l'histoire.

En Wallonie vivent encore aujourd'hui de nombreuses familles de souche flamande, venues du temps où les Flamands pauvres cherchaient du travail en Wallonie. Inversement, il y a toujours eu de nombreux francophones vivant en Flandre, puisque l'ancienne classe dominante était francophone, et une importante communauté de francophones vit encore à Anvers, par exemple. Les noms belges, aux consonances diverses, témoignent des échanges et des mouvements incessants entre Nord et Sud : bien des francophones de Bruxelles ou de Wallonie ont des noms d'origine flamande.

La réalité linguistique est très nuancée en Belgique. Mais le système fédéral fait fi de ces nuances. C'est pourquoi de nombreux Belges se retrouvent à la police, au tribunal, à la mairie, à devoir remplir des formulaires dans une langue qui n'est pas la leur. Il est même arrivé qu'un justiciable francophone se soit trouvé devant un juge francophone, en région flamande. Selon la loi, tous les actes sont rédigés en flamands, et ni l'un ni l'autre n'y comprenaient mot, si bien qu'il a fallu aller chercher un traducteur.

De tels quiproquos prêtent à rire, ils feraient un bon sujet de film. Mais ils peuvent devenir tragiques, quand le fonctionnement judiciaire devient kafkaïen.

Les partisans de la scission

Pourquoi supporter un système lourd et vacillant qui résulte pour de nombreux Belges en d'incroyables difficultés administratives ? Pourquoi préserver à tout prix cet instable compromis entre deux peuples qui n'ont plus de raison de s'entendre ? C'est ce que se demandent de nombreuses personnes, d'un côté comme de l'autre de la frontière linguistique. Pourquoi ne pas vivre dans deux Etats indépendants, avec chacun sa culture, son économie, son administration, sa voix au concert des nations de l'Union européenne ? A quoi bon prolonger cette alliance factice, ce système si lourd qu'on ne s'y retrouve plus...

Ce sont ces arguments sur lesquels s'est construite, dans les années 70, l'opposition à l'unité de la Belgique. Ces mêmes défenseurs de la scission du pays, ont été les plus ardents partisans de la fuite en avant dans le fédéralisme, proposant à présent de régionaliser la sécurité sociale, le système fiscal... Au terme du processus de fédéralisation ils aperçoivent une Belgique régionalisée à l'extrême, n'ayant plus d'Etat central qui tienne débout, et donc promise à se couper en deux, laissant la place à une Flandre et une Wallonie enfin indépendantes.

Les partis traditionnels flamands furent les premiers à mentionner la scission de l'Etat belge dans leurs programmes de campagnes, durant les années 70. La Volksunie, grand parti de la droite, devient la porte-parole des séparatistes. Mais au sein du mouvement, l'aile droite se fait plus virulente, refusant toute sorte de compromis avec la Région wallonne. Quelques leaders font sécession en 1977 pour ne pas signer le pacte d'Egmont en vue d'un pacification communautaire. Karen Dillen fonde le *Vlaams Nationale Partij* (VNP), et Lode Claes le *Vlaams Volkspartij* (VVP). L'année suivante, ces deux nouveaux partis devaient être réunis sous le nom de *Vlaams Blok.*

La dérive du Vlaams Blok

Le Blok commence sa carrière en menant campagne tambour battant pour la cause séparatiste. La Flandre indépendante, voilà l'objectif défendu par Karen Dillen.

Mais peu à peu, la thématique du parti dérive. Au cours des années 80, à l'instar de leurs homologues du Front National en France, les leaders du Vlaams Blok jugent bon de s'attaquer au problème de l'immigration. Le chômage et la crise qui touchent la Flandre comme le reste de l'Europe ne sont-ils pas imputables aux hordes d'étrangers venues travailler dans notre pays ? Ce discours s'avère remporter des points aux élections.

Tout comme le Front National, le Blok est un parti mineur au début des années 80. Les succès électoraux arrivent à la fin de la décennie, plus particulièrement aux élections communales de 1988. L'extrême droite remporte 5% des voix. La montée s'accélère au début des années 90. Karel Dillen, le ténor historique, laisse la place à un requin aux dents longues, Philippe Dewinter. Ce dernier a tout pour plaire. La quarantaine dynamique, un air de premier de la classe, il remporte tous les suffrages. Aux élections législatives de mai 1995, son parti gagne 18 % des suffrages à Anvers.

Il faut dès lors compter avec le Blok dans le paysage politique belge. Il devient une force par rapport à laquelle les autres partis doivent se situer. Après une période d'hésitation, où l'envie était grande de reprendre à son compte les thèmes du Blok pour regagner du terrain, les partis traditionnels se sont, comme en France, alliés contre l'extrême droite – au risque de focaliser le débat sur le terrain de prédilection de leurs adversaires.

Tout comme le Front National, le Vlaams Blok utilise à son profit les attaques portées contre lui. Les partis démocratiques ne sont pas démocratiques puisqu'ils lui refusent la parole. De même, le Blok subit de toute évidence un complot mené par le pouvoir en place (technocratique et corrompu) et les médias.

Pendant ce temps, les stratèges du mouvement préparent les campagnes les plus provocantes possibles, pour s'attirer les feux de la rampe. Les petites phrases aux consonances hitlériennes rapportent leurs petits succès médiatiques. Des affiches fleurissent dans toute la Région, figurant de gigantesques poings fermés, brandis pour exiger Dieu sait quoi – la scission du pays ? l'expulsion de tous les immigrés ? Nul ne sait plus très bien…

En 1998 l'interdiction faite par le bourgmestre de Bruxelles d'installer un meeting du Vlaams Blok au Palais des Congrès est une splendide occasion pour l'extrême droite de s'emparer des ondes de la radio et de la télévision. Bataille très symbolique, car, outre l'indépendance de la Flandre, le Vlaams Blok n'oublie pas dans ses discours la reconquête de la capitale belge par ses voisins Flamands, abolissant deux siècles de francophonie. Rien de tel que des rêves pour attirer les électeurs.

Mais la plus sublime œuvre d'art du Blok, absolument somptueuse, dépassant tout le reste, c'est celle-ci : cette affiche reproduisant la photographie d'un homme – ancien commissaire à Bruxelles, viré de la police pour ses méthodes un peu trop virulentes – l'homme est dressé, dans une posture martiale, le bras droit levé. Il porte (sans doute illégalement) son plus bel uniforme noir, de la police, avec des boutons brillants, et l'on sent à sa stature combien il en est fier. Son visage, empreint de raideur et de haute dignité, exprime assez bien ce qu'il compte faire de tous les improductifs, de la mauvaise graine d'immigrés qui traîne dans nos contrées… Son regard pénètre le spectateur, il respire une profonde et inébranlable résolution.

Un livre intitulé *Le Chagrin des Flamands* a collecté pour nous les résidus, plus ou moins salubres, des campagnes extrémistes – les lettres que le parti envoie aux électeurs à la veille des suffrages. On peut relever certains morceaux de composition dont les auteurs, trop modestes, sont restés drapés dans l'anonymat. Celle-ci est la moins pire. Elle est lisible et fait preuve d'un peu d'humour :

« Cher ami Mustapha,

« Par la grâce d'Allah, nous sommes devenus les seigneurs de Gand, qu'on appelle aussi la petite Turquie. Je me demande pourquoi tu hésites encore à venir ici ! La vie est tellement facile !

« Naturellement, à ton arrivée, tu devras travailler un peu, mais n'aie crainte, après quelques jours ce sera fini ; tu auras alors beaucoup de temps pour te faire des amis dans les cafés et tu seras bien reçu partout.

« Toutes tes femmes et tes enfants peuvent aussi venir. C'est beaucoup plus avantageux. Attention : une seule femme est inscrite comme « légale ». Tes autres femmes seront inscrites comme célibataires avec enfants à charge. Avec les lois sociales, c'est très intéressant. Il est aussi facile de faire inscrire les enfants de tes frères et sœurs comme s'ils étaient les tiens, car les allocations familiales rapportent ici beaucoup d'argent.

« Avant de partir, glisse un billet à l'employé de la mairie pour qu'il te fasse plus vieux que tu n'es : tu pourras ainsi bénéficier plus rapidement de la pension...

« Les Belges sont incroyants, car ils ne prient pas Allah. Il est temps que notre grand patron Khomeiny fasse immigrer ici les Gardes de la Révolution bien-aimés pour changer les choses. Il y a cependant un saint qui mérite d'être protégé par Allah, et que nous avons donc adopté car c'est un brave saint : il s'appelle Saint-Dicat. Saint-Dicat nous est très favorable, et protège surtout les immigrés qui lui sont fidèles, et qui ont une carte de lui. Il est très puissant : si par exemple tu oublies d'aller pointer parce que tu as trop bu, ou que tu as dormi trop longtemps, il arrange tout cela pour toi... »

Avons-nous réellement bien fait de placer ici cette missive électorale, qui va sûrement rallier de nouveaux électeurs à la cause du Vlaams Blok ? Nous avons préféré l'objectivité, la transparence, plutôt que la dissimulation des faits. Nous faisons délibérément le pari que nos lecteurs seront assez sages pour se forger leur opinion personnelle.

Un dirigeant du Vlaams Blok

– *Ici le Vlaams Blok...* Une voix à l'accent autoritaire nous prend au bout de la ligne. Nous expliquons qui nous sommes, deux Français désireux de mener une étude sur la politique belge, et n'attendant que l'occasion de rencontrer les leaders de l'extrême droite flamande... La voix gutturale nous dresse par procès-verbal un rendez-vous pour la semaine suivante, telle heure, telle adresse, à Anvers. – *Fous rencontrerez un responsable du partij...* Après cette mise au point, on nous raccroche au nez.

Pendant une semaine, nous sommes frémissants d'impatience. Les jours passent dans une certaine fébrilité. Nos nuits sont agitées de cauchemars, figurant des hommes revêtus d'imperméables noirs qui nous rasent le crâne au moyen de rasoirs électriques. Heureusement, le jour fixé arrive enfin.

Vu de l'extérieur, le siège du Vlaams Blok n'est pas très alléchant. La façade décatie est constellée de lambeaux d'affiches. Dans la rue quelques prostituées d'un autre âge font leur office. Nous entrons. Une grande pièce, contenant beaucoup de monde, des gens assis à des tables où reposent des chopes débordantes de bière, un bar où un serveur remplit ses devoirs, enfin, plus loin, de vieilles gens attablés en train de plier des prospectus électoraux, la langue pendante. Quelques regards se tournent dans notre direction. Nous osons faire quelques pas.

– Ha ! Je vous attendais ! s'exclame un bonhomme affable qui s'avance en nous tendant la main. Venez avec moi. Vous aimez la Duvel ? Bière typiquement flamande ! Garçon, trois Duvel ! Nous allons monter à l'étage, pour bavarder. Ici c'est l'effervescence. Il y a les élections dans un mois !

Nous montons au premier. Une secrétaire, un bureau exigu où Dewinter est plongé dans ses dossiers. Nous passons une porte donnant sur une vaste salle, à demi plongée dans l'obscurité, du plafond de laquelle pendent des lustres surannés. Il nous invite à nous asseoir. On se met à respirer une odeur un peu fade et vieillotte, sournoisement délétère, comme un insoupçonnable avant-goût de fin du monde...

Il attaque l'histoire du parti. – Alors donc, le Vlaams Blok a été fondé en 1978. Au début, il ne s'agissait que d'une rupture avec le Volksunie pour demander l'indépendance. Mais, après, on s'est préoccupé de la politique d'immigration...

Curieux, ce bonhomme. Les joues bien roses, le ventre repu, il parle posément. De temps à autre il pose les lèvres sur sa chope pour reprendre souffle. Nous essayons de le faire quitter son calme, de le pousser hors de ses gonds pour qu'il nous révèle ce qu'il sait : – Ne pensez-vous pas que les affiches provocatrices du Vlaams Blok ne sont qu'un moyen de vous procurer des succès de scandale ? Faites-vous vraiment exprès de vous inspirer de l'imagerie hitlérienne pour vos campagnes ? Pensez-vous que vos électeurs votent pour la séparation de la Flandre ou bien pour votre programme en défaveur des immigrés ?...

Nos questions ne l'affligent pas, au contraire. Sur un ton badin il consent à tout ce que nous avançons : certes, les campagnes provocatrices du Vlaams Blok sont un moyen très efficace pour obtenir plus de voix... Il parle comme s'il était chargé de la direction de la stratégie d'un grand groupe agroalimentaire. Pour lui les élections se préparent un peu comme la mise sur le marché d'un nouveau produit détergent.

– Mais, vous-même, croyez-vous à la scission de la Belgique ?

– Non, je n'y crois pas. Pas dans les dix prochaines années. Certains y croient. Moi je n'y crois pas.

A partir de là le dialogue s'essouffle. Que sert d'interroger un bonhomme affable qui approuve avec un petit sourire toutes nos récriminations, et se fait sourd à nos insinuations les plus malicieuses ?

La discussion s'oriente sur le Front National français. Il se déclare plus proche du clan de Jean-Marie Le Pen, tandis que Philippe Dewinter est un grand ami de Bruno Mégret. Fort bien. Tous les goûts sont dans la nature. Je pense qu'il ne nous reste plus qu'à prendre congé.

Nous nous quittons poliment, serrant la main une dernière fois à ce sympathique quadragénaire rondouillard, qui aurait pu être quelqu'un de notre famille. Aurions-nous préféré découvrir un néo-nazi déclaré plutôt que cet homme absolument comme les autres ?

La fuite en avant vers la scission

Les revendications séparatistes et les succès électoraux du Vlaams Blok entraînent désormais la Flandre, et avec elle toute la Belgique, dans une véritable fuite en avant vers la scission.

Les partis flamands traditionnels ont d'abord essayé de contrer ce parti gênant, en constituant un « cordon sanitaire ». Ils se sentent désormais obligés, moins par conviction que par calcul, de hurler avec les loups du Vlaams Blok pour demander la scission. La classe politique flamande est certainement convaincue que cette scission ne peut pas avoir lieu : il faudrait un vote majoritaire dans toutes les entités fédérées et deux tiers au total pour qu'elle puisse être réalisée.

Les hommes politiques flamands demandent donc la séparation sans y croire. Pourtant, cette surenchère les entraîne malgré eux dans le sillage de l'extrême droite, il viendra un moment où les discours seront rattrapés par la réalité, et où il sera trop tard pour faire machine arrière. Tous les Flamands se sont engagés, sans le vouloir, vers la séparation.

La Belgique est poussée vers la séparation moins par les peuples eux-mêmes, que par cette surenchère politique. Depuis longtemps les thèmes de campagnes électorales se focalisent sur la question communautaire. Les Belges eux-mêmes se contenteraient sans doute d'un statu quo, mais les batailles politiques les entraînent malgré eux dans une fuite en avant vers la scission.

Dans les faits, de nombreux Belges ne se sentent ni pour, ni contre la séparation. Beaucoup de Belges ont fini par se désintéresser des discours de leurs hommes politiques, et de l'évolution d'un système fédéral trop compliqué. Mais il y a peu de chances que la voix de cette majorité se fasse entendre, pour montrer aux hommes politiques que les Belges ne veulent pas la scission de leur pays. Les exigences médiatiques favorisent le jeu des extrêmes aux dépens des modérés. Sur la scène politique, personne ne peut calmer la montée séparatiste. Il n'y a pas de force de rappel. La surenchère politique met réellement la Belgique en danger d'éclatement.

Les derniers remparts

On évoque souvent plusieurs remparts qui maintiennent l'unité belge. Le premier rempart est le roi. Son rôle constitutionnel est celui de chef de l'Etat : c'est lui qui veille sur l'union entre les Belges et au maintien de l'existence du royaume. La Belgique étant une monarchie constitutionnelle et parlementaire, l'action du roi dans le domaine politique ne se traduit pas par la mise en œuvre d'un pouvoir propre ou personnel. C'est par l'avis, la suggestion, la mise en garde, l'avertissement et l'encouragement que le roi exerce cette action sur les acteurs du jeu politique. Il exerce donc son pouvoir dans l'ombre et dans la plus grande discrétion.

Même si le roi n'a qu'un pouvoir de conseil, son influence est pourtant très importante. Il rencontre toute la classe politique, ministres et parlementaires, mais aussi toutes les instances apolitiques qui font fonctionner le pays. Contacts confidentiels, ce qui permet aux interlocuteurs du roi de s'en remettre à lui en toute confiance, et de sortir de son cabinet l'esprit serein. Ces contacts sont une source d'informations de premier ordre pour le roi, puisqu'elles proviennent de tous les camps de l'échiquier politique, qui lui procurent une vision privilégiée de la situation du pays.

Du temps du roi Baudouin, sans doute du fait de l'aura de ce roi d'exception, l'influence de ces rencontres de cabinet sur la politique belge était primordiale. Officiellement sans pouvoir, le roi avait alors un pouvoir très réel. Peut-être cette influence a-t-elle un peu diminué après la mort de Baudouin. Albert II est moins un saint charismatique qu'un père de famille, plus proche peut-être des gens ordinaires. Il reste que le roi des Belges continue, aujourd'hui encore, par son action dans l'ombre, à tout mettre en œuvre pour que la Belgique existe toujours.

Ensuite, il y a la dette. Cette dette reste très lourde, même après plus d'une décennie d'efforts du gouvernement pour tenter de réduire. Elle s'élève à plus de 120 % du PIB, au grand mépris des critères de Maastricht. Apparemment personne n'a veillé à ce que la Belgique, ne répondant pas à ces critères, ne fasse pas partie de la zone euro. « Mais elle est en pleine diminution ! » clament d'une même voix officiels et économistes. En effet : de quelques points en plusieurs années. A ce rythme, difficile de croire qu'elle va s'effacer sous peu.

Cette dette s'est formée dans les années soixante-dix, qui ont vu une surenchère d'investissements publics : éclairage des autoroutes, rénovation d'infrastructures portuaires... Notamment parce que, de chaque côté de la frontière linguistique, les responsables politiques demandent toujours plus. Plus on a accordé aux uns, plus il faut accorder aux autres. Aujourd'hui la dette grève l'économie belge. Et une question épineuse gêne les défenseurs de la séparation : comment partager cette dette entre la Flandre et la Wallonie ?

Les Wallons, bien sûr, évoquent un partage en deux moitiés égales : après tout les Flamands ont bien profité des investissements dans leurs ports. Mais les Flamands ne l'entendent pas du tout de cette oreille. Pour eux il ne fait aucun doute que c'est le marasme wallon qui a rendu la dette si grande, et il serait logique que la dette revienne en majeure partie aux Wallons. Houleux débat, qui ne fait que poindre à l'horizon, mais qui annonce une fameuse tempête politique quand la coupure en deux de l'Etat sera à l'ordre du jour.

Enfin il y a Bruxelles. Que faire de cette enclave francophone au milieu de la Flandre ? Les Flamands la revendiquent comme capitale et reçoivent des primes pour s'y installer : ils n'ont jamais renoncé à l'espoir de reconquérir cette ville devenue francophone depuis deux siècles. Les Wallons quant à eux ont toujours considéré Bruxelles comme francophone et comme « leur » capitale, même si la capitale officielle de la région wallonne est Namur. Outre ces raisons culturelles Bruxelles constitue un enjeu politique majeur, étant devenue la capitale de l'Union européenne et le centre nerveux de l'Europe. Il ne fait donc nul doute que la coupure de l'Etat belge en deux entraînera une bataille sans merci pour obtenir la ville.

Ces remparts, couramment invoqués, sont-ils assez forts pour résister indéfiniment aux béliers qui pilonnent l'Etat belge ? Peut-être pas. L'influence acquise par le roi tient beaucoup à sa personnalité, la Constitution ne lui accorde pas de pouvoir concret outre les prestations de serment des responsables politiques démocratiquement élus. Il ratifie les lois adoptées par le Parlement, ce qui signifie en pratique qu'il est obligé de les signer – le roi Baudouin avait dû démissionner pendant quelques jours, le temps que les lois sur l'avortement soient mises en place. Aujourd'hui, même si le roi est cher au cœur des Belges de toutes les régions, il n'est pas sûr qu'il ait assez de pouvoir pour empêcher l'effritement de l'unité du pays. Sans doute pourrait-il, en cas de scission en deux Etats, rester roi de l'un et l'autre pays.

La question de la dette, quand on y réfléchit, n'est pas non plus un rempart indestructible. Certes, la règle de répartition est délicate à trouver, il est sûr qu'un calcul économique impartial est quasiment impossible à faire tant est grande la quantité d'éléments entrant en compte – mais après tout, les politiques pourraient bien trouver un accord, en cas de nécessité majeure, la séparation créant l'urgence de trouver un compromis.

Bruxelles, peut-être, est le rempart le plus solide. Beaucoup d'intérêts – politiques, économiques, culturels – sont en jeu, et la bataille pour la ville n'est pas près d'être abandonnée par l'un ou l'autre camp. Certains émettent l'idée d'en faire une ville internationale, capitale de l'Union européenne, qui ne ferait plus partie de la Belgique, mais de l'Europe. Même s'il n'est pas accepté par tous, c'est certainement le scénario le plus raisonnable : Bruxelles, en effet, a déjà tous les caractères d'une ville européenne, qui mériterait de jouer un rôle à part et d'appartenir à toute l'Europe. La création d'un district européen bruxellois serait une alternative heureuse à la lutte fratricide qui déchire la Belgique sur ce sujet.

Non, les trois remparts du roi, de la dette et de Bruxelles couramment invoqués par les partisans de l'unité belge ne tiennent pas devant la pression de l'histoire et de la politique. Nous avons tous tendance à croire que les choses resteront telles quelles indéfiniment, et que la situation politique d'un Etat ou d'une ville est figée de toute éternité. Mais considérons un instant l'histoire récente. En une nuit, le mur de Berlin tombe. En une année, le système soviétique s'écroule. Tout système, aussi ancré dans la société soit-il, peut éclater par la volonté d'un peuple. Il faut retenir cette leçon pour étudier le cas belge. Même si elle nous paraît familière, elle peut disparaître. Les raisons économiques font peu de poids face aux raisons de l'Histoire.

La Belgique secrete

BELGES, AVEZ-VOUS UNE AME ?

Baudouin

31 juillet 1993. Les journaux d'information annoncent la mort du roi Baudouin, en Espagne. Le lendemain, le corps du souverain est rapatrié en Belgique. Il se produit alors une chose à laquelle plus personne ne s'attendait. Les Bruxellois commencent à descendre dans la rue. Un à un, les habitants sortent de chez eux, se regroupent dehors, parlent entre eux. Une grande vague commence à s'élever. On se dirige, sans réfléchir, vers la place du Palais Royal. Les jardins du Palais s'emplissent peu à peu d'une foule de Bruxellois, hommes, femmes, enfants. La foule s'avance, dans un grondement imperceptible, se masse auprès des grilles de l'entrée, pour prêter un ultime hommage au roi défunt. Certaines personnes pleurent irrésistiblement. La cohue est immense, la place est remplie d'une marée humaine. A l'entrée les gardes laissent passer un filet de personnes qui vont, jusqu'au palais, pour se recueillir devant le cercueil royal. Un sentiment nouveau s'élève de la foule, de dignité et de fraternité.

Les Belges découvraient soudain quel grand roi ils avaient eu. Ce roi simple et bon, dont le doux visage apparaissait de temps à autre sur les écrans cathodiques, pour défendre les grandes causes catholiques. Roi-moine, roi-prêtre, qui rayonnait par sa ferveur religieuse et faisait rayonner la Belgique dans toute l'Europe et même au-delà du continent.

Mais, plus que leur roi, les Belges se redécouvraient eux-mêmes. Tels qu'ils n'avaient plus été depuis longtemps. Un seul peuple. Réunis par la même émotion. Ils se rendirent compte que les fractures et les discordes qui animaient tous les jours la foire politique avaient masqué la Belgique profonde, la vraie Belgique, celle qu'ils sentaient au plus profond de leur cœur, celle qu'eux seuls pouvaient comprendre.

La Marche blanche

Puis, en octobre 1996, l'âme belge trouve une nouvelle occasion de fleurir au grand jour. Pendant des mois les Belges ont subi tous les soirs à la télévision les images les plus sordides. Les affaires de pédophilie ont jeté sur le pays un climat de méfiance et de dénonciation. Quand Dutroux est arrêté, on réalise soudain l'ampleur de l'horreur. Les Belges s'en prennent à leur Justice qui longtemps a nié l'existence d'un réseau de pédophiles, préférant invoquer la thèse des « fugues ». Un beau jour d'octobre, c'en est trop. Les parents des jeunes filles assassinées, Russo, Marchal, Lejeune, Bouzet, appellent à une manifestation « sans calicots et sans revendications politiques d'aucune sorte. Le blanc sera notre symbole, celui de nos enfants abîmés et massacrés, celui de l'innocence trahie, mais aussi celui de la non-violence. Soyez des nôtres, avec une fleur blanche ou un ballon blanc en signe de reconnaissance... »

La veille du jour de la Marche blanche, cent vingt mille billets de trains pour Bruxelles sont vendus dans toute la Belgique, Flandre et Wallonie confondues. Des centaines de milliers de personnes accrochent des mouchoirs blancs à leurs fenêtres. Le jour de la manifestation, une foule de plus de trois cents mille personnes envahit l'artère centrale de la capitale. C'est le plus grand rassemblement qu'ait vu la Belgique depuis la guerre. La foule marche en silence, tenant à la main des ballons blancs. L'émotion est presque insoutenable quand apparaît Sabine Dardenne, une des dernières victimes de Dutroux, sauvée de la mort au dernier moment dans son cachot. A ce moment-là, il n'y a plus ni Flandre, ni Wallonie. Il n'y a plus que des Belges qui veulent encore espérer.

L'âme belge louée par Victor Hugo

L'âme belge existerait donc. Les mauvaises langues prétendent qu'elle n'existe pas parce qu'elle est difficile à cerner. Pourtant, dans les grands moments, elle se révèle et fait oublier les clivages et les différences.

Edmond Picard, avocat et politicien, écrivait à la fin du siècle dernier à propos des apparentes différences qui coupent la Belgique en deux :

« Les deux langues qui se partagent presque exactement la nation, le néerlandais et le français, se fractionnant en dialectes et en patois nombreux, sont une frappante expression de ce dualisme, mais un indice trompeur quand il s'agit de pénétrer l'intimité des caractères, des aspirations, et des tendances. Alors que les deux idiomes se séparent nettement, les pensées, les instincts et les cœurs sont moins distincts, et participent d'une communauté de nature qui forme le fond véritable et qui est le résidu précieux et immuable de la communauté bimillénaire dans la destinée historique. »

Victor Hugo la connaissait bien, cette âme belge. Il l'aimait. En toute occasion, il faisait les louanges de la chaleur, de l'accueil, de la tolérance, de l'amour de la liberté de ses amis belges. Ainsi, lorsqu'il doit partir de Belgique en août 1852, sur les quais du port d'Anvers :

« Je viens d'entendre une voix me crier : un mot aux amis belges ! Est-ce que vous croyez par hasard que vais les oublier ? *(Non ! non !)* Les oublier dans cet adieu ! eux qui nous ont suivis jusqu'ici, eux qui nous entourent à cette heure de leur foule intelligente et cordiale, eux qui blâment si énergiquement les faiblesses de leur gouvernement, les oublier ! jamais ! Petite nation, ils se sont conduits comme un grand peuple. »

Petite nation, grand peuple : tel est le paradoxe des Belges. Ils se prêtent parfois à la facile caricature d'un petit pays recroquevillé sur ses petits problèmes communautaires, mais quand on les connaît mieux ils se montrent unis dans une même âme prompte à se rebeller contre l'injustice. Cette Belgique unie, cette Belgique que l'on aime, c'est la Belgique du roi Baudouin, de la Marche Blanche et de Victor Hugo.

UN CERTAIN SENTIMENT DE BELGITUDE

Ineffable belgitude

Existe-t-il une belgitude ? Les grands événements qui, dans l'actualité récente, ont réuni tous les Belges, montrent l'existence d'un fond commun. Plus il est nié par les esprits chagrins, plus il éclate au grand jour dans les moments importants pour la Belgique. Divisés, en proie à la zizanie, les Belges se resserrent d'autant plus quand un fléau les afflige. Mais qu'est-ce qu'un peuple ? Qu'est-ce qu'une entité collective ? La question est ardue pour une population aussi multiple et différenciée que celle de la Belgique. Par quels traits pourrait-on cerner ce terme bien vague de *belgitude* inventé par les Belges eux-mêmes ?

Dans le passionnant livre intitulé *La Belgique toujours grande et belle* paru récemment, les sociologues Antoine Pickels et Jacques Sojcher ont rassemblé autour d'eux artistes, écrivains et hommes d'affaires belges, et sont partis avec eux en quête de cette mystérieuse, voire ineffable, notion de *belgitude*.

« J.S. – C'est un mot qui a été inventé par le sociologue Claude Javeau, dans un dossier sur la Belgique des *Nouvelles littéraires*, où l'on trouvait aussi Pierre Mertens, Marc Rombaut, Jean-Pierre Verheggen, et moi-même. Le mot désignait un sentiment de Belgique en creux. Au fond, c'était une non-définition…

A.P. – L'appartenance à un *no man's land* ?

J.S. – Pas uniquement. C'était aussi aimer la Belgique, où aucune frontière n'est très loin, où il n'y a pas de grandeur « à la française », ni de sentiment nationaliste, sauf chez quelques extrémistes. La Belgique, c'est le pays de l'imaginaire. […] Pour beaucoup, la patrie, c'était une certaine apatridité… belge ! »

La Belgique, pays de l'imaginaire. Les Belges, des apatrides. La clef de l'identité belge serait d'être une non-identité. Individus sans visage, perdus dans un *no man's land* aux frontières étroites. Etre belge, ce serait comme vivre sur une de ces zones de transit dans les aéroports, qui n'appartiennent à aucun pays, et où se retrouvent les réfugiés et les exclus. La Belgique serait pareille à une communauté de sans-papiers.

Nous n'avons pas de nation

Deux écrivains flamands disaient : « Ce qui est beau dans le fait d'être belge, c'est que cela ne représente rien. ». Pourtant, ce *rien* contient beaucoup. La culture belge est un brassage d'influences très diverses, un mélange entre le Nord et le Sud, une subtile alchimie pleine de saveurs. Ce *rien* s'applique surtout à la nation belge. « Nous n'avons pas de nation », voilà ce que veulent dire les Belges en disant « Nous ne sommes rien ». Il n'y a pas une nation en Belgique, mais plusieurs peuples qui vivent ensemble. Cette absence de nation est une caractéristique à peu près incompréhensible par un Français. Paul Danblon exprime avec humour dans *La Belgique toujours grande et belle* la différence entre les Belges et les Français :

« En France, il est d'usage que le président de la République ou le Premier ministre commence ses discours par l'apostrophe : – Françaises, Français... ! Imagine-t-on un homme politique de chez nous s'adressant à ses électeurs en leur lançant : – Belges, Belges... ? [...] Rien de cela chez nous. C'est à penser que le mot « Belge » ne nous est pas agréable à entendre, et encore moins à prononcer. Vous confesserai-je que rien ne me déplaît autant que d'être identifié en ma nationalité dès que je passe la frontière ? Passe encore que la couleur des lettres et des chiffres de ma plaque minéralogique – indélébile stigmate – me trahisse, mais qu'au moins mon parler ne me dénonce pas... ! [...] Peut-être cette involontaire humilité est-elle, après tout, un signe de maturité politique, disons même de sagesse dont, tout compte fait, nous aurions lieu de nous flatter. »

Cette absence de nation est une chose bien difficile à comprendre pour les Français. En France l'Etat se confond avec la nation, mais la France est un cas bien particulier. En Allemagne la nation dépasse l'Etat, qui lui-même est fortement soumis aux Régions.

Autre exemple de cette faiblesse du sentiment national belge : la monnaie. Symbole de l'Etat, symbole du pouvoir, symbole de l'unité de la nation, la monnaie reflète bien l'idée qu'une nation a d'elle-même. Alors que la France a longtemps pratiqué la politique du franc fort, alors que l'Allemagne trouvait sa fierté dans le mark, la Belgique n'a jamais attaché de grande importance à sa monnaie. Aujourd'hui, le gouvernement belge est l'un des seuls à réclamer la mise en circulation le plus tôt possible des euros. La fin du franc belge ne fera pleurer personne, tous les Belges sont prêts avant les autres au grand bond dans la monnaie unique. Preuve s'il en est, que la nation ne représente pas les même chose aux yeux des Belges qu'à ceux des Français.

Comme des trams qui partent pour l'infini

Amélie Nothomb, l'écrivain belge, est désormais célèbre en France – son premier roman, *Hygiène de l'assassin*, est repris au cinéma. Fascinante Amélie Nothomb, petite fille échevelée qui écrit des romans d'une noirceur inouïe. Dans *L'Hygiène* et dans *Mercure*, on trouve toujours la même mise en scène : d'un côté un vieillard libidineux finissant ses jours dans une orgie de cocktails et de chair féminine, de l'autre une jeune femme qui fait irruption dans sa vie pour lui dire la vérité en face. Amélie utilise souvent le masque de l'affreux grabataire pour verser le vitriol, faire exploser les convenances, se moquer de la médiocrité ordinaire : « Pour la plupart des gens, aimer est un détail de l'existence, au même titre que le sport, les vacances, les spectacles. [...] Pour l'homme, c'est la carrière dont tout dépend ; pour la femme, ce sont les enfants » nous assène impitoyablement Omer Loncours, le Capitaine de *Mercure*.

Quand il se voit reprocher d'avoir corrompu de jolies jeunes femmes : « Avez-vous jamais songé à ce qu'eût été leur destin sans moi ? Je vais prendre le meilleur des cas : elles auraient épousé des hommes riches, séduits par leur grâce. [...] Elles se seraient retrouvées épouses et mères, contraintes, si elles voulaient un peu de sentiment, à entrer dans la comédie de l'adultère bourgeois. » Violence larvée des mots distillés par une petite jeune femme, parlant de la condition de ses contemporaines – en conservant soigneusement l'alibi de l'épouvantable personnage qui parle.

Curieuse Amélie Nothomb, fille d'un célèbre diplomate belge (il y a une rue Nothomb à Bruxelles), qui passa son enfance au Japon où elle a acquis une grâce éthérée dans les mots et même dans la cruauté – avant de revenir dans sa ville natale et de devenir l'une des ambassadrices de la culture belge en France.

Pourquoi parler ici d'Amélie Nothomb ? Parce que, interviewée dans *la Belgique toujours grande et belle*, elle se présente spontanément comme « une apatride belge ». Elle évoque ce que signifie à ses yeux la belgitude.

« De toute façon, je ne me sens bien nulle part. Cela s'appelle être apatride, j'imagine. Et cependant, si je ne suis chez moi nulle part, je n'en suis pas moins une apatride belge. Pourquoi ? A cause du dépôt de trams situé près de chez moi, à Bruxelles. C'est un lieu qui me parle. Quand des amis étrangers me demandent de leur faire visiter « ma » ville, je leur montre le dépôt de trams. Ce spectacle semble les consterner plus qu'autre chose. Je ne parviens pas à leur expliquer la magie de cet endroit. »

« Le matin, à cinq heures, après m'être débattue pendant des heures contre les angoisses de l'insomnie, quand j'entends le chant des premiers trams qui quittent le dépôt, je sais que la nuit est vaincue et ce soulagement est délectable. Le chant des premiers trams qui partent pour l'infini est pour moi la musique de la rédemption. Il n'existe pas d'équivalent parisien à cette poésie. Donc, si je suis belge, c'est par les trams, mes compatriotes préférés. »

On appréciera la finesse de la comparaison. La Belgique est un dépôt de trams – un endroit triste et ennuyeux à côté duquel personne ne songerait à habiter, mais qui tire justement son charme de cette non-identité, de cette apparence de fin – ou de début – de voyage. Endroit où les choses ne font que passer, où rien n'est établi, rien n'est fixé, où il n'y a pas de permanence.

De tous les peuples les Belges sont les plus conscients de la vacuité inexorable de la condition humaine : sous un ciel bleu italien, on peut avoir l'impression d'être éternel ; sous un ciel toujours bleu-gris, on s'habitue à se que les choses s'effacent, se perdent dans le brouillard. Les habitants de Bruxelles le savent bien : le ciel de leur ville ne ressemble jamais à rien ; ni bleu, ni gris, toujours quelque part entre les deux. Au point que les décorateurs du monde entier – peut-être inspirés par quelque facétieux originaire de la Belgique – ont donné le nom de « ciel belge » pour désigner ce gris si particulier, inimitable.

Les Belges sont semblables à des trams qui « partent pour l'infini », individus sans nation, sans Etat, obligés de partir au bout du monde pour trouver du nouveau. Combien de gens, originaires de ce pays trop petit, ont-ils pris leur valise pour partir à l'étranger ? Ce sont eux qui devinrent les grands exportateurs, les colonisateurs du Congo, ou encore les artistes belges qui ont conquis le monde entier, comme Tintin.

L'homme sans visage

Tintin est le mythe belge par excellence. Tintin est cet homme au visage d'enfant, aux traits à peine ébauchés, qui s'adapte sans peine à toutes les cultures étrangères parce qu'il n'est lui-même d'aucune culture, parce qu'il n'est lui-même presque rien. Tintin mérite que l'on s'arrête un instant. D'abord pour le plaisir de se replonger dans ces histoires, ensuite pour la profondeur qu'elles recèlent.

Comme tous les enfants le savent, le personnage central des aventures de Tintin n'est pas vraiment Tintin, mais surtout le capitaine Haddock. Tintin est un personnage complètement creux, une sorte de néant psychologique, en trois traits de plumes il est dessiné – le capitaine Haddock, lui, condense par ses attitudes à peu près toutes les émotions humaines. C'est l'émotion à l'état pur. La haine violente quand sa bouteille de whisky éclate dans ses mains, l'étonnement le plus vif en voyant ce même whisky former une boule en apesanteur, le rire inextinguible du magicien amateur croyant berner son auditoire, toute la gamme des états psychologiques est concentrée dans le personnage. Haddock à côté de Tintin, c'est le tout à côté du néant. Mais Haddock est aussi un vrai Belge, peut-être plus encore que Tintin : car s'il est, lui aussi, toujours prêt à partir au bout du monde, il cultive surtout le confort feutré du château de Moulinsart.

Quant aux Dupond et Dupont, leur cas est plus complexe. Ces deux faux jumeaux (comme on le voit, Hergé avait une sorte de don pour faire surgir des personnages presque métaphysiques ; ici l'homme et son double, avec une sorte d'absurdité risible qui n'est pas sans rappeler *Le Double* de Dostoïevski), ces deux faux jumeaux se cherchent tant bien que mal une identité. Pour passer inaperçus à l'étranger ils s'affublent de costumes folkloriques, identités de fortune qui provoquent l'hilarité générale. Tantôt déguisés en mandarins, tantôt en danseurs grecs, ils ont de toute évidence un problème avec l'autre et l'ailleurs. Parfois même ils sont amnésiques au point de passer les menottes à leur ami Tintin.

Hergé a inventé la fameuse « ligne claire » : cette façon de dessiner les personnages en quelques traits de crayon, à la manière naïve d'un dessin d'enfant. Fausse naïveté bien entendu. Qui sert à tracer les contours de personnages aux identités ambiguës, mal définies, incertaines et mystérieuses, fidèles à l'image que les Belges ont d'eux-mêmes.

La quête de l'identité

Le style du dessin d'enfants et la ligne claire ne sont pas propres à Hergé et aux auteurs de bande dessinée qui ont pris sa suite. Ce fut le genre de prédilection de bien des artistes belges. Voyez les créations du groupe Cobra. Cobra fut un groupe éphémère de peintres d'avant-garde, dont fit partie Pierre Alechinsky, qui dura seulement de 1948 à 1951 mais qui eut une grande influence. Le nom « Cobra » venait du nom des villes d'origine de ses membres, Copenhague, Bruxelles et Amsterdam. Un peu comme l'écriture automatique des surréalistes, ces peintres voulaient privilégier l'expression spontanée, et le résultat en fut des toiles aux couleurs vives, ressemblant à des gribouillages d'enfants. On retrouve cette même naïveté volontaire que dans le style d'Hergé.

René Magritte nous offre encore un exemple de la naïveté de l'art belge. On a en tête ces toiles mettant en scène quelques objets, une pipe, une pierre sur un ciel bleu, parfois un homme portant un chapeau melon. Toujours la même manière élémentaire de dessiner, comme si le plus simple était le plus efficace. Mais cette simplicité qui nous renvoie en enfance, cette fausse naïveté du trait, nous font plonger dans un univers d'une infinie profondeur.

On a l'impression d'être comme dans un rêve d'enfant, ou parfois dans un cauchemar d'adulte. Chaque dessin devient un signe qui appelle ce qu'il y a de plus profond en nous. A la fin, le signe lui-même est dénoncé, comme mensonger et illusoire, témoin l'illustre *Ceci est une pipe*. Les tableaux de Magritte sont une perpétuelle quête de soi, une recherche de l'identité profonde de l'homme. Quête d'identité, recherche de nouveau, sans aucune limite : tels sont les caractères que Magritte porte à la perfection, mais que l'on retrouve chez de très nombreux artistes belges.

Paul Delvaux prend place à droite de Magritte dans le panthéon des peintres belges. L'Etat belge a réussi à garder une bonne partie de ses œuvres dans le musée qui lui est consacré, à Saint Idesbald près de la mer du Nord, dans la maison de pêcheur qu'il a habitée.

Eclairante rétrospective, qui nous montre le chemin pris par l'initiation du jeune peintre, de la recherche sur la beauté gréco-romaine des débuts, jusqu'aux certitudes ironiques du vieil homme. Peu à peu il trouve ses objets de prédilection : femmes dévêtues, aux corps graciles, absorbées par des rêves, marchant dans des acropoles, des halls de gares de banlieue de Bruxelles, par des nuits bleutées éclairées de lanternes où passent des trains fantomatiques.

Chaque tableau de Delvaux est une énigme, comme chaque œuvre de Magritte : qui a-t-il représenté ici ? pourquoi cette femme regarde-t-elle cette autre avec cette cruelle fixité ? qui est l'homme au visage masqué d'une écharpe qui s'avance dans le brouillard ? d'où vient-il ? qui est-il ? Tout comme l'homme abstrait qui hante les corridors, les femmes non plus n'ont pas d'identité : elles ont toutes pratiquement le même visage – comme si le peintre, à la suite de quelque épisode douloureux de son enfance, à moitié oublié, cherchait inlassablement à se remémorer les détails d'un visage enfoui dans son inconscient...

Comme chez Magritte, la simplicité apparemment enfantine des traits de pinceau est trompeuse : l'examen de la toile montre un travail prodigieux pour arriver à cette exemplaire simplicité. Et comme Magritte, Delvaux est perpétuellement en quête de soi, à la recherche d'une identité, recherche qui exige une plongée au fond de l'inconscient...

A en croire Hergé, Magritte, Delvaux, la belgitude commencerait donc par la naïveté. Une naïveté d'enfant, une naïveté d'amnésique, une naïveté feinte, recouvrant une immense profondeur, qui ne fait que refléter l'abîme de l'inconscient.

Les chansons tristes du plat pays

La naïveté suggère déjà la nostalgie. L'amnésie s'accompagne d'une diffuse tristesse. L'art belge tout entier est imprégné d'une douce et lancinante mélancolie.

L'un des grand romans flamands du XXe siècle, écrit par Hugo Claus, a pour titre *Le Chagrin des Belges.* Roman largement autobiographique, contant la vie d'un enfant flamand sous la Seconde guerre mondiale, où règne une invention de style débridée. Le roman parle de la collaboration, qui divise une famille flamande, vue à travers le filtre de l'imaginaire d'un jeune enfant qui étouffe dans son pensionnat. Triste sujet, ravivant une triste époque. Mais dont le choix est certainement révélateur de toute une face cachée de la Belgique, de ses craintes et des ses remords, de sa tristesse et de ses chagrins secrets.

Belgique grise, triste et plate : nombreux sont les artistes belges à l'avoir célébrée. Parce que c'est le pays de leur enfance, de leurs racines, de leurs amours, même s'il est gris, c'est le pays qu'ils aiment malgré tout. Le chantre par excellence du « plat pays » empreint de tristesse, c'est bien sûr Jacques Brel.

Avec un ciel si bas qu'un canal s'est perdu
Avec un ciel si bas qu'il fait l'humilité
Avec un ciel si gris qu'un canal s'est pendu
Avec un ciel si gris qu'il faut lui pardonner
Avec le vent du nord qui vient s'écarteler
Avec le vent du nord écoutez-le craquer
Le plat pays qui est le mien

Jacques Brel, c'est le peintre mélancolique de ce pays sans chaleur, de ses habitants bourgeois trop austères, de ces femmes trop sérieuses.

Les Flamandes dansent sans rien dire
Sans rien dire aux dimanches sonnants
Les Flamandes dansent sans rien dire
Les Flamandes ça n'est pas causant

Autre figure de la belgitude : Georges Simenon. Il passe sa jeunesse à Liège dont l'atmosphère si particulière va revenir tout au long de ses romans. Ainsi le caractère bourru du commissaire Maigret se fondrait aisément parmi certains habitants de la Wallonie. Simenon entraîne souvent son commissaire dans les pays du Nord. On se rappelle des enquêtes menées dans des petites villes flamandes, au bord des canaux, où passent des péniches. Simenon nous fait tout partager : la froideur du climat, la beauté des eaux calmes, l'humilité des enfants du terroir, les vices cachés des bourgeois. Au fil des pages de ces romans, la Belgique se dessine, pleine d'ombre et de lumière, à la manière d'une saisissante eau-forte.

L'humour belge

Au chagrin qu'ils éprouvent intérieurement, les Belges opposent leur truculence et leur dérision. Telle est la réponse de la Belgique au problème de la vie : tourner l'amertume en dérision, le malheur en farce, la froideur en ripaille. Les Belges sont joyeux, impertinents, frondeurs, prêts à la fête. La jovialité particulière des Belges s'allie à une dérision de l'ordre établi. Ils aiment à se moquer des puissants, des bourgeois. Chacun d'entre nous a déjà entendu la chanson de Brel sur les bourgeois :

Les bourgeois c'est comme les cochons
Plus ça devient vieux plus ça devient bête
Les bourgeois c'est comme les cochons
Plus ça devient vieux plus ça devient...

Le pouvoir établi n'a qu'à bien se tenir en Belgique : c'est le pays des satiristes et des humoristes. Les Belges rient de leurs hommes politiques, de leur pays sans Etat, de l'absurdité de la vie. La dérision est un art, la provocation une coutume. Haro sur ceux qui se prennent aux sérieux ! Halte à la prise de tête !

« Je crois qu'une des caractéristiques de l'humour belge est un rapport aux choses nettement plus cynique, plus violent. On peut blaguer sur tout. C'est un humour un peu difficile à exporter. » confie Benoît Poelvoorde, le personnage principal du très corrosif film *C'est arrivé près de chez vous.*

L'entarteur qui jette ses tartes dûment crémeuses à la tête des « grands » de ce monde, est emblématique de la provocation belge. Régulièrement la télévision diffuse ses exploits, sous forme d'un Bill Gates ou d'un Bernard-Henri Lévy enduits de crème blanchâtre. La cible visée par l'entarteur : tout ce qui se prend au sérieux. Aux dernières élections de 1999, une liste Tarte (tout allumés ripaillons tous ensemble) a été fondée par les incorruptibles de la tarte à la crème. Leur programme : aucun. Leur but : s'amuser, dans l'irresponsabilité la plus totale.

Le docteur G., alias Geluck (également auteur d'un chat très impertinent) vole au secours des auditeurs angoissés sur les ondes de la RTBF.

– Bonjour docteur G., je m'appelle Roger Trouducul, est-ce que c'est grave ?

– Mon pauvre ami, savez-vous que moi aussi, mes parents voulaient m'appeler Roger ! Mais je vous rassure, en Belgique, vous pouvez très facilement changer de prénom. Alors que, par exemple, changer de nom de famille serait tout à fait impossible.

C'est cela, l'humour belge : une naïveté mâtinée de dérision et de provocation. Notre Coluche, qui a raconté tant de blagues belges, n'était pas loin de cet humour dans lequel excellent les Belges. Les Belges sont *rock n'roll*, comme on dit parfois. Ils peuvent reprendre à leur compte la cinglante répartie du capitaine Haddock dans *Les Bijoux de la Castafiore* : « n'roll, madame la Castafiore, Harrock n'roll ! »

Mais nous allions oublier le plus provocateur des provocateurs belges, celui qui est l'emblème de la Belgique tout entière, et qui pisse au nom de tous les Belges à la figure des touristes un peu trop prétentieux. Un petit bonhomme nommé Manneken Pis...

Bien des fois l'imagination des Belges nous emmène aux confins de la poésie, leur dérision nous entraîne dans le surréalisme. Rien d'étonnant à ce que les Belges aient pris part activement au mouvement surréaliste de Breton, puis plus tard à d'autres groupes comme le groupe Cobra. Le surréalisme belge est partout dans le langage de la rue, dans les phrases des écrivains. On peut s'amuser à trouver les traces du surréalisme dans *La Belgique toujours grande et belle*. Prenons par exemple Foulek Ringelheim, qui nous offre cette saisissante balade fantastique et surréaliste aux confins de la dérision belge :

« En outre-Meuse, au café l'As à Seins, non loin de l'église Saint-Pholien, où l'on trouva jadis un pendu en quête d'auteur, la patronne, Jeanne la Toquée, vous offrira du péket et vous racontera de sa voix éraillée par les gauloises bleues, le meurtre étrange d'une avocate pénaliste dont le corps nu, treize fois poignardé, avait été placé à califourchon sur la statue du torè (le taureau), allégorie de la virilité du Liégeois, une violette fixée par un ruban adhésif jaune sur son pubis fraîchement rasé. Epinglé sur son sein droit, ce poème loufoque écrit avec son propre sang : *Les ministres muent / Les magistrats puent / Les prolétaires suent / Et moi, moi je tue / Toute femme nue / Errant dans les rues.* »

Tandis qu'un autre intervenant également très en verve, Jean-Marie Klinkenberg nous interprète son « poème sonore : chants, bruitages, cris, éructations » intitulé *Théâtre d'opérations* :

Boubouboubouboubouboubouboubou
dwindwindwindwindwindwindwindwin
Boudewijn Boudewijn Boudewijn
Agustabiola gustabiolaa gustabiolaaa
Degustagustagusta
Dégustabiolâââh !

L'humour belge n'a pas de limite, ne connaît aucun tabou. Les affaires, le sexe, la mort, aucun sujet ne peut l'arrêter. On croit être parvenu aux confins de la provocation. Erreur ! Ses frontières sont de nouveau dépassées, avec toujours plus de verve et de gaillardise.

Vous pensez peut-être qu'il est impossible de rire des méfaits des tueurs en série ? *C'est arrivé près de chez vous* nous fait suivre, avec une équipe de télévision belge, un *serial killer* facétieux et roublard, qui concocte sous nos yeux incrédules un cocktail *Petit Grégory* : « tout le secret, c'est de bien ficeler l'olive, pour qu'elle ne remonte pas à la surface. » Film à l'humour débridé, balayant toutes les barrières morales, devenu le film culte d'une génération.

L'humour belge est sympathique parce qu'il se permet tout ce que nous Français n'osons pas faire, il agit comme une catharsis contre la tristesse de l'actualité, il arrive par le rire à exprimer ce qui est bloqué au fond de nous, et il sert de soupape par où s'expulsent les idées noires.

LA FETE DES IMPERTINENTS

Les Flamands de Notre-Dame

En ce beau jour de 1482, la grande salle du palais de Justice était pleine d'une foule bigarrée de petites gens venus assister au spectacle de la Fête-Dieu, un de ces mystères où le dogme religieux était mis en scène de manière vivante ; le peuple se pressait contre les colonnes, des gamins escaladaient les fenêtres pour mieux voir, les marchandes s'insultaient, des badauds et des vauriens en tout genre faisaient régner la pagaille alors qu'on attendait, pour que le spectacle commence, les invités d'honneur du roi de France et du cardinal, les hôtes flamands venus en délégation représenter sa majesté le duc d'Autriche : c'est la première scène du roman de Victor Hugo, *Notre-Dame de Paris*.

Tout à coup, sur l'estrade, apparut une cohorte de gros commerçants, jovials et dévergondés : c'était la délégation flamande qui venait d'arriver. Le cardinal rougit jusqu'aux oreilles en voyant arriver un à un ces hobereaux dont l'huissier déclinait les titres d'échevins et de bourgmestres, tandis que les nouveaux venus interpellaient la foule parisienne dans leur rustique patois.

Le prélat jeta un regard peu avenant à ces gros commerçants qui arrivaient un par un. Il distingua Guillaume Rym, le proche confident de Louis XI, petit homme rusé au visage de fouine qui aidait le roi de France dans ses plans sur les villes flamandes. Mais tout à coup le cardinal prêta l'oreille aux cris d'un homme grand vêtu d'habits de roturier qui semblait créer des problèmes à l'huissier.

« – Votre nom ? demanda l'huissier.

– Jacques Coppenole.

– Vos qualités ?

– Chaussetier, à l'enseigne des *Trois Chaînettes*, à Gand.

L'huissier recula. Annoncer des échevins et des bourgmestres, passe ; mais un chaussetier, c'était dur. Le cardinal était sur les épines. Tout le peuple écoutait et regardait. Voilà deux jours que son éminence s'évertuait à lécher ces ours flamands pour les rendre un peu plus présentables en public, et l'incartade était rude. Cependant, Guillaume Rym, avec son fin sourire, s'approcha de l'huissier :

– Annoncez maître Jacques Coppenole, clerc des échevins de la ville de Gand, lui souffla-t-il très bas.

– Huissier, reprit le cardinal à haute voix, annoncez maître Jacques Coppenole, clerc des échevins de l'illustre ville de Gand.

Ce fut une faute. Guillaume Rym tout seul eût escamoté la difficulté ; mais Coppenole avait entendu le cardinal.

– Non, croix-Dieu ! s'écria-t-il avec sa voix de tonnerre, Jacques Coppenole, chaussetier. Entends-tu, l'huissier ? Rien de plus, rien de moins. Croix-Dieu ! chaussetier, c'est assez beau. Monsieur l'archiduc a plus d'une fois cherché son gant dans mes chausses. »

L'huissier s'était laissé tromper par l'apparence vulgaire de l'hôte, mais le cardinal, lui, connaissait l'importance réelle du nouveau venu : un homme capable de soulever le peuple de sa ville contre ses princes, un homme dont Louis XI lui-même devait s'assurer les bonnes grâces.

« Coppenole salua fièrement son éminence, qui rendit son salut au tout-puissant bourgeois redouté de Louis XI. Puis, tandis que Guillaume Rym, *sage homme et malicieux*, comme dit Philippe de Commines, les suivait tous deux d'un sourire de raillerie et de supériorité, ils gagnèrent chacun leur place, le cardinal tout décontenancé et soucieux, Coppenole tranquille et hautain, et songeant sans doute qu'après tout son titre de chaussetier en valait bien un autre, et que Marie de Bourgogne, mère de cette Marguerite que Coppenole mariait aujourd'hui, l'eût moins redouté cardinal que chaussetier : car ce n'est pas un cardinal qui eût ameuté les Gantois contre les favoris de la fille de Charles le Téméraire ; ce n'est pas un cardinal qui eût fortifié la foule avec une parole contre ses larmes et ses prières, quand la demoiselle de Flandre vint supplier son peuple pour eux jusqu'au pied de leur échafaud ; tandis que le chaussetier n'avait eu qu'à lever son coude de cuir pour faire tomber vos deux têtes, illustrissimes seigneurs, Guy d'Hymbercourt, chancelier Guillaume Hugonet ! »

Le spectacle commença enfin. La pièce mettait en scène des hommes maquillés représentant les vertus et les vices, sautillant sur l'estrade. Mais l'assistance était peu sensible à cette œuvre moraliste. Elle exhorta les acteurs à passer à autre chose, et les accabla de projectiles divers. L'auteur de la pièce, un jeune poète, se cacha derrière une colonne.

Coppenole, quant à lui, haranguait la foule. Il levait les bras au ciel. Comment, c'est donc ainsi que vous, bon peuple de Paris, vous vous distrayez ! Au moins, dans sa bonne ville natale de Gand, on savait au moins s'amuser ! Et Coppenole, braillant, gesticulant, exhortant la foule, s'attirait la sympathie de la populace.

Les manants, tournant le dos aux malheureux acteurs qui s'escrimaient sur scène, se mirent à échafauder sous les ordres du Flamand une nouvelle estrade où passèrent tour à tour les êtres les plus laids de Paris, afin qu'on élise le Pape des fous.

C'était le délire dans la salle. La foule était gagnée par une ivresse irrépressible à la vue de cet homme issu du peuple qui se permettait devant les représentants du pouvoir les plus vives audaces. Paris devint un moment Gand. A ce moment plus rien n'était défendu, toutes les bouffonneries étaient permises.

En un clin d'œil le cardinal s'éclipsa dans un léger froissement d'étoffe, entraînant dans son sillage la file obséquieuse des derniers défenseurs de l'ordre établi.

LE PAYS TOUJOURS ENVAHI

Pour comprendre la Belgique aujourd'hui, la Belgique profonde qui se cache derrière les clivages apparents, il faut remonter dans son histoire, aux invasions successives qui ont tracé par vagues successives le caractère des Belges. Cette plongée dans l'histoire va nous ouvrir les portes de la véritable Belgique, et nous donner les clefs pour déchiffrer ce pays aujourd'hui.

Les invasions barbares

La Belgique n'existe comme Etat que depuis 1830. Auparavant, le territoire belge était toujours occupé par des étrangers.

Sous l'Empire romain, ce territoire s'appelait la Gaule belgique, et se confondait avec les limites du territoire dominé par les Romains. Au-delà, s'étendaient les terres inconnues appartenant aux barbares. Jules César fut le premier à décrire le peuple belge, dans ses *Commentaires*. « De tous les peuples de la Gaule, les Belges sont les plus braves. » Les Belges d'aujourd'hui aiment citer cette phrase à la moindre occasion, préférant oublier la suite de la citation impériale : « ... et ce sont les plus éloignés du centre de la civilisation ».

Aux IVe et Ve siècles, l'Empire romain s'écroule, et les territoires belges voient affluer les hordes d'envahisseurs venues de l'Est et du Sud. Les tribus germaines mettent le pays à feu et à sang pendant plusieurs siècles.

L'empire caroligien amène la paix pour un temps dans ce pays dévasté. Mais à la mort de l'empereur d'Occident, ses petits-fils s'arrachent les lambeaux de territoire : la Francie occidentale va à Charles le Chauve, les terres de l'Est à Lothaire. De nouveau, le territoire belge est disputé par des factions ennemies. Il redevient le terrain d'incessantes batailles entre des voisins forts et belliqueux. Au IXe siècle, la partie lotharingienne est conquise par l'Allemagne.

Sous la coupe des Valois

C'est au XIe et au XIIe siècle que naissent les grandes cités de la Belgique, sièges d'une nouvelle effervescence économique. En Flandre et en Meuse, l'industrie du métal et celle du drap se perfectionnent et se développent. Autour des fleuves et au bord de la mer du Nord, les bateaux chargés de produits manufacturés partent de Liège, Bruges, Gand, Anvers. Dès l'an mille on voit à Londres des marchands brugeois et liégeois. Il faut importer la matière première pour fabriquer les draps d'Angleterre, celle du pays ne suffisant plus. Les draps de Flandre et du Brabant sont envoyés par vaisseaux dans toute l'Europe. La prospérité de ces contrées grandit, excitant la convoitise des princes étrangers. Il faut mettre la main sur ces villes, centres de pouvoir à la fois économique et militaire.

La France et l'Allemagne se disputent l'influence sur les principautés qui recouvrent le territoire : le comté de Flandre, le duché de Brabant, le duché de Limbourg, le comté de Hainaut, le comté de Namur, le comté du Luxembourg, la principauté abbatiale de Stavelot-Malmédy, la principauté épiscopale de Liège.

Mais les princes ne sont pas les plus puissants dans les villes. C'est la bourgeoisie marchande qui peu à peu prend plus de poids dans le gouvernement des villes. Les bourgmestres et les échevins à la tête des municipalités parviennent à arracher aux princes des privilèges leur garantissant une grande autonomie. Ce sont les mêmes bourgeois des villes qui règnent à la fois sur le commerce et sur la vie de la cité. Le pouvoir central, détenu par l'étranger, est ainsi fortement contrebalancé par le pouvoir municipal.

Et même ce pouvoir municipal des riches marchands, se voit souvent contesté par le pouvoir des petits tisserands eux-mêmes, des petits métiers qui vendent leurs produits pour peu de chose, et qui sont prompts à se rebeller quand les prix deviennent trop bas. Les princes comme les échevins sont tremblants face au pouvoir de cette foule. En 1252 ce sont les tisserands gantois qui descendent dans la rue pour faire plier les gros marchands qui imposent les règles du commerce. L'année suivante une émeute non moins virulente éclate à Liège, soumettant l'évêque lui-même et ses échevins à la voix du peuple.

Puis tout au long du XIIIe, du XIVe siècle, à maintes reprises, la faune des petits métiers qui fonde la base de ces villes prospères descend, avec ses outils à la main, prête à couper la tête aux puissants pour défendre ses droits. En effet, au XIVe siècle, des difficultés économiques apparaissent. La Guerre de Cent Ans entre la France et l'Angleterre affaiblira le commerce de la Manche, ruinant beaucoup de drapiers flamands. Ce sont les petits travailleurs qui pâtissent le plus de la crise, leur mécontentement commence à gronder, présageant une révolte générale.

Des milices de tisserands entrent alors en rébellion contre le comte de Flandre, et contre le roi de France auquel il était affilié, Philippe VI. Un homme prend la tête des tisserands, cherche à s'allier avec le roi d'Angleterre Edouard III, et tente de rallier les villes flamandes à sa cause malgré les divergences politiques. Cet homme s'appelle Jacques d'Artevelde. Il brandira sa célèbre épée face aux hommes de Philippe de Valois jusqu'à sa mort en 1345, restant une figure célèbre pour les Belges, symbole de la révolte contre l'envahisseur. Son fils Philippe prend sa suite dans la lutte contre l'armée du comte de Flandre, qu'il parviendra à écraser en 1382, avant de succomber face à celle du roi de France.

Au gré de ces luttes, les princes parviennent de moins en moins à maîtriser les villes. Les échevins réclament toujours plus de franchises et de privilèges. En ce siècle de guerres incessantes, une crise grave s'annonce. Les draps belges souffrent à présent d'une concurrence française, italienne et surtout anglaise. Beaucoup de tisserands sont au chômage, tombent dans la misère, doivent se reconvertir à d'autres métiers. Une crise très grave s'annonce, et avec elle une période sombre et troublée.

Charles le Téméraire

Dès le XIVe siècle, et aux siècles suivants, les princes étrangers tentent d'assurer leur pouvoir sur les principautés belges, en en faisant un Etat unifié et au gouvernement centralisé. Ces gouvernants déploieront de grands efforts pour affaiblir le contre-pouvoir des villes. A cette époque tout le territoire belge, à part la principauté de Liège, devient sous l'emprise d'un même souverain. Les princes se succéderont : les ducs de Bourgogne laisseront la place aux Espagnols, puis aux Autrichiens, aux Français, enfin au Hollandais. Pendant quatre siècles le pouvoir étranger cherchera en vain à saper le véritable pouvoir toujours aux mains des villes.

La première unification des Pays-Bas a lieu sous l'égide des comtes de Flandre. En 1384, l'héritier des ducs de Bourgogne, Philippe le Hardi, se marie avec Marguerite de Flandre, récupérant les comtés de Flandre, d'Artois, de Nevers et de Bourgogne. Philippe le Hardi, par le biais de sa femme, dirige les Pays-Bas d'une main de fer. Il crée un Grand Conseil pour gouverner le pays. Pour la première fois les villes ont au-dessus d'elles un pouvoir centralisé.

Les ducs de Bourgogne, Philippe le Hardi, et ses successeurs Jean sans Peur, Philippe le Bon et Charles le Téméraire, sont parmi les princes les plus puissants de l'Europe. Les alliances avec d'autres principautés étendent le territoire des Pays-Bas au Hainaut, à la Zélande, à la Frise occidentale et au duché de Luxembourg.

Charles le Téméraire succède à son père Philippe le Bon en 1467. Ambitieux, il veut que la Bourgogne devienne un royaume pareil à la France. Pendant dix ans il luttera avec acharnement contre son éternel rival, le rusé Louis XI.

La cour de Bourgogne n'est plus fixée à Dijon, mais s'installe provisoirement à Lille, Bruxelles, et à Bruges. Charles est flamand plus que bourguignon. Il dote les Pays-Bas d'un Grand Conseil, qui siège à Malines. Il parvient à mettre l'évêché de Liège sous sa coupe. Mais pendant ce temps, Louis XI est en train de financer tous ses ennemis. Des révoltes à Liège, à Dinant éclatent, derrière lesquelles se lisent sans peine les plans du sournois roi de France.

Le temps des ducs de Bourgogne, malgré les rigueurs imposées au peuple, est un âge de splendeurs et de luxes. Les princes mécènes font fleurir la littérature, les arts, la peinture. Les œuvres les plus religieuses sont serties d'ors et de pierres précieuses. Les triptyques sur la vie des saints n'oublient pas de faire apparaître les riches commanditaires sur leurs panneaux latéraux. Les cérémonies, les fêtes, les banquets sont des occasions pour les dames de revêtir leurs plus belles parures.

Au mariage de Charles le Téméraire avec Marguerite d'York en 1468, des centaines de convives furent réunis autour de tables figurant des navires aux cordages d'argent, et en guise d'entremets on fit avancer une baleine d'où sortirent des nuées de sirènes et de troubadours.

L'appétit du Téméraire est insatiable. Il ligue autour de lui les vassaux ennemis de Louis XI, il part sans cesse guerroyer de la Flandre à la Savoie en tête d'une armée chevronnée, renforcée de mercenaires italiens. Il assiège les villes, fait tomber les remparts, pénètre dans les murs, massacre les habitants. Rien ne semble pouvoir l'arrêter. Mais, un beau jour, la destinée se renverse.

L'empereur allemand qui devait couronner Charles s'enfuit la veille du sacre par la fenêtre de sa chambre. Les rêves de monarchie s'envolent. L'armée bourguignonne s'épuise au bout d'une année de siège de la petite ville de Neuss. Les armées confédérées suisses, dirigées par Louis XI, se dressent contre Nancy. En 1477, une triste journée d'hiver, la bataille tourne mal. Charles lutte avec acharnement, mais tombe de son cheval, et succombe. On ne retrouvera son corps que plusieurs jours plus tard, dans la neige, mutilé, le visage mangé par les loups.

De la Bourgogne à l'Espagne

Après la mort du Téméraire, les États bourguignons éclatent. Louis XI s'approprie le duché de Bourgogne. Les provinces et les villes se soulèvent. Marie de Bourgogne, la fille du Téméraire, doit leur accorder de nouveaux privilèges, tout en résistant aux vues de Louis XI sur les villes flamandes. Pour pouvoir résister au dangereux roi de France, elle demande secours à Maximilien d'Autriche, prince de Habsbourg. Quelque temps plus tard elle se marie avec lui.

Le règne de Marie de Bourgogne est bref. Une chute de cheval malheureuse en forêt met fin à son idylle avec Maximilien. L'Autrichien tient désormais les rênes du pouvoir. Encore jeune, il essaye de s'imposer par une trop grande fermeté, avec une maladresse qui le conduira à sa perte. Bruges se soulève en 1488 contre les nouvelles impositions. Maximilien est séquestré dans sa maison du Markt. Il assiste à la décapitation de son bras droit Peter Lanchals sous ses fenêtres. Terrorisé, il promet tout aux insurgés, qui le relâchent. Revenu au pouvoir, il se venge. En mémoire de Lanchals, dont le nom signifiait long cou, les cygnes de Bruges auront droit dorénavant aux égards de la municipalité. Et en 1494, Maximilien devenu empereur allemand confie la Flandre à son fils Philippe le Beau.

Il était écrit que la Flandre ne resterait pas bourguignonne. Philippe le Beau se marie avec Jeanne la Folle, infante de Castille et d'Aragon. De cette union naît un fils en 1500, à l'aube du XVIe siècle, fils qui deviendra Charles Quint. Né à Gand, l'empereur espagnol devait donc être un prince « naturel » pour la Flandre, ce qu'aiment à rappeler les Flamands d'aujourd'hui.

Le rêve de Charles Quint

Charles est orphelin très jeune et passe ses premières années à Malines, où se trouve la cour. La régence est assurée par sa tante, Marguerite d'Autriche, fille de Marie de Bourgogne. L'enfant reçoit une éducation à la fois en français et en flamand. Très vite il se distingue par sa ferveur et ses idées généreuses. Les discussions avec le futur pape Adrien d'Utrecht enthousiasment cet esprit sensible. Les récits chevaleresques se mêlent aux poncifs du catéchisme. Il rêve d'actions d'éclat, réalisées avec l'aide du Dieu tout-puissant.

A l'âge de quinze ans, il reçoit de sa tante les Pays-Bas. A dix-sept, l'Espagne. A contrecœur, il doit quitter sa Flandre natale. La cour part pour Grenade. Il convoite la couronne du Saint Empire. Grâce à l'appui du financier flamand Jakob Fugger, il obtient en 1520 la majorité des voix des princes électeurs contre son rival François Ier. Il est couronné empereur à Aix-la-Chapelle en 1520. Il sera consacré par le pape dix ans plus tard. Charles Quint a hérité des plus grandes maisons d'Europe, il se retrouve à la tête d'un empire démesuré couvrant l'Europe et l'Amérique, sur lequel il est dit que « jamais le soleil ne se couche ». Il voit ses rêves de monarchie universelle se réaliser, jamais empereur n'eut autant de chances d'étendre la chrétienté à toute la terre, une destinée immense s'ouvre tout à coup devant lui.

Charles Quint connaît bien la Flandre, mais se sent trop éloigné d'elle pour diriger les affaires. Il confie donc les provinces des Pays-Bas aux bons soins de ses tantes, Marguerite d'Autriche puis Marie de Hongrie. Pourtant son règne coïncide avec un ambitieux projet de centralisation du pays. Le nom de Pays-Bas est choisi officiellement. Bruxelles en est la capitale. Trois Conseils gouvernent : le Conseil d'Etat, le Conseil des Finances, et le Conseil privé. Le Grand Conseil, qui existe toujours à Malines, perd progressivement de son pouvoir. Pour la première fois, une véritable administration centrale est mise en place. Dans chaque province, un gouverneur est chargé de représenter le prince. L'unification des Pays-Bas est presque réussie.

Mais, malgré le projet unificateur de Charles Quint, le mécontentement des villes continue de gronder. Les révoltes gantoises se succèdent, contre lesquelles la répression s'acharne sans succès. Pourtant la situation économique est redevenue bonne, à l'image du port d'Anvers, qui devient l'un des tous premiers centres de commerce en Europe, allant jusqu'à éclipser Bruges.

Les rêves de chrétienté universelle du jeune empereur doivent pourtant se heurter à une opposition terrible et imprévue. Peu à peu l'Europe du Nord se voit envahie par des idées nouvelles qui emportent l'adhésion des peuples, entraînés par des religieux prônant le retour à l'évangile et osant critiquer les robes pourpres et les richesses des prélats. Ces nouveaux penseurs s'appelaient eux-mêmes la Réforme.

Dès 1520, la répression est organisée. Des « placards » sur les murs promettent la peine de mort aux réformés. Mais le prince est habile : il se garde de menacer la noblesse des villes. Pour un temps, la propagation des idées nouvelles est maîtrisée. Las, les choses ne devaient pas s'arrêter ainsi. En 1530, à Augsbourg, des princes de l'Empire en grand nombre viennent présenter à Charles Quint leur *Confession* réformiste. Quinze ans de luttes s'ensuivent, pour rétablir l'autorité de Rome. En vain : l'influence de la Réforme gagne les Pays-Bas, l'Angleterre et les pays scandinaves.

En 1555, Charles Quint est forcé de signer la paix d'Augsbourg reconnaissant la liberté religieuse des princes et de leurs sujets. L'unité de l'empire éclate, partagée entre les pays du Nord et ceux du Sud. Au Nord les protestants, au Sud les catholiques. Charles Quint partage son empire entre son fils et son frère. Philippe II reçoit l'Amérique, la péninsule ibérique et les Pays-Bas. Ferdinand prend possession du Saint-Empire et des possessions des Habsbourg. Le jour de son abdication, dans le palais de Coudenberg, l'empereur dit adieu à ses sujets. Il se retire du monde, pour les trois années qui lui restent à vivre, au couvent de Yuste en Espagne.

La Flandre à feu et à sang

Philippe II est un homme froid, qui n'a pas la souplesse politique de son père. Orgueilleux, il entend imposer sa loi sur les Pays-Bas. Il dépêche Marguerite de Parme comme régente. Les soldats espagnols, les *tercios*, maintiennent l'ordre dans les provinces. Le gouvernement se rend vite impopulaire. Les privilèges des villes sont niés, les placards exigeant la mort des protestants se multiplient, c'est en vain que les seigneurs de Flandre, comme Guillaume d'Orange, plaident à Madrid pour moins de rigueurs.

En cette fin de siècle, le Nord de l'Europe connaît une période sombre et difficile. Temps orageux si bien dépeints dans *L'Œuvre au Noir*. Les esprits qui commençaient à s'inspirer des idées nouvelles, étaient menacés par l'Inquisition, la torture, la mort. La liberté intellectuelle était au prix de la vie. La majorité du peuple vivait dans des conditions misérables. La maladie, la famine, le chômage, rongeaient les villes comme des cancers. Les bourgeois hésitaient entre catholicisme et Réforme, ne savaient plus qui croire. Opter pour la seconde, c'était perdre tous ses biens, partir au péril de sa vie, chercher plus au Nord un salut incertain. Ere de malheurs où tout vacille et s'effondre.

Philippe II entend bien éradiquer tous les réformés. Le duc d'Albe est envoyé en 1567 aux Pays-Bas avec dix-sept mille hommes. Le Conseil des Troubles mis en place par le duc impose une répression sanglante au pays. Des milliers de protestants sont arrêtés et subissent la torture. Les comtes d'Egmont et de Hornes qui ont refusé de prêter serment au roi d'Espagne, sont décapités à Bruxelles. Pendant ce temps Guillaume d'Orange, élu *stadhouder*, organise les armées protestantes en Allemagne, gagne la Zélande, d'où il lance ses attaques maritimes. En représailles les Espagnols déciment des milliers de personnes à Anvers. Mais Philippe II ne peut continuer longtemps à soutenir cette guerre sans merci, les finances sont à sec. Les dix-sept provinces des Pays-Bas réunies en Etats-Généraux parviennent à imposer la paix religieuse. Guillaume d'Orange est accueilli en triomphe à Bruxelles en 1577.

Un nouvel homme est choisi par l'Espagne, Alexandre Farnèse. Le *condottiere* est plus diplomate que les hommes de guerre qui l'ont précédé. Il entreprend de diviser ses adversaires pour mieux régner. Il regagne une partie des villes au catholicisme en leur restituant leurs privilèges. Il négocie avec l'Union d'Arras formée du Hainaut, de l'Artois et de Douai.

Les succès de Farnèse ne s'arrêtent pas là. L'Union d'Utrecht en 1579 alliait aux réformés le Nord des Pays-Bas ainsi que les grandes villes du Sud. L'Italien parvient à reconquérir ces villes du Sud, et s'empare d'Anvers. Victorieux, il est rappelé en Espagne pour organiser l'Invincible Armada.

Les dix-sept provinces des Pays-Bas éclatent en deux morceaux : le Nord devient les Provinces-Unies protestantes, le Sud les Pays-Bas espagnols catholiques. La scission ne sera reconnue officiellement par le pouvoir espagnol que cinquante ans plus tard. Tous les calvinistes doivent fuir vers le Nord, apportant leurs capitaux et leur savoir, perte inestimable pour les villes méridionales.

Le XVIIe est le siècle du catholicisme triomphant, et un siècle de guerres incessantes pour ces provinces méridionales. D'abord elles luttent contre les Provinces-Unies, ensuite elles sont le théâtre des guerres entre la France et l'Espagne. Les Pays-Bas espagnols sont devenus le champ de bataille de l'Europe. L'Espagne doit céder à la France l'Artois, la Flandre occidentale, une grande partie du Hainaut, ce qui constitue approximativement la frontière actuelle entre la France et la Belgique.

De 1701 à 1713, la guerre de Succession d'Espagne oppose l'Espagne et la France contre l'Angleterre, les Provinces-Unies et l'Empire. La Gueldre, au Nord-est, passe sous domination prussienne, tandis que les provinces belges sont attribuées aux Habsbourg d'Autriche par le traité d'Utrecht. Les Belges redeviennent donc sous domination autrichienne durant tout le XVIIIe siècle.

Les soldats de la Révolution

En 1794 ce sont les troupes de la Révolution française envahissent les Pays-Bas. L'année suivante, la Convention vote le traité d'annexion et découpe les Pays-Bas en neuf départements. La guerre entre la France révolutionnaire et les monarchies voisines prend fin par le traité de Campoformio de 1797, l'Autriche acceptant l'annexion des Pays-Bas par la France. Pendant ces vingt années de domination française, les Pays-Bas se voient peu à peu appliquer les lois de la République. Le français est déclaré langue officielle, et devient rapidement la langue de l'administration et des affaires. En 1804, le nouveau code civil de Napoléon reconnaît les Belges comme des citoyens français libres et égaux devant la loi.

Mais les Belges, très catholiques, se sentent hostiles au régime jacobin. Ils ne se considèreront jamais comme des Français, et ils ne sont ni heureux, ni malheureux lorsqu'en 1814 les troupes alliées de la Prusse, de l'Autriche et de l'Angleterre envahissent le territoire. Les Belges sont partagés entre défenseurs de Napoléon et royalistes, au point qu'à la bataille de Waterloo on trouvait des Belges des deux côtés : Wallons dans les troupes napoléoniennes, Bruxellois et Flamands dans les armées alliées.

La révolution à l'Opéra

Napoléon échoue à Waterloo à cause d'un peu de pluie. Les alliés victorieux décident alors du sort de l'Europe et en particulier des Pays-Bas. Le plan des Anglais est de réunir les Provinces-Unies, les Pays-Bas et la principauté de Liège en un même Etat. Au congrès de Vienne de 1815, un nouveau royaume des Pays-Bas est créé, dont le souverain est Guillaume d'Orange, futur Guillaume Ier. Pourtant ce beau projet d'Etat uni ne fonctionnera pas. Les provinces du Nord, calvinistes, ne peuvent s'entendre avec les provinces du Sud, catholiques. Les Belges se sentent défavorisés et spoliés des postes de pouvoir dans l'administration, au profit des Hollandais. Le sentiment national belge, encore embryonnaire, prend vite la forme d'une hostilité manifeste à l'égard de ces derniers.

La révolte gronde dans la partie Sud des Pays-Bas. Elle éclate le 25 août 1830. Un opéra au sujet trop politique, la lutte des Napolitains contre l'oppresseur espagnol, est donné à Bruxelles. La foule entonne le couplet « Amour sacré de la patrie, rends-nous l'audace et la fierté ! » et gagne les rues. Les troupes de Guillaume Ier essayent tant bien que mal de maîtriser la cohue, mais sont submergées. Après un mois de révolte les insurgés constituent un gouvernement provisoire et annoncent la création d'un Congrès national. Guillaume Ier appelle alors les puissances étrangères à son secours. Une conférence internationale est organisée à Londres en novembre.

Une fois de plus, le destin de la Belgique se décide entre Anglais, Français, Allemands et Autrichiens. Chacune des puissances propose son candidat comme roi des Belges. Guillaume Ier se présente mais est sera écarté. Finalement les puissances étrangères s'accordent sur le choix de Léopold de Saxe-Cobourg-Gotha, un prince d'origine allemande naturalisé britannique. Léopold accepte de régner sur le nouvel Etat belge, et prête serment le 21 juillet 1831, qui deviendra le jour de la fête nationale du nouvel Etat belge.

Enfin, après des siècles d'invasions et d'occupation par les étrangers, un Etat belge indépendant était créé. Mais, ironie de l'histoire, il fallait que cet Etat soit créé de toutes pièces par ses anciens occupants eux-mêmes, et qu'ils mettent à la tête de la Belgique un roi venu de l'étranger.

Pendant des siècles, les Belges ont été dominés par des étrangers. Le premier roi mis à la tête des Belges était lui aussi un représentant des grandes puissances qui cernent la Belgique. On comprend aisément que les Belges aient été habitués à se méfier de toute autorité centrale, et à essayer de le contourner. Cette méfiance atavique des Belges à l'égard du pouvoir s'est prolongée jusqu'à nos jours : toute forme de pouvoir central est restée suspecte. Et ce trait n'est pas seulement vrai sur un plan politique : il se retrouve partout, dans la vie sociale, dans celle des entreprises, dans la mentalité la plus profonde des habitants, comme nous allons le voir. La manière dont les Belges agissent, ou construisent leur politique, est toujours le reflet d'une réaction de défense collective contre un pouvoir aliéné.

MAUDIT MARECAGE !

Tout au long de leur histoire, les Belges ont répondu à l'aliénation du pouvoir par des révoltes et des rébellions. Les occupants successifs n'ont jamais pu étendre leur emprise à toutes les ramifications du pays. Même Charles Quint, l'empereur natif de Gand, ne put maintenir l'ordre comme il le voulait au sein des Pays-Bas espagnols. Le prince a toujours eu face à lui quelque chose qu'il ne pouvait maîtriser : un peuple. Un peuple qui ne veut pas qu'on touche à ses affaires et à ses villes. Un peuple prêt à se rebeller contre l'envahisseur.

La bataille des Eperons d'or

Par une froide matinée de printemps, le 18 mai 1302, à Bruges, les soldats envoyés par le roi de France Philippe le Bel pour maintenir l'ordre en Flandre sont extirpés de leurs lits par des bourgeois enragés, et armés jusqu'aux dents. Sous les ordres de Jan Breydel et Pieter de Coninck, la foule égorge dans leurs maisons tous ceux qui ne font pas preuve d'un correct accent flamand. Les « Leliaerts », les partisans de la fleur de lys française, sont tués ou chassés de Flandre, et spoliés de tous leurs biens.

Le roi de France ne pouvait laisser un tel affront impuni. Une bonne correction s'imposait. Le 11 juillet, une armée de cinquante mille fantassins précédés par l'élite de la chevalerie française harnachée de ses plus belles armures arrive en vue des remparts de Courtrai.

Dans l'enceinte de la ville, les Flamands ont rassemblé tout ce qu'il pouvaient pour se défendre. Mais ils sont largement dominés. Vingt mille combattants en tout et pour tout, loin d'avoir l'expérience de leurs adversaires, et armés seulement de piques et de masses : c'était tout ce que les milices communales de Bruges et d'Ypres avaient pu fournir. Robert de Béthune et Guillaume de Juliers organisent la résistance, montent des postes de garde, passent en revue cette troupe de fortune.

Pendant plusieurs heures un lourd silence se fait, rompu par le cliquètement des armures et le hennissement des bêtes. Le ciel déverse par moments des trombes d'eaux qui engorgent les ornières, où piétinent les montures.

Tout à coup, la cavalerie des Français se met en mouvement, d'abord lentement, puis au grand galop. Les sabots des montures font gicler des gerbes de boue liquide. D'épais nuages s'abattent à l'horizon. Les chevaliers ajustent leurs lances, foncent au galop vers les piquiers flamands postés dans leurs retranchements. Sous leurs visières de fer et leurs lourdes cuirasses, ils sont certains d'occire cette dérisoire résistance. Hélas, ils ne savent pas ce qui les attend...

Les chevaliers n'ont pas vu le marais, les épais gisements de boue profonde qui les séparent de leurs cibles. Un premier cheval s'empêtre et tombe, renversant son maître dans la fange. Les autres hésitent à avancer, s'embourbant toujours plus dans un désordre total. Aux premières lignes, les archers français sont écrasés par les sabots, les cavaliers choient dans la boue. Tout à coup, paraît la horde des Flamands, hurlant comme le tonnerre, fourches et piques au vent. Ils se jettent avec des cris de rage dans la mêlée.

Les cuirasses dorées, aux armes des plus hautes lignées, furent transpercées en ce jour néfaste par de vulgaires bouts de bois taillés par des paysans. Un à un les preux chevaliers du roi de France expiraient, leur âme s'envolait du champ de bataille, sous les cris de haine de piètres gueux. Au bout d'une heure il ne restait plus âme qui vive sur le sol, un lamentable charnier jonchait la plaine, et hors le vent qui balayait les cadavres on n'entendait plus rien d'autre qu'un sinistre silence.

La troupe des Flamands envahit les ruelles de Courtrai, sous les yeux des bourgeois médusés, qui s'étaient barricadés dans leurs demeures. Les cris de joie des enfants accompagnaient les héros, les tambours battaient à tout rompre le rappel. Enfin, du haut d'une charrette, les meneurs brandirent triomphalement les éperons d'or dérobés aux chevaliers français. Ce jour appartiendra dorénavant à l'histoire, sous le nom de bataille des Eperons d'or. Les fameux trophées furent pendus, pour quelque temps, aux voûtes de la cathédrale, avant d'être récupérés par la France à la bataille suivante.

La boue de Waterloo

La bataille des Eperons d'or était quasiment passée dans l'oubli jusqu'au XIXe siècle, quand les régionalistes flamands ont l'idée de l'utiliser pour en faire le symbole de leur combat pour l'indépendance, tant vis-à-vis de la France que des élites francophones qui dirigent le pays. La bataille des Eperons d'or devient vite le mythe fondateur de la Flandre, et la date du 11 juillet est choisie comme fête nationale de la Région flamande.

Mais, au-delà de la récupération que les indépendantistes flamands ont pu en faire, la bataille des Eperons d'or est un symbole pour tous les Belges : symbole d'un peuple qui se défend contre le pouvoir étranger, symbole de l'insoumission face à l'arrogance des envahisseurs, symbole enfin de la réaction de défense caractéristique des Belges, qui consiste à fabriquer un marécage – réel ou non –, que l'étranger ne voit pas et dans lequel il s'embourbe inexorablement.

La Belgique est naturellement marécageuse, avec d'un côté les terres du plat pays flamand soumises aux intempéries, de l'autre les forêts humides de Wallonie. Le nom même de Bruxelles vient d'un vieux mot celte utilisé pour désigner la bruyère, cette végétation qui pousse aux abords des marais. *Broek*, en flamand, signifie étang, marécage. L'âme des Belges s'est ainsi adaptée à cette pluie et cette boue, leur esprit s'est moulé sur le relief qu'ils ont sous leurs pieds. Le marécage belge est une réalité spirituelle, autant que géographique : il est pour la Belgique le fondement de la résistance.

Quelle formidable admiration, que celle vouée par Victor Hugo à ce peuple belge prêt à reprendre ses armes pour défendre la liberté ! Le grand poète pourchassé par la censure, accueilli comme un frère par les Bruxellois, ne cessait de clamer sa sympathie et son amour pour l'insoumission des Belges. Dans un discours, il s'adresse à ses amis belges, les suppliant de ne pas perdre les valeurs de leur histoire, et de rester dans le marécage, prêts à lutter contre la dictature :

« Levez-vous, Belges, levez-vous tous ! Recevez Louis Bonaparte comme vos aïeux les Nerviens ont reçu Caligula ! Courez aux fourches, aux pierres, aux faux, aux socs de vos charrues ; prenez vos couteaux, prenez vos fusils, prenez vos carabines ; sautez sur la vieille épée d'Artevelde, sautez sur le vieux bâton ferré de Coppenole, remettez, s'il le faut, des boulets de marbre dans la grosse couleuvrine de Gand ; vous en trouverez à Notre-Dame de Hal ! Criez aux armes ! Ce n'est pas Hannibal qui est aux portes, c'est Schinderhannes ! Sonnez le tocsin, battez le rappel ; faites la guerre des plaines, faites la guerre des murailles, faites la guerre des buissons ; luttez pied à pied, défendez-vous, frappez, mourez ; souvenez-vous de vos pairs qui ont voulu vous léguer la gloire, souvenez-vous de vos enfants auxquels vous devez léguer la liberté ! Empruntez à Waterloo son cri funèbre : la Belgique meurt, et ne se rend pas ! »

A l'image de la flamme hugolienne, il suffit d'un mot, ou surtout d'une grande cause, pour que le peuple belge se soulève contre la tyrannie, et descende dans les rues. A la force des grands Etats qui l'entourent, la Belgique oppose la force plus insidieuse, mais non moins dangereuse, de sa situation géologique. Vastes plaines, souvent embourbées, champs interminables où les envahisseurs successifs s'enlisent. Grand marécage qui eut raison de plus d'une triomphante armée.

Marais belge où Napoléon vit la fin de ses ambitions, sur le champ de bataille de Waterloo. Il fut perdu par la pluie de Waterloo que l'on retrouve sous la plume de Victor Hugo dans *Les Misérables* :

« S'il n'avait pas plu dans la nuit du 17 au 18 juin 1815, l'avenir de l'Europe était changé. Quelques gouttes d'eau de plus ou de moins ont fait pencher Napoléon. Pour que Waterloo fût la fin d'Austerlitz, la Providence n'a eu besoin que d'un peu de pluie, et un nuage traversant le ciel à contresens de la saison a suffi pour l'écroulement d'un monde. »

« Il avait plu toute la nuit ; la terre était défoncée par l'averse ; l'eau s'était çà et là amassée dans les creux de la plaine comme dans des cuvettes ; sur de certains points les équipages du train en avaient jusqu'à l'essieu ; les sous-ventrières des attelages dégouttaient de boue liquide ; si les blés et les seigles couchés par cette cohue de charroi en masse n'eussent comblé les ornières et fait litière sous les roues, tout mouvement, particulièrement dans les vallons du côté de Papelotte, eût été impossible. »

Marécage institutionnel

Le marécage belge se reproduit tout au long de l'histoire, sous toutes les formes possibles, trouvant de nouvelles matérialisations pour répondre aux diverses menaces qui pèsent sur la Belgique. Dès que l'étranger cherche à accroître son influence sur ce pays, le marécage se referme sur lui. Le marécage, c'est la défense naturelle des Belges contre les forces extérieures, c'est leur anticorps.

1830, une fois de plus, la création de l'Etat belge révèle la présence du marécage. Ce sont, comme on l'a vu, les puissances européennes, réunies à Londres, qui ont imposé la création de la Belgique. Le dessein à peine voilé de ces puissances était de faire de ce nouveau pays un Etat tampon de l'Europe, une zone de neutralité pour éviter les frictions, qui soit de plus facilement contrôlable en cas de trouble. On choisit le roi Léopold Ier parmi l'élite aristocratique européenne, un Allemand naturalisé Anglais, un roi somme toute beaucoup plus anglais ou allemand que belge.

Réponse du Congrès national belge : affaiblir à tout prix le pouvoir de ce roi dans la Constitution. Faire de la Belgique une monarchie parlementaire où chaque pouvoir est savamment contrebalancé par d'autres pouvoirs. Au pouvoir exécutif, on oppose un pouvoir judiciaire fort. On a limité le rôle du roi à une simple représentation. On n'a créé aucune fonction ni aucune institution qui domine les autres. Tout cela désignait un seul et même but de la part des Belges : que leur pays ne puisse pas être contrôlé par les puissances étrangères, et qu'il reste insaisissable. La Belgique est demeurée telle quelle, glissant toujours des mains étrangères grâce à sa fluidité marécageuse.

La guerre économique fait rage

Aujourd'hui, le temps des invasions militaires de la Belgique par les grandes puissances est révolu, mais c'est au tour du pouvoir économique des Belges d'exciter les convoitises de ses voisins. Les entreprises belges attirent les investisseurs par leurs bons résultats, leurs réserves financières, et leur ouverture sur les marchés internationaux. Du coup c'est sur le terrain économique à présent que la Belgique est attaquée. Les invasions économiques ont remplacé les invasions militaires.

C'est à partir de la fin des années quatre-vingt que les Belges ont pris conscience des invasions économiques qui les menacent. L'orage éclate un beau jour de janvier 1988, lorsque le puissant financier italien Carlo de Benedetti annonce son intention de lancer une OPA sur l'une des institutions de la Belgique, la vénérable « Vieille Dame » comme l'appellent les Belges, autrement dit la Société Générale de Belgique. Première holding du pays, la Vieille Dame est à l'époque un groupe tentaculaire regroupant des entreprises de tous les secteurs de l'économie belge : banques, assurances, industries... Plus qu'une entreprise, la Vieille Dame est un symbole de l'économie belge. On comprend donc que l'annonce d'une OPA ait jeté le pays dans la crainte.

Aussitôt, la direction Société Générale dénonce une offensive impérialiste. La presse du pays se fait l'écho du mécontentement et de l'inquiétude générale. Mais jusqu'au dernier jour de Benedetti croit avoir gagné. Grand seigneur, il rencontre les directeurs belges et leur offre une boite de chocolats. C'est ce dernier affront qui perdra l'Italien. Dans la nuit, le comité de direction de la Vieille Dame se réunit en secret pour organiser une riposte, sous forme d'augmentation de capital. L'OPA italienne est mise en échec. Peu après, le groupe flamand Agfa-Gevaert lance une seconde offre qui n'obtiendra pas non plus les faveurs du groupe belge. C'est finalement le groupe français Suez - Lyonnaise des eaux dont l'offre est concluante. La Société Générale de Belgique, la Vieille Dame, devient française.

La gestion de ce groupe par le siège de Paris n'est pas des plus faciles. Dès les premiers mois, des tensions entre cadres français et belges se font sentir. M. Davignon, actuel P.D.G de la Société Générale de Belgique, explique dans *La Belgique toujours grande et belle* les spécificités du management d'entreprise en Belgique : les décisions ne peuvent être mises en œuvre qu'après le consentement des équipes, autour de ce que l'on a coutume d'appeler le « compromis à la belge ». Les Français de Suez sentiront très vite qu'il leur faut s'adapter à la mentalité belge, et non l'inverse, sous peine de paralyser la société.

Les invasions ne s'arrêtent pas là. L'OPA sur la Vieille Dame ne fait prolonger la grande vague d'OPA qui déferle sur la Belgique.

Parmi les plus récentes de ces OPA, citons celles de Tractebel par la Générale de Belgique en 1997, de la banque BBL par le groupe néerlandais ING en 1997, de la Générale de Banque par Fortis en 1998, de Cockerill par Usinor en 1998, de Pétrofina par Total en 1999. Un à un, les plus beaux fleurons de l'économie belge passent sous contrôle de capitaux étrangers.

Les subtilités du management à la belge

Les Belges voient naturellement d'un mauvais œil ces rachats qui délocalisent les centres de décision en dehors de la Belgique. Les Belges craignent de ne plus être maîtres de leur destin.

Le syndicaliste Urbain Destrée écrit : « Le plafond de nos augmentations salariales est fixé à Paris, La Haye et Berlin. Le travailleur belge vit à l'heure du cocktail des trois tiers : vous mélangez la progression des rémunérations françaises, hollandaises et allemandes, vous tirez la moyenne et le tour est joué ! Glorieuse liberté de négociation, où es-tu ? »

Ce trait d'ironie est révélateur de l'état d'esprit des Belges. Conscients que le pouvoir économique de la Belgique passe entre des mains étrangères, les Belges ont la même réaction face au pouvoir aliéné que les ancêtres face à leurs anciens occupants. En apparence, ils se font humbles, ils courbent l'échine, ils obtempèrent. Mais, comme si de rien n'était, ils gardent leurs façons de travailler, ils peuvent paralyser toute organisation qu'on leur impose, ils exigent qu'on tienne compte de leur avis en pratiquant le « compromis à la belge ».

Le manager français arrivant en Belgique doit s'adapter à une autre conception de la société, à une autre conception des entreprises. Habitué à des relations hiérarchiques simples et claires, il est tout à coup confronté à un système plus mouvant, parfois plus trouble, où il faut plus que jamais compter avec les individus. Système complexe, que seules des années d'expérience peuvent permettre de saisir et de maîtriser.

En Belgique, le vrai pouvoir se tient toujours caché. C'est par des biais officieux que bien des décisions sont prises. On peut le constater aussi bien dans le monde économique, que dans le monde politique. L'épisode de la dévaluation de 1982 en offre un exemple supplémentaire.

En 1982, la situation économique de la Belgique était difficile : dette grandissante, chômage. Une dévaluation du franc belge représentait un des remèdes miracles capables de regonfler les voiles de l'économie. Encore fallait-il pouvoir la décider. Or, en Belgique, rien n'est simple, et les voies du pouvoir sont souvent impénétrables... Les journaux annoncent enfin la dévaluation tant attendue. Pourtant, le gouverneur de la Banque de Belgique n'était apparemment pas au courant, et avait fait la veille une déclaration contraire. Pourtant, cette dévaluation mettait en cause l'accord sur la fixité du taux de change entre franc belge et franc luxembourgeois. Comment la décision a-t-elle été prise ? Et par qui ?

La réponse serait absolument invraisemblable dans un pays jacobin comme la France. Les journaux rapportent seulement une obscure réunion tenue, la veille de la dévaluation, dans un petit village wallon du nom de Popelen, entre plusieurs personnalités... Parmi elles, le Président des Syndicats chrétiens flamands.

Le pouvoir officiel, le pouvoir central, n'a que peu de poids par rapport au pouvoir officieux, au pouvoir « de fait ». Les Belges n'ont jamais donné pleine confiance à leur gouvernement central. Après des siècles et des siècles d'invasions, la défiance envers toute autorité centrale imprègne l'âme belge.

LA BELGIQUE OFFICIEUSE

Où sont les réseaux ?

La Belgique est un pays où les voies du pouvoir sont impénétrables. Les voies officielles y sont maintes fois détournées au profit de voies officieuses.

Le pouvoir n'est jamais détenu par un individu seul, comme il se doit dans l'organisation jacobine et centralisatrice chère à la France. Ce sont toujours plusieurs individus qui décident. Les détenteurs du pouvoir se connaissent entre eux, agissent de concert derrière le rideau. Pour parler franchement, le pouvoir belge est souvent aux mains de réseaux.

Loin d'être réservés à une élite ou une intelligentsia fermée, les réseaux font partie intégrante de la culture belge. Tout le monde sait en Belgique que tel cousin, tel membre de la famille bien placé dans l'administration peut rendre service le cas échéant.

Ce n'est pas que la technique du renvoi d'ascenseur n'existe pas en France, mais elle atteint en Belgique des proportions inimaginables, pour la raison simple que la fonction publique belge est des plus étendues. La multiplication des parlements, ministères et autres instances fédérales rend ce type de relations plus faciles.

Traditionnellement, même si personne n'ose le crier sur les toits, la Belgique était structurée par quelques grands réseaux. A chaque circonstance de la vie sociale, il y avait un réseau, comme à chaque maladie on trouve un saint guérisseur. Pour entrer dans une entreprise il était bon d'appartenir à un syndicat ou à un parti.

Les réseaux belges sont souvent moins visibles qu'en France. Vous direz que nous avons aussi en France nos réseaux occultes, qui réunissent dans l'ombre des personnalités du monde des affaires ou de la politique.

La différence, c'est que dans notre pays les réseaux s'affichent. Tous les six moins quelque hebdomadaire national trouve une nouvelle enquête sur l'inspection des Finances ou les clubs de P.D.G., faisant fantasmer les lecteurs sur ces temples d'un pouvoir secret.

Les réseaux ont un nom en France, ils sont bien connus, et leurs activités sont généralement trop honnêtes et imbues d'intérêt général pour qu'ils s'efforcent de demeurer cachés. Certains, comme l'Association française des entreprises privées, ne cachent pas leur volonté d'influence sur la sphère politique. L'activité des réseaux français fait preuve d'une certaine forme de transparence voire de candeur par rapport à celle des réseaux belges.

Ces derniers n'ont souvent ni pignon sur rue ni enseigne sociale. Leur fonctionnement est impénétrable pour l'observateur étranger. La profusion des partis politiques, loin du bipartisme à la française, compliquée encore par l'existence des Régions, contribue à brouiller l'échiquier belge. L'étranger ne distingue qu'un écheveau de relations compliquées, dont il ignore les règles du jeu. Pourtant, ce sont ces réseaux occultes et difficiles à comprendre qui jouent un très rôle majeur dans la société belge.

Luttes d'influence

L'origine des réseaux en Belgique remonte au XIXe siècle. Depuis la création de l'Etat belge en 1831, l'Eglise et la Franc-maçonnerie mènent une lutte sans merci pour étendre leur influence à toutes les ramifications du pays. A peine s'entendent ils pendant une brève décennie, le temps d'évincer les prétentions orangistes et que les Pays-Bas reconnaissent enfin, en 1839, la constitution de l'Etat belge.

D'un côté les évêchés créent à tour de bras de nouveaux séminaires. Les congrégations ouvrent des écoles et collèges catholiques. L'Eglise dispose d'un bastion de choix avec l'ancienne Université catholique de Louvain, qui lui permet de développer son influence sur beaucoup des anciens élèves.

Les francs-maçons veulent un lieu qui puisse rivaliser avec la très élitiste Université de Louvain. C'est ainsi qu'en novembre 1834, le grand maître de la loge bruxelloise des Amis philanthropes, Théodore Verhaegen, inaugure une Université libre et laïque : ce sera l'Université libre de Bruxelles.

L'épithète « libre » exprimait ouvertement l'espoir placé par la Loge dans cette nouvelle institution : il faisait directement allusion à la Libre Pensée, importante mouvance maçonnique. La laïcité, la volonté d'aboutir par la Raison à un monde meilleur, faisaient leur entrée à l'université.

Dès lors la rivalité devient sans merci. L'équerre et le compas sont vilipendés par les censeurs de l'Eglise. Les évêques interdisent l'appartenance à toute loge en 1837, cependant qu'un parti libéral sous influence maçonnique commence à s'organiser.

Théodore Verhaegen fait campagne dans les villes du pays. D'innombrables associations voient le jour, formant un tissu très efficace pour soutenir le parti libéral. De premiers succès électoraux sont remportés. La majorité à la Chambre devient libérale aux élections de 1847. L'Eglise belge réplique en fondant un parti catholique.

Pendant de nombreuses années la Belgique vit sous le signe de l'alternance. Les débats s'orientent vers la question du rôle de l'Eglise dans l'Etat : les libéraux revendiquent un Etat laïque, dont l'Eglise soit séparée. En 1879, Frère-Orba, Premier ministre libéral, institue l'enseignement primaire laïque, gratuit et obligatoire.

Les catholiques s'opposent à cette loi. Les évêques défendent aux fidèles de placer leurs enfants dans ces écoles « neutres ». Ils créent autant d'écoles catholiques qu'il y a d'écoles laïques. Cette crise n'améliore pas les relations diplomatiques du gouvernement belge avec le Saint-Siège : elles sont tout simplement rompues. Il faut attendre le retour au pouvoir des catholiques en 1884 pour qu'elles soient rétablies, et que soit votée la loi donnant le choix aux communes entre les deux enseignements.

Les deux grandes rivales ont continué à s'affronter jusqu'à aujourd'hui, même si les luttes sont moins virulentes qu'elles ne l'étaient au XIXe siècle. Les anciens élèves restent très attachés à leur université, et le fait d'avoir reçu une éducation catholique ou libérale crée un état d'esprit et tisse des liens différents. C'est aussi sur cette rivalité que s'est construit le système politique belge, et son triptyque de grands partis : libéral, catholique, socialiste. Chacun de ces trois piliers possède sa mutuelle et son syndicat affiliés – c'est toute la vie sociale qui s'est coulée dans ce modèle.

C'est pourquoi, aujourd'hui encore, les piliers sont aussi importants pour les Belges. C'est pourquoi, si l'on veut arriver quelque part dans la société belge, il faut s'inscrire dans tel parti, telle mutuelle, tel syndicat, et donc choisir un clan. C'est là la nature des premiers réseaux institutionnels de la Belgique à partir desquels vont se tramer par la suite d'autres réseaux, plus compliqués et plus officieux.

Les égouts du royaume

C'est sur les villes que se sont développées les réseaux qui jouent le plus grand rôle au cours du XXe siècle.

Traditionnellement chaque ville a un réseau. On évoque le réseau de Charleroi, le réseau de Gand, et surtout, celui de Liège. Les intimités entre hommes politiques et hommes d'affaires ne se forgent pas tant dans la capitale que dans ces villes, lieux d'affinités et de pouvoirs cachés.

La sphère qui entoure les pouvoirs politiques est parfois le lieu de tractations occultes et de mystérieux marchandages.

Ce monde secret était presque inconnu avant que n'éclatent les grandes affaires de la fin des années 80, et du début des années 90.

L'affaire Agusta éclate dans les années 90. Plusieurs ministres sont accusés d'avoir touché, en 1988, une enveloppe de la part de Dassault pour l'achat d'hélicoptères – les fameux hélicoptères Agusta – par l'armée belge. La Belgique commence alors à entrer dans la vague de la ministrose. Willy Claes, ancien ministre des Affaires étrangères, abandonne son mandat de secrétaire général de l'ONU. Frank Vanderbroucke, également interrogé sur cette affaire, doit démissionner de son poste de ministre en 1995, après seulement cinq mois en fonctions. Quant à Karel Van Myert, devenu commissaire européen, il parvient à sortir indemne du scandale qui émeut l'opinion publique belge.

En juillet 1991, le ministre de l'économie, André Cools, est assassiné dans la rue à Liège. L'enquête, poussive, fait apparaître d'étranges compromissions entre la mafia et un ministre, qui est forcé de démissionner. La police remonte jusqu'à une obscure affaire de valise volée dans un aéroport, qui aurait contenu des millions de francs de titres de bourse, éventuel mobile du meurtre…

C'était ainsi tout le système politique belge qui perdait en crédibilité. Les Belges, déjà peu passionnés par la politique de leur pays, se sentaient dégoûtés par la corruption d'une partie de leurs dirigeants. En France, au même moment, des scandales comparables éclataient.

Mais la Belgique n'était pas au bout de ses peines – à partir de l'année 1993, l'opinion découvre avec effroi les monstruosités commises par les pédophiles.

Dutroux est arrêté près de Charleroi. Deux jeunes filles sont *in extremis* sauvées de la mort au sein du cachot où elles étaient enfermées. On découvre, enterrés dans le jardin du meurtrier, plusieurs corps dont le signalement s'avère correspondre avec celui d'enfants disparus, cherchés depuis des années par leurs parents.

L'horreur, retransmise par toutes les télévisions internationales, gagne les Belges. Dutroux était-il un malade isolé, ou bien l'homme de main d'un réseau de pervertis appartenant aux hautes sphères de la société ?

Tous les soirs une émission lance des appels à témoin ; les standards sont saturés de coups de fils téléphoniques, appels inquiets de citadins intrigués par le comportement anormal d'un voisin, dénonciations ininterrompues touchant les personnes les plus respectables dont les agissements sont étalés au grand jour : enseignants, prêtres... La face voilée de la société est révélée impudiquement. Une atmosphère putride de délation se répand sur le pays. Comment vivre dans une société où la violence, la perversité peuvent aller si loin ?... Comment protéger ses enfants dans un monde pareil ?...

Le roi, Albert II, sort alors de la réserve exigée par la Constitution et s'adresse aux Belges : il faut, dit-il, se réconcilier et tout mettre en œuvre pour trouver les coupables. Il décide de créer une commission parlementaire pour enquêter sur l'affaire Dutroux. Les sessions de travail sont transmises en direct par la télévision : des ministres, des fonctionnaires de la police, de la Justice, sont interrogés sous les feux des caméras.

Cette mise en scène aura eu un mérite : celui d'aller jusqu'au bout, de crever l'abcès suffisamment gonflé de la haine et de l'inquiétude, d'exhiber la vérité quitte à être impudique pour faire triompher la transparence.

Plusieurs années d'enquête se sont écoulées sans que tous les points d'ombre soient éclaircis, pourtant l'enquête est parvenue à apaiser les angoisses, et à montrer que non, heureusement, le grand réseau de pédophiles que l'on craignait n'a sans doute pas existé.

L'autre Albert

A la lumière de ces affaires, on pourrait croire que les réseaux belges les plus redoutables et les plus puissants sont encore ces réseaux traditionnels en marge de la politique et du pouvoir, enracinés depuis le XIXe siècle dans les grandes villes.

Pourtant il est d'autres réseaux dont les sphères n'ont pas été touchées par les scandales, mais dont l'influence prédomine sans doute celle des réseaux historiques : c'est le monde de la finance, le monde des grandes entreprises. Monde feutré, cultivant avec soin la discrétion et le secret – monde que les caméras des journalistes ne peuvent pénétrer. Pourtant, de par l'ampleur croissante des capitaux mis en jeu sur des marchés libéralisés, c'est bien ce monde-là qui aujourd'hui détient le plus grand pouvoir.

Le pouvoir économique en Belgique demeure entre les mains de quelques grandes familles qui ont été depuis longtemps à la tête de véritables empires.

Les lignées de l'aristocratie, tels les Solvay, les Bauhel, les Jansen, ont transmis de génération en génération leurs participations dans les grands groupes belges. Aussi ne sourcille-t-on même pas quand les membres des grands conseils d'administration se donnent du « Cher marquis » ou « Mon cher baron ». L'aristocratie belge n'a point perdu, loin s'en faut, sa vigueur d'antan.

Quelques petits nouveaux sont arrivés à se bâtir en peu années des empires phénoménaux à coup d'habiles montages financiers. On songe immédiatement au plus célèbre d'entre eux, Albert Frère, connu pour son inégalable habileté dans les affaires.

L'enfant de Charleroi qui poussait des chariots remplis de billes d'acier, d'après ce que la légende entonne, domine désormais des son œil bienveillant le firmament de la finance.

Albert naît dans la petite bourgeoisie. Il hérite de la maison familiale, une modeste fabrique de clous. Qui, à cette époque, c'est-à-dire dans les années quarante, sait lire derrière le visage apparemment ordinaire de ce gentil garçon une ambition débordante armée d'une indéracinable volonté, prête à tout pour arriver à ses fins ?

L'énergie est communicative. Autour du jeune passionné, les Frère s'attellent à la tâche de relever la clouterie familiale. Une seule règle est bonne pour survivre : Vendre. Vendre, à tout prix, n'importe quoi. On parviendra bien à fabriquer !

Miraculeuse jeunesse. Il semble que tous les obstacles partent en fumée devant l'enthousiasme inconscient d'un jeune ambitieux. Combien se sont longtemps cru invincibles, qui furent rattrapés un jour par les lois du monde ? La vie ne fait pas vraiment de cadeaux... Le jeune Albert, lui, par une chance inespérée, a réussi à conduire ses rêves jusqu'à leur terme.

Ainsi, pendant les années cinquante, les caisses de la petite fabrique partaient, chargées de lourdes ferrailles, à destination des quatre coins du monde, sans qu'il soit certain de voir la couleur d'un billet. Mais les billets arrivent. Les milliers, les millions de francs s'engrangent progressivement dans les caisses.

Albert joue d'audace alors qu'il n'a pas trente ans, en rachetant la filiale wallonne de l'Arbed, le puissant consortium luxembourgeois de l'acier. A la force du poignet il réussit à redonner son éclat à cette affaire déclinante. La chance est avec lui. Vingt ans après ses débuts, Frère est déjà à la tête d'une grande partie de l'industrie métallurgique wallonne.

Mais il sait se retirer à temps avant la débâcle. Il prévoit avant les autres barons de l'industrie le déclin inévitable de la Wallonie. La tourmente arrivera trop tard pour atteindre l'entreprise. Ses acquisitions changent du tout au tout.

Le métallurgiste wallon s'est muté en un financier hors pair, à qui aucun domaine de l'économie ne fait peur. Bientôt, il devient l'un des actionnaires principaux de l'omnipotente Vieille Dame, qui étend ses ramifications sur toute la société belge.

Depuis, le petit ferrailleur mène son monde comme il l'entend. Récemment, les OPA menées par les multinationales sur les groupes belges sont une providence dont il sait très habilement tirer son profit. Les actions de la Société Générale de Belgique sont rachetées par Suez, celles de Petrofina échangées avec celles de Total. A chaque fois, on constate que Frère a récupéré plus que sa mise, devenant par la même occasion un actionnaire important des groupes français.

Les présidents directeurs généraux de l'Hexagone doivent désormais jouer avec ce madré financier belge d'origine modeste. La roue de la fortune ne s'est pas encore arrêtée pour Albert Frère si l'on en juge par la dernière OPA de Totalfina à l'encontre d'Elf.

Les dirigeants belges, Albert Frère le premier, sont d'une autre nature que les dirigeants français. Ces derniers, en bonne partie sortis du moule des grands corps de l'Etat, ont pantouflé dans les grandes entreprises encore largement dominées par la sphère publique.

En Belgique, l'interférence entre les sphères économique et politique est incomparablement plus faible. Point de grands commis de l'Etat à la tête des conseils d'administration, mais des héritiers dirigeant d'une main de maître leurs entreprises familiales.

Si on leur demande quelles sont leurs relations avec l'administration, le gouvernement – toutes choses qu'il faut ménager soigneusement en France si l'on espère conserver longtemps son fauteuil, – ils répondent qu'ils n'en ont quasiment aucune, qu'ils ne vivent pas dans le même monde. Les débats de la politique locale apparaissent comme une cour des petits à ces grands de la finance et de l'industrie.

L'entrepreneur belge n'a pas les mêmes buts et le même état d'esprit que l'entrepreneur français. Les Belges sont de pragmatiques gestionnaires avant tout concentrés sur leur intérêt personnel. Le complexe catholique à l'égard de l'argent n'existe pas ou très peu chez eux. Ce trait les rapprocherait plutôt de leurs voisins du Nord, protestants. La fortune, loin d'être un tabou, est un but avoué dans l'existence.

Quand on est enfin devenu milliardaire, une vie nouvelle commence avec des amis fortunés, partageant les mêmes plaisir cossus et le confort feutré des banlieues chic.

Les hommes d'affaire belges étonnent parfois leurs homologues étrangers par leur pragmatisme, leur ténacité. Aussi ce goût de l'aventure et de la conquête naturel chez des individus qui se sentent à l'étroit dans leur petit pays.

On comprend alors assez bien que ce monde de la finance soit assez étranger aux divers réseaux politiques, centrés sur les grandes villes de Belgique. La finance, elle, étend ses ailes sur les deux parties du pays sans se soucier de la barrière linguistique. Beaucoup de grandes entreprises ont des implantations dans les deux Régions, Wallonie aussi bien que Flandre.

On serait bien en peine, le jour d'une séparation, de décider quelle entreprise est flamande et laquelle est wallonne, quand le siège social est à Bruxelles et les usines à Liège, Gand et Namur.

C'est pourquoi le problème communautaire touche peu les grands patrons et financiers belges. Lorsqu'ils se réunissent entre eux, le flamand succède au français sans arrière-pensée. Au besoin, on peut même employer quelques mots d'anglais.

Le puissant cercle des entrepreneurs flamands, organisation ayant pignon sur rue, invite fréquemment lors de ses dîners-débats des hommes politiques wallons ou des ministres francophones. En ces lieux très fermés, on n'a pas de temps à perdre avec la querelle linguistique.

Le vrai changement, c'est que ces cercles de dirigeants, qui ne se composaient autrefois que de francophones, ont ouvert en grand leurs portes aux Flamands. Avant les années soixante, la riche bourgeoisie était francophone exclusivement, aussi bien en Flandre qu'en Wallonie. La réussite économique de la région flamande a changé la donne. Les grandes entreprises, aussi bien parmi les cadres que parmi les dirigeants, sont gagnées par la montée en puissance des néerlandophones.

Un directeur d'une grande entreprise belge, Flamand d'origine modeste, se plaît à évoquer son enfance dans un milieu modeste à Anvers. Il se souviendra toujours du jour où il fut invité par un de ses camarades dans une famille de la bourgeoisie francophone : le mépris indistinct qu'il lisait dans les yeux de ces notables. Pour ces bourgeois, il était hors de question de parler le flamand – laissez donc cela aux domestiques…

Aujourd'hui, les Flamands ont pris leur revanche, ils se trouvent au sommet du pouvoir économique et aux meilleures places des conseils d'administration.

SOUS LA BELGIQUE, LES VILLES

Les privilèges des villes

Il y a en Belgique quelque chose qu'on n'oublie jamais. C'est sa ville. Les villes ont toujours été le cœur de la Belgique. Dans l'histoire de la Belgique elles se sont toujours dressées, fières et indépendantes, contre le pouvoir des princes. Dans les invasions successives, les habitants se sont toujours raccrochés à leurs villes, et elles sont restées leur point d'attache, leurs lieux de prédilection.

Contre un pouvoir central dont ils se méfient, les Belges ont toujours préféré le pouvoir de proximité de ces villes dirigées par des gens qu'ils connaissent, bourgmestres ou échevins. La ville prend ses racines dans le Moyen Age, elle donne au peuple belge sa trame et son histoire, elle est pour ses habitants la source d'une vraie identité.

La Belgique a toujours été très densément peuplée, mais c'est au XIe siècle qu'elle devient un « pays de villes », avec une densité de grands centres exceptionnellement forte. Les villes sont le siège de commerces florissants, elles voient naître en leur sein une riche bourgeoisie qui prend rapidement les rênes du pouvoir.

Très tôt ces échevins issus de la classe commerçante cherchent à contourner l'autorité des princes, ils imposent leur indépendance sous la forme de privilèges et autres franchises. Ces libertés que l'on appelait à l'époque des « coutumes » sont d'abord accordées par l'usage, oralement, constituant un droit de fait qui plus tard donnera lieu à des chartes. La plus ancienne, la charte de Huy, est écrite en 1066. Les chartes consacreront une véritable autonomie qui s'opposera au pouvoir du fonctionnaire représentant le prince dans chaque ville, et à celui des gouverneurs des provinces.

Des privilèges particuliers sont accordés à chaque ville. Mais certains sont accordés à toutes les villes. Les redevances seigneuriales sont abolies, notamment le tonlieu, impôt sur le commerce. L'organisation de milices communales est autorisée. Les habitants des villes échappent à la compétence du tribunal princier. Finalement, c'est aux bourgeois de la ville que revient la gestion des affaires publiques, et la justice. Ainsi les échevins choisis par les bourgeois sont à la fois juges et administrateurs. Aux XIe et XIIe siècles, ces fonctions d'échevins sont dévolues au patriciat, c'est-à-dire les familles aristocratiques qui possèdent le commerce marchand.

Les souverains étrangers qui possédaient la Flandre ou le Brabant ont tout tenté pour imposer leur mainmise sur ces villes et en contrôler l'administration. Tous se sont heurtés au pouvoir des échevins, et au tempérament frondeur des habitants prêts à mettre la ville à feu et à sang. Louis XI qui voulait conquérir Arras, fut obligé de raser la ville. Charles Quint lui-même, qui sut pourtant gouverner les territoires flamands de manière habile, ne put jamais empêcher les insurrections dans sa propre ville natale. Le feu a brûlé au long des siècles dans ces villes, sans que les princes aient pu l'éteindre. Toute l'histoire de la Belgique peut se lire comme cette tentative, toujours avortée, de maîtriser le pouvoir municipal, où toujours a résidé le véritable pouvoir du pays. Les Belges ont pris l'habitude, en huit cents ans, de se méfier du pouvoir central. Et cette méfiance fait encore aujourd'hui partie de l'âme belge.

Le pouvoir des bourgmestres

Le pouvoir des bourgmestres est à la fois symbolique et réel. Symboliquement, le seul nom de « bourgmestre » fait sonner les vieilles cloches des beffrois, du temps où les cités comme Bruges ou Anvers faisaient trembler les princes. Pratiquement, la fonction de bourgmestre comporte d'imposantes prérogatives. Il dispose notamment du pouvoir de police : contrairement à la France, c'est la police municipale qui est la plus importante en Belgique. Ce pouvoir à lui seul donne au bourgmestre les deux rôles à la fois de maire et de préfet.

Et le bourgmestre est également le maître de tous les domaines économiques de la ville, qu'il dirige à l'aide de son cabinet et des échevins. Ces derniers, à l'échelle d'une ville de la taille d'Anvers, détiennent un pouvoir équivalent à celui d'un ministre : administration du port, industrie, finances, etc. Certains affirment que si le hollandais Heineken, leader du marché de la bière en France et aux Pays-Bas, n'a jamais pu conquérir le marché de la bière en Belgique, c'est à cause des bourgmestres : en Belgique la bière ne se vend pas dans les supermarchés mais dans les brasseries, lieux de prédilection des Belges au centre des villes, dont les bourgmestres surveillent de près l'approvisionnement.

L'identité retrouvée

Beaucoup de Belges continuent d'habiter leurs petites villes d'origine, en faisant l'aller-retour tous les jours. La Belgique est un tout petit pays, les trajets sont courts, ce qui explique que beaucoup de gens continuent d'habiter toute leur vie au même endroit, dans le village de leurs ancêtres, tout en ayant un travail dans une grande ville comme Bruxelles ou Anvers. De nombreux Belges ont leurs racines dans leurs villes, qu'ils ne sont pas prêts à abandonner facilement.

Les villes sont restées dans cœur des Belges telles qu'elles étaient au Moyen Age. L'attachement atavique à la ville n'a pas disparu. Chaque ville a conservé ses traditions, et surtout son esprit. L'esprit gantois n'est pas le même que l'esprit anversois, celui de Liège est différent de celui de Charleroi. Les Anversois se décrivent eux-mêmes comme orgueilleux, se comparent à des hidalgos, attribuant cette ressemblance à l'héritage de l'occupation espagnole. Les Gantois se veulent frondeurs et truculents, ils cultivent les vieilles traditions comme les carnavals et les fêtes. Les Liégeois sont fiers du patrimoine artistique et littéraire de leur ville. A Charleroi, on conserve la mémoire des charbonnages, et la couleur ouvrière de la ville est restée.

L'avenir de la Belgique appartient toujours aux villes. Elles sont les gardiennes de l'histoire des Belges et de leur culture, elles font toujours sonner les carillons du Moyen Age, elles restent le siège d'un pouvoir de proximité. Et, même pour le visiteur étranger, les villes belges sont des endroits de charme et de caractère, dont on tombe amoureux facilement. Les murs gardent les empreintes de centaines d'histoires, les rues sont encore tachées du sang des révoltes, et les beffrois semblent toujours défier les prétentions des princes étrangers. Les villes belges resteront toujours belles, indomptables, et impertinentes.

EN ROUTE POUR L'EUROPE

Une Belgique peut en cacher une autre. Alors qu'elle se présente à première vue sous les traits d'un pays déchiré, coupé en deux par une incompréhension mutuelle, on la découvre plus unie dans l'intimité secrète de ses villes et de son histoire. Les sirènes de la politique, attisées par la mise en scène médiatique, cachent à l'étranger ce que la Belgique a de plus permanent et de plus profond. Elles nous imposent les clichés les plus faciles, nous empêchant de distinguer les subtils dégradés qui fondent le caractère belge.

Le mouvement vers une plus grande indépendance de la Flandre et de la Wallonie n'est ni une guerre, ni une déchirure. L'histoire de cette séparation volontaire n'a pas connu un seul mort – contrairement à la plupart des luttes régionales. Si la Flandre et la Wallonie forment deux régions autonomes, il existe entre elles une âme commune fondée sur la tolérance et l'insoumission. La tolérance, qualité fondamentale des Belges, peuple qui, malgré tout, a réussi à faire vivre en paix deux communautés sans violence et sans haine – Belgique de la tolérance qui accueillit naguère les exilés politiques comme Victor Hugo.

C'est en douceur que la séparation des deux communautés se fera. Car il y aura nécessairement séparation. Les derniers remparts de l'unité ne sont pas assez forts pour résister à la volonté des deux communautés. L'Etat belge n'a jamais été comme la France ou l'Espagne, un Etat assez fort pour s'opposer à une montée régionaliste. Peu à peu, au rythme des révisions constitutionnelles, il se défait de ses prérogatives essentielles. Progressivement vidé de la majorité de ses pouvoirs, l'Etat belge ressemble de plus en plus à une coquille vide.

Ce mouvement est d'autant plus inévitable que la Wallonie et la Flandre trouveront dans l'Europe un berceau pour les accueillir. La montée en puissance de l'Union européenne permettra aux régions d'échapper à la mainmise des Etats nations et de se retrouver dans un espace où elles auront une voix forte. L'Etat belge peut éclater, ce n'est pas si grave parce qu'il y a quelque chose au-dessus.

L'heure n'est plus aux rigidités d'Etats craignant l'érosion de leur pouvoir si jamais ils accordent la moindre parcelle d'autonomie à leurs régions. Car il n'y a plus de risque qu'une région s'en aille former un propre Etat et battre monnaie : de toute façon, les régions autonomes se retrouveront au niveau européen, utiliseront l'euro et auront toujours besoin de commercer avec leurs voisins. C'est pourquoi la Grande Bretagne a accepté la création d'un Parlement écossais. C'est pourquoi les revendications des Catalans, des Italiens du Nord, n'ont jamais été autant prises au sérieux. C'est pourquoi, enfin, l'éclatement de la Belgique en deux « eurorégions » fortement indépendantes ne formaliserait plus ses voisins. L'Union européenne est aujourd'hui assez forte pour souffrir d'avoir son siège dans un district européen qui ne serait plus la capitale d'un Etat indépendant.

Un siècle et demi après qu'il a été prononcé, le discours de Victor Hugo devant les proscrits belges avant de prendre le bateau pour l'Angleterre est plus que jamais dans le courant de l'histoire. Les « Etats-Unis d'Europe » sont en marche, le mouvement des peuples aura eu raison des réticences nationalistes, la jeunesse se voit désormais européenne. L'idéal de paix qui anima les fondateurs de cette Europe unie, cet idéal va aujourd'hui se réaliser.

La Belgique, ou plutôt les eurorégions Flandre et Wallonie, en sortiront-elles vraiment changées ? Nous ne le pensons pas. Même une fois que l'Etat belge aura disparu, il sera toujours dans les mœurs de ses voisins de parler des Belges, et de croire qu'il y a une belgitude au-delà de ses deux régions. Quel que soit l'avenir politique et institutionnel, deux peuples liés pendant si longtemps ont toujours un fond commun, et la Belgique restera ce qu'elle a toujours été : un pays de villes, un pays marécage, un pays européen, un pays impertinent.

INDEX

A

Anvers,15, 16, 17, 21, 40, 49, 60, 61, 75, 92, 96, 97, 116, 118, 119
Autrichiens,93, 99

B

Bande dessinée,80, 81
Baudouin,67, 68, 73, 75
Belgitude,77, 79, 83, 84, 122
Bière,17, 24, 32, 118
Brel, Jacques,32, 33, 83, 84
Breughel,18
Breydel, Jan,101
Brouckère,32
Bruxelles,25, 29, 30, 31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 39, 43, 46, 51, 55, 56, 60, 61, 68, 69, 74, 79, 80, 81, 82, 94, 96, 97, 99, 119

C

Cathédrales,15, 24
César, Jules,91
Charleroi,24, 27, 42, 111, 119
Charles le Téméraire,88, 93, 94
Charles Quint,46, 95, 96, 101, 118
Cobra, groupe,81, 85
Communautés,54, 55, 56, 59, 60
Communes à facilités,37
Congo,48, 49, 80

D

D'Artevelde, Jacques,93, 103
De Benedetti, Carlo,105
De Coninck, Pieter,101
Delvaux, Paul,82, 83
Dérision,84, 85
Dupondt,39, 81
Dutroux, Marc,74

E

Entarteur,84
Espagnols,46, 93, 97
Eyskens, Gaston,44, 53, 54, 55

F

Fédéralisme,26, 41, 53, 55, 59, 60, 61, 66
Fêtes,27, 32, 84, 87, 99, 102
Flandre,40, 51
Français,15, 20, 36, 42, 53, 78, 86, 93, 98, 99, 102, 105
Frère, Albert,114

G

Gand,15, 40, 46, 49, 63, 87, 88, 89, 92, 93, 95, 101, 103, 111
Geluck,85
Grand-Place de Bruxelles,30, 32, 33, 34, 35
Grand-Sablon, place du,30, 32
Guillaume Ier,99

H

Haddock,81
Hollandais,93, 99
Hugo, Victor,15, 30, 74, 75, 83, 87, 103, 104, 121, 122
Humour belge,84, 85, 86

I

Invasions,91, 103
Ixelles,35

L

Léopold Ier,104
Liège,24, 40, 44, 84, 92, 93, 94, 99, 111, 119
Louis XI,18, 87, 88, 93, 94, 118
Louvain,44, 53

M

Mabille, Xavier,41
Magritte, René,82, 83
Manneken Pis,30
Marche blanche,74
Marécage,101, 103, 104, 122

Marie de Bourgogne,88, 94, 95
Marolles,30, 35
Maximilien d'Autriche,94
Mélancolie,33, 83

N

Namur,24, 68, 92
Napoléon,98, 99, 104
Nostalgie,83
Nothomb, Amélie,79

P

Palais de Justice,35, 36
Pays-Bas,20, 22, 34, 41, 93, 94, 95, 96, 97, 98, 99, 101, 118
Pétrofina,106

R

Régionalisme,121
Régions,26, 54, 55, 56, 59
Réseaux,109, 111
Roi des Belges,67, 99
Rubens, Pierre Paul,16

S

Sablon,30, 32
Simenon, Georges,84
Société Générale de Belgique,105, 115
Suez-Lyonnaise des Eaux,105, 115
Surréalisme,85

T

Tintin,80, 81
Total,106
Tractebel,106

U

Uccle,35

V

Van Artevelde, Jacques,93, 103
Van Dyck,16
Vieille Dame,105
Vlaams Blok,62, 64, 66

W

Wallonie,26, 40, 42
Waterloo,98, 99, 102, 103, 104